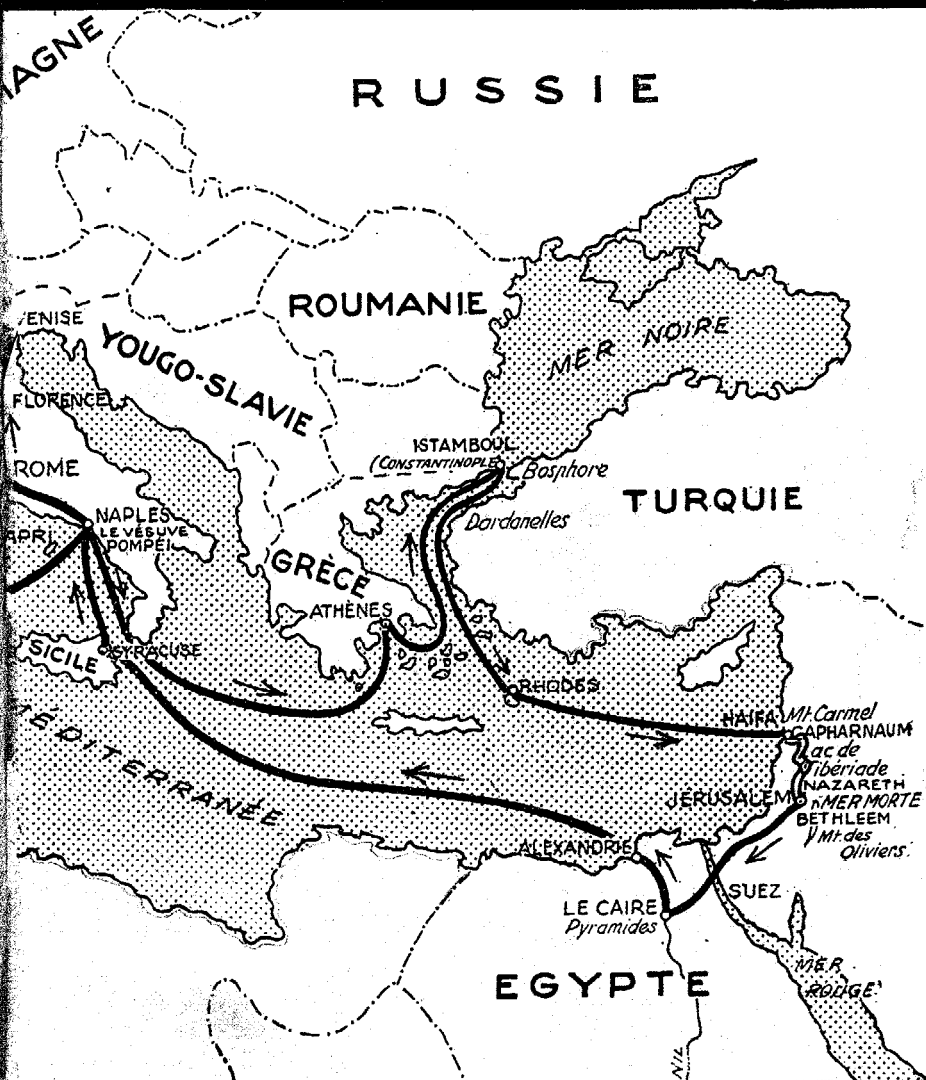


EN PASSANT

AUX BORDS

Jules
DORION

de L'EUROPE
de L'ASIE &
de L'AFRIQUE



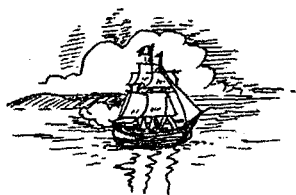
Impressions d'un passant

aux bords de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique

Jules DORION

IMPRESSIONS D'UN PASSANT

aux bords de l'Europe, de l'Asie
et de l'Afrique



QUÉBEC
IMPRIMERIE DE L'ACTION SOCIALE, LTÉE
103 rue Ste-Anne

1934

AVERTISSEMENT

Ceci n'est pas un livre, et je me défends bien d'être auteur ; ce sont simplement des lettres écrites tout de go, sous l'inspiration du moment, et que les circonstances ont réunies en volume.

Je les ai écrites, comme on écrit ces sortes de choses, par besoin de me tenir en contact avec la famille que représentent depuis plus d'un quart de siècle pour moi les lecteurs de "l'Action Catholique". J'ai jeté mes impressions sur le papier quand je le pouvais, et comme elles venaient. Tout ce que je rapporte, je l'ai vu de mes yeux, ou senti dans mon cœur.

Ces lettres paraît-il, ont intéressé non seulement nos lecteurs, mais encore les parents et les amis de nos voyageurs, qui se plaisaient à les suivre par ce moyen.

Je m'y attendais un peu ; mais ce à quoi je m'attendais moins, c'est que d'anciens voyageurs aient trouvé plaisir à refaire ainsi le chemin jadis parcouru. La conséquence est que le tirage d'une centaine de numéros supplémentaires du journal n'a pas été suffisant pour satisfaire les parents et les amis, et qu'on m'a demandé de laisser réunir ces lettres en volume.

J'ai consenti avec quelque répugnance ; je suis bien habitué à voir mon nom dans le journal, non sur un livre ; je ne me sens rien de l'homme de lettre. On voudra bien ne pas chercher ici une tenue littéraire à laquelle je n'ai même pas songé ; ces lettres ont pour seul mérite leur sincérité, qu'on ne se fatigue pas à vouloir en trouver d'autre.

Jules DORION.

IMPRESSIONS D'UN PASSANT

aux bords de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique

PREMIÈRE LETTRE

—

Le " Roma " nous prend et part.— Des visiteurs qui se perdent.— Les Canadiens chez eux.— Les sans-valises.— La température.— Avec l'officier de quart sur la passerelle.— A Madère, demain.

—

Sur l'Atlantique,
ce jeudi, 15 février 1934.

Mon cher Poulin, (1)

New-York s'est un peu réhabilité à mes yeux, non pas de près, car notre convoi y étant arrivé tout juste une demi-heure avant le départ du bateau, nous n'avons eu que le temps d'en descendre, de monter sur deux auto-cars et quelques taxis, puis d'enfiler la 11ème avenue. Quand nous arrivâmes à la cinquante-neuvième rue, après avoir passé devant maintes maisons jadis opulentes, aujourd'hui dégénérées, le " Roma " hurlait de toutes ses sirènes : — Hâtez-vous ! hâtez-vous !! Le temps de donner nos billets, de nous engouffrer à bord,

(1) M. Thomas Poulin, rédacteur à "l'Action Catholique".

et les amarres étaient lâchées. Les rois et les empereurs, voire même les présidents n'arrivent pas plus juste, et ne sont pas accueillis avec plus de déférence.

Des visiteurs qui se perdent

Tous ceux qui ont voyagé connaissent le brouhaha des installations. Le personnel a toute la courtoisie italienne, et les officiers principaux parlent un français fort correct. Tout s'est donc bien passé.

Avant d'en venir à un épisode qui a son importance s'il ne manque pas de désagrément, un mot de l'habitation qui sera la nôtre durant près d'un mois ; vous savez que j'aime connaître le terrain où j'évolue.

Et donc, dans l'après-midi, quelques-unes de ces dames brûlant du désir de connaître les splendeurs des premières, nous sommes partis pour la stratosphère de l'endroit, où nous sommes entrés par le plafond, c'est le cas de le dire. Sur le toit du "Roma" sont placés tous les terrains de jeux et de sports. La baignoire, ressemblant d'assez près à celle du palais Montcalm, moins la dimension, était à sec, comme il convient à une époque où les glaces flottent dans le port de New-York comme si c'était un petit Québec.

La salle de gymnastique ferait rêver notre Des-carreaux. On y peut faire de l'équitation — j'y ai trotté comme dans ma jeunesse durant quelques minutes sur un cheval qui porte d'ôr, quoiqu'il n'avance pas. — j'y ai refait de la bicyclette, de la

rame, du fleuret, des haltères. Je n'ai cependant fait ni lutte, ni boxe parce que l'arène était vide, et que si un champion avait attendu tout venant, je ne me serais pas présenté.

Nous sommes ensuite descendus en un endroit où les enfants esquissent, à leur manière, toutes ces joutes.

Puis ce furent les salons ; qu'appellez-vous des salons ! Les journalistes ne connaissent pas les millions et la vie qu'ils procurent. Je me sentis tout dépaycé, jusqu'à ce que j'aperçus Mgr Forbes, qui nous remit tous d'aplomb avec ce bon sourire que vous connaissez. La compagnie est tout orgueilleuse de l'avoir dans ses premières, où elle l'a invité, et ne veut pas entendre parler qu'il descende avec nous.

Il s'échappe tant qu'il peut. Dimanche, le 11 février, il a dit chez nous la messe de huit heures, et y a commenté l'évangile du jour d'une façon toute paternelle.

Mais il fallait revenir à notre classe touriste. Ça a été tout un problème !

Nous ne voulions pas remonter un immense escalier que nous avons descendu dans notre envahissement par le toit ; et du reste nous ne le trouvions plus. Nous tenions gravement conseil, puis nous nous égarions à nouveau ; et nous aurions erré comme Ulysse jusqu'à l'arrivée à Madère, si nous n'étions enfin tombés sur un officier du bord qui eut pitié de nous. Mais je le crois un brin facétieux, car pour punir sans doute une curiosité qui ne craignait pas de se satisfaire par en haut, il nous a fait revenir

par les fonds du navire ; c'est ainsi que nous avons entrevu les passagers d'entrepont, la plupart Italiens vigoureux et joufflus, ou Juifs plus caractéristiques que ceux de la première, où ils trônent cependant en majorité.

Les Canadiens chez eux

Le retour dans nos foyers nous en a fait apprécier la douceur. C'est plus simple, quoique très confortable, et les Canadiens s'y sont mis chez eux en un tour de main ; je vous prie de croire que l'on y cause, qu'il s'y fume du bon tabac de chez nous, — quelques sacs sont déjà à sec, hélas ! — et qu'il s'y est amorcé d'homériques parties de bridge. Le commandeur Drolet s'est déjà classé parmi les forts ; et il blague ses adversaires malheureux en leur révélant que son père lui avait d'abord recommandé d'apprendre à jouer aux cartes, s'il voulait avoir des succès dans la vie.

Dans le salon des premières il y a une très grande, et peut-être prétentieuse “ Roma ” en marbre. Chez nous elle ne logerait pas, étant trop hautaine ; mais ça sent Mussolini partout. Au reste, sa photographie est appendue dans tous les endroits où elle peut se voir, cette photographie dont on pourrait dire qu'elle consiste en deux yeux, autour desquels on a mis une figure.

Et ça sent Mussolini surtout parce que tout, à bord du “ Roma ”, est italien jusqu'au trognon, si on peut parler ainsi. Témoins les deux évier de ma cabine, dont l'un est signé Caboto, et l'autre

Columbo ; je n'ai encore rien pu trouver qui ne soit pas italien.

Il y a là une bonne leçon à prendre pour les Canadiens de chez nous, qui s'accommodent si facilement de noms anglais ou américains, et qui poussent l'anglomanie jusqu'à affubler leurs compagnies d'étiquettes saxonnes.

Heureusement qu'il y a des ressauts. Ainsi nos gens n'ont pas voulu laisser passer le mardi-gras sans le célébrer un peu à la manière de chez nous. Le soir, le salon a été accaparé par les nôtres qui ont fait retentir les chansons canadiennes ; les passagers d'autres langues ont résisté pendant un certain temps, mais lorsque "l'alouette" a fait entendre ses notes allègres, ils n'ont pu résister, sont venus encombrer les portes et ont demandé qu'on répète.

Le lendemain, nous entrions en Carême, fort dévotement.

La messe des Cendres a été dite par Mgr Limoges, qui a daigné répandre lui-même sur nos têtes le symbole de notre petitesse. L'assistance était nombreuse et recueillie.

Les sans-valises

Les jeunes de la maison n'auraient jamais cru leur vieux directeur capable de partir en vacance sans bagage ; c'est cependant ce qui arrive puisque je suis en route pour l'Europe, l'Asie et l'Afrique, avec... mon seul parapluie ! Et nous sommes une quinzaine dans ce cas ; tous ceux qui avaient tenu à compter parmi les prévoyants, et avaient pris la précaution

d'envoyer leurs malles à l'avance. Nous nous étonnions bien de ne les voir nulle part; mais, on nous répondait : Elles sont rendues!

Une fois le " Roma " au large, et les vaines recherches des préposés aux cabines, il a bien fallu se rendre à l'évidence. Et les appels de déchirer l'air ! Marconi a répondu que les absentes étaient restées quelque part à New-York, qu'elles auraient l'honneur de prendre place à bord du super-paquebot " Conte di Savoia ", et qu'elles nous joindraient, probablement dans un mois, à Haïffa!

La perspective était assez renversante de ne pouvoir changer de linge avant ce temps. Mon unique faux-col ayant pris l'apparence d'un tire-bouchon, un jeune ecclésiastique compatissant à bien voulu me passer un des siens, de sorte que me voilà le cou encerclé d'un col romain.

Notre déveine provoque un élan de charité chez les autres pèlerins ; on m'a offert de multiples pièces de vêtements, et il pourrait se faire qu'avant longtemps je ne sois propriétaire d'à peu près rien de ce qui me couvre. Ce sera la pauvreté évangélique.

La situation est plus cruelle pour les dames ; l'une d'entre elles a des yeux magnifiques, mais ils laissent échapper d'inquiétantes lueurs chaque fois que le soir l'oblige à reparaitre au salon avec la même robe. Son indignation, je le crains, ne sera assouvie que lorsqu'elle aura eu l'occasion de regarder en face l'auteur, réel ou présumé de ses désagréments, et de lui dire, ce que les femmes savent dire quand elles veulent.



ANNÉE SAINTÉ 1934. IIÈME PÈLERINAGE OFFICIEL CANADIEN DANS LA COUR ST-DAMASE, AU VATICAN, 25 MARS 1934.

Au Canada français, tout finit par des chansons comme au pays d'origine ; la tribu des sans-valises a eu, mardi soir, les honneurs d'un couplet ; la rime était plus ou moins riche, il fallait en trouver une pour valise, et dénicher une sainte dont le nom finisse en ite afin de faire le pendant à vite. Avec un peu de peine, on y est arrivé.

La journée

Comme le " Roma " est parti en croisière, et nous à son bord, la compagnie " Italia " organise les journées pour que les touristes les trouvent courtes. Le matin, à onze heures, jeux de pont, tennis, " shuffle board ", et tous les exercices de gymnastique, équitation, rame, bicycle, etc., dont je vous ai déjà parlé. Concerts à une heure et quarante-cinq minutes, à quatre heures et à neuf heures moins quart, par un excellent orchestre comprenant deux violons, un violoncelle, un cornet à piston et le piano. J'ai rarement vu musiciens jouer avec pareil ensemble, si juste et avec une telle sûreté dans l'attaque ; et comme ils ne donnent que de la musique de bons auteurs, les auditions sont délicieuses et très fréquentées par les pèlerins ; Mgr Limoges n'en manque pas une.

Tous nos passagers qui ne sont pas malades commencent leur journée par la messe ; les communions sont nombreuses chaque jour. Le soir, à sept heures, prière en commun, suivie de l'Ave Maris Stella.

Après le souper recommencent les parties de bridge et les conversations amorcées l'après-midi. Ceux

qui se sentent le courage d'écouter le jazz et de supporter les contorsions de ses danseurs, remontent à dix heures à la salle de concert où Juifs, Italiens et Américains se démènent ; mais nos gens n'y retournent guère après une première constatation.

A cette heure le petit salon, que nous avons fait nôtre, devient le salon de famille. On y cause Canada, on y chante Canada, et on y trouve un charme de plus en plus prenant.

La température

Samedi le 10 février, New-York nous est apparu sous le froid. De la neige partout, et aucun dégel. Nous l'avons quitté par un beau soleil, qui faisait paraître avec un réel avantage l'ensemble de ses gratte-ciel.

Le dimanche a été beau, avec une brise plus fraîche ; mais tous les prêtres ont pu dire leur messe. Il y a même eu grand'messe chantée à dix heures.

Le lundi, la brise fraîchissant toujours, plusieurs figures se sont allongées, et il y a eu des disparitions discrètes, surtout le matin.

Le mardi, journée de bataille, la brise grandissant toujours, la mer s'est mise à moutonner, à lancer des embruns jusqu'aux ponts supérieurs, et il a plu par dessus le marché. Résultat : désertion des tables de la salle à manger, de celles du bridge, et petits drames multiples dans les profondeurs des cabines, y compris des chocs assez durs avec les couchettes et les meubles, qui ne s'occupent pas du roulis et restent à leur place.

Mercredi, le carême s'est ouvert sous de très heureux auspices : mer calme, soleil ardent, nous sommes déjà en plein milieu d'avril. Les ponts sont de nouveaux envahis et les rires fusent.

Jeudi, mer toujours belle, et qui s'adoucit graduellement ; les passagers s'oublient à fréquenter les ponts tête nue, et sans paletôt. Il nous faut faire des efforts d'imagination pour arriver à penser qu'à Québec on grelotte, malgré la chaleur de la campagne municipale, probablement rendue à son plein, et dont nous ne savons rien.

Le soir, durant le concert, Mgr Limoges a lu à l'assistance, qui l'a écouté debout, le texte du marconigramme envoyé par Mgr Forbes au Saint-Père, et la réponse transmise par Mgr Pacelli.

“ Trois évêques, trente prêtres et cinquante laïques, pèlerins de “*L'Action Catholique*” de Québec, vers la Palestine et Rome, sur le navire italien “*Roma*”, offrent à Votre Sainteté, à l'occasion de l'anniversaire de son couronnement, l'hommage de leur affectueuse obéissance. ”

Le 15 février, à neuf heures du soir, le poste du “*Roma*” enregistrait la réponse suivante :

“ A Son Excellence l'Archevêque Forbes,
“*Steamer “Roma”*.”

“ Sa Sainteté, touchée de vos vœux et de ceux des autres pèlerins de la Palestine qui vous accompagnent, vous bénit, et prie Dieu de vous bénir durant votre voyage. ”

“ Cardinal Pacelli ”.

Les pèlerins ont très goûté cette lecture, et l'orchestre probablement de même, car les musiciens ont répété les extraits de Mignon qui avaient eu la veille un très vif succès.

Vendredi, la mer est toujours belle, malgré le nord-est, qui n'a évidemment pas ici la même humeur que chez-nous.

Après le lunch nos trois évêques et tous les autres pèlerins se sont fait photographier sur le pont supérieur ; le commandant en second du navire, qui parle passablement le français comme la plupart des autres officiers, était de la partie.

La brise fraîchit un peu, et comme nous prenons les lames de face, le navire tangue au lieu de rouler, les estomacs trop terriens ne s'en accommodent pas.

Sur la passerelle

Je viens de faire une courte visite sur la passerelle, dont l'officier de quart m'a fait fort aimablement les honneurs. Lui et le timonier de service ont l'air de gens qui n'ont rien à faire, tout étant ici automatique jusqu'à la timonerie. La course restant invariablement la même toute la journée, et le navire se redressant de lui-même lorsque le vent ou un courant tentent de le faire dévier, il n'y a qu'à jeter de temps à autre un coup d'œil sur les appareils pour s'assurer s'ils sont en état.

Les fermetures des cloisons étanches sont aussi commandées de la passerelle. L'officier de quart, fils d'un marin disparu en mer à bord d'un voilier a conclu la conversation par la réflexion : — La na-

vigation d'aujourd'hui ne ressemble guère à celle d'autrefois.

Il a bien raison.

Nous serons à Madère demain vers 7 heures du matin. Le navire ne file guère plus de dix-sept nœuds et demi pour ne pas arriver plus tôt. Il pourrait faire facilement vingt et vingt et un.

Je clos ici cette lettre déjà trop longue, et dont le décousu trahit bien l'état d'esprit de son auteur.

Les vieux terriens ne se transforment pas si facilement en marins ; et les souvenirs de la maison et du bureau me suivent encore de trop près pour que je m'applique autant qu'il faudrait aux choses du présent.

M. l'abbé Laliberté me prie de joindre ses vœux aux miens pour tous et chacun.

Cordialement à tous,

Jules DORION.

DEUXIÈME LETTRE

L'arrivée à Madère.— Les plongeurs.— Mussolini toujours là.— Funchal.— En ville et en montagne.— En traînes.— Bœufs et mulets.— Le musée et la cathédrale.— Le peuple.— La messe en mer.— Un anniversaire.

Entre Funchal et Ceuta,
ce 18 février 1934.

Mon cher L'Heureux, (1)

Le “ Roma ” marchait depuis plusieurs heures au ralenti, lorsqu'un bruit sourd m'avertit que l'ancre venait d'être jetée. Je courus au hublot ; Madère était là, mais derrière une brume qui la voilait entièrement. Une gerbe d'écume blanche, révélant des écueils, tout proches, indiquait la côte.

Au salon où se disaient les dernières messes, arrivaient les rumeurs du pont où les passagers se pressaient de plus en plus nombreux ; des embarcations à la coupe admirable étaient déjà là, les unes chargées de chaises et tables en rotin, les autres d'articles de broderie, les autres de plongeurs.

(1) M. Eugène L'Heureux, secrétaire de la rédaction à “ L'Action Catholique.”

Ces derniers tenaient pour l'heure le premier plan, et firent jusqu'au soir une abondante récolte. Du pont, les pièces de monnaie pleuvaient dans la mer bleue, et les plongeurs — un d'entre eux avait moins de dix ans — allaient les chercher sous l'eau, dont la transparence nous permettait de suivre très facilement leurs mouvements. Je n'ai jamais vu plus de grâce, et l'un des nageurs, un beau grand jeune homme de vingt ou vingt-cinq ans, avait une musculature à tenter le ciseau d'un sculpteur.

Au cours de l'après-midi, quelques minutes avant le départ, le petit garçon plongea du pont supérieur du navire pour une pièce de cinquante sous. Je crois bien que ces habiles gens n'ont pas manqué une sur cent des pièces jetées ; et le navire était ancré dans au moins vingt brasses d'eau. Le plus souvent ils rattrapaient la pièce à sa descente, dans deux ou trois brasses.

Mussolini toujours là

De temps en temps je fais le salut fasciste. C'est un moyen de mesurer la profondeur des convictions des officiers et des membres du personnel. S'il y a des anti-fascistes, cela ne paraît point ; mais il y en a de très ardents, et cela paraît.

Ce matin notre garçon de table, en répondant au chanoine Gaudreau qui le taquinait en excellent italien, a fait des yeux de braise qui rappelaient ceux du Duce ! — “ “ Pour nous, c'est Dieu et Mussolini”, disait-il, avec ardeur ; “ vous ne savez pas de quel gouffre le Duce a tiré l'Italie, et il est en voie d'en faire la première nation du monde ”.

Et la fierté italienne ne flanche pas.

A Funchal il n'y a de quais que pour les petites embarcations. Les trois transbordeurs qui ont fait la navette pour nous avaient dû arborer d'abord le drapeau italien.

Nous étions mouillés à la fois par la pluie et les embruns, car nous n'étions plus sur le pont de notre 33,000 tonnes, et mon unique bagage, — le parapluie — a montré au moins son utilité. Après six semaines de sécheresse, rompue un jour par une bordée de neige, — il en est tombé trois pouces, — il pleut depuis trois jours à Funchal. Les habitants en sont ravis, pas nous, car nous avons guetté en vain la journée durant, le clin-d'œil de soleil qui aurait fait rutiler les jolies teintes blanche, verte et rouge qui s'harmonisent si bien avec la verdure de la montagne, dont nous n'avons pu non plus apercevoir le sommet que la pluie s'est obstinée à laver.

Funchal

Malgré cela Funchal a son charme, beaucoup de charme, et une physionomie bien à elle. Un avis affiché à bord, avant le débarquement, m'avait intrigué: " Les dames sont priées de ne pas descendre à terre avec des chaussures à talon haut ! "

J'ai compris, en mettant le pied sur le quai. A part peut-être une longueur de deux ou trois arpents pour toute la ville, les pavages sont faits de petits cailloux ronds, gros comme des noix pour les trottoirs, — là où ils existent, car ils sont très rares, — gros comme de petites oranges pour la chaussée des rues. Cela fait une voirie très propre, très agréable à la

vue, — car en certains endroits on fait de la marqueterie avec des pierres de différentes couleurs, — et où les automobiles roulent on ne peut mieux ; là où les côtes sont trop raides, — elles peuvent faire rougir celles de Québec, — on a établi des escaliers dont les marches, à bords arrondis, n'ont pas plus de deux pouces d'épaisseur. Automobiles, piétons, mules et bœufs s'en accommodent très bien.

Remarquez qu'à part les autos, je n'ai vu aucun cheval ni aucune voiture roulante à Funchal. Il n'y a que les traîneaux à lisses de bois, attelés d'une paire de bœufs ou de mules, les traînes en rotin, poussées ou tirées par des hommes, et les deux poutres mûnies de traverses, sur lesquelles on transporte les futailles et autres matériaux lourds.

En ville et en montagne

Une file d'autos nous attendaient sur le quai. Notre numéro 4 est une magnifique "Nash", peut-être la plus puissante du groupe ; nous devons en avoir la preuve en montagne.

Premier arrêt : une cave à vin de Madère. Nous avons vu des cuves immenses, où fermentaient des milliers et des milliers de gallons. Sur de gros fûts coupés à hauteur de tables et parfaitement polis, entourés chacun de quatre sièges, taillés dans des futailles plus petites et à même teinte d'acajou, on nous a fait goûter le vin du pays.

Puis ce fut l'ascension, une ascension qui nous fera désormais regarder avec pitié la côte de la Montagne à Québec, la côte du Passage à Lévis, voire même celle d'Upica dans les Laurentides, et celles de Gaspé-

sie. Nous avons grimpé d'un jet à 3,600 pieds, par des chemins toujours pavés de petits cailloux ronds, sans trottoirs, et dont les plus larges permettent à peine de se rencontrer ; dans plusieurs des tournants du lacet il faut s'arrêter et reculer de quelques pieds, afin de prendre assez de champ pour nous permettre de passer.

J'ai admiré notre chauffeur. Il filait là dedans avec une aisance qui m'a rappelé celle du chanoine Beaulieu lorsqu'il véhicule l'épiscopat. C'est un jeune Portugais fort intelligent et parlant l'anglais avec facilité. Il nous a appris qu'il n'y avait pas une automobile à Madère il y a dix ans. Il y en a aujourd'hui des centaines. On est très sévère pour les chauffeurs ; l'examen est renouvelé chaque année, et il s'étend jusqu'à celui des yeux ; chaque aspirant doit donner la preuve qu'il est capable de démonter et de remonter son moteur, ses freins, etc...

A 3,600 pieds, pluie diluvienne. Le vent menaçait à tous moments de retourner mon bagage, — lisez mon parapluie, — lorsque nous allâmes répondre aux ave Maria dits par Mgr Forbes au petit oratoire de Notre-Dame de la Paix, juchée solitaire tout là-haut.

Une descente presque vertigineuse de quelques cents pieds, et nous nous acheminons, toujours sous les mêmes larges gouttes d'eau, vers le sanctuaire de Notre-Dame du Mont, où repose, dans la solitude des pins et face à la mer, l'infortuné et si sympathique empereur Charles d'Autriche.

Plus bas nous arrêtons à une petite terrasse d'où le regard descend à pic jusqu'à un petit torrent, qui coule à six cents pieds plus bas.

Nos autos nous abandonnent sur les terrasses du Palais Monte, un hôtel d'où la vue est merveilleuse ; j'y ai perdu mes dernières traces de chauvinisme au sujet de notre terrasse Frontenac. Je suis bien obligé de convenir qu'il existe, à Funchal, quelque chose qui puisse lui être comparé.

Pendant que ces dames s'attardent autour de broderies qu'elles disent merveilleuses, je parcours avec S. E. Mgr Forbes les terrasses et les grottes. Toujours les petits cailloux ronds, disposés avec un art de plus en plus poussé.

La forêt attire aussi notre attention. A mesure que nous montons, les palmiers, orangers, bananiers disparaissent pour faire place à une flore plus ressemblante à la nôtre. Certains pins s'apparentent, en mieux, à ceux que j'ai entrevus sur la rivière Moisie de notre Côte Nord. D'autres arbres ressemblent à nos frênes, mais leur feuillage est beaucoup plus touffu. On m'a nommé sycomore un arbre étrange qui attirait mon attention. Celui-ci est gigantesque ; et si Zachée a grimpé aussi haut, pour voir passer Jésus, il fallait bien que la foi lui donne des ailes.

Malgré qu'on soit ici aux tout débuts de la saison, certains bourgeons qu'on voit poindre en font foi, les fleurs abondent déjà : lis gigantesques, violettes, lauriers-roses et une foule d'autres dont je ne connais pas les noms.

En traînes

Nous sommes descendus de notre perchoir en traînes ; pas les nôtres, mais des véhicules constitués

par deux solides patins en bois, sur lesquels est fixé un plancher en rotin, pourvu d'un siège capable de loger trois passagers. M. l'abbé Laliberté, Madame Dorion et moi, avons voyagé de concert ; les autorités diocésaines d'Ottawa suivaient, tantôt de loin, tantôt presque de trop près.

Ces véhicules sont pourvus à l'avant de deux solides cordes, auxquelles s'accrochent deux hommes ; un troisième leur prête parfois main forte à l'arrière. Et, en avant dans la côte, toujours pavée de cailloux ronds, et parfois en escaliers... !

J'avoue que mon instinct de chauffeur m'a fait peser maintes fois sur la pédale, surtout dans les tournants. Nous avons descendu ainsi au moins un mille et demi, et peut-être deux milles, entre des murs, des maisons carrées qui rappellent les maisons romaines, des jardins en terrasses, avec une vue des choses et des gens aussi variée que délicieuse.

Bœufs et mulets

Au bas nous attendaient les chars à bœufs ; quand je suis arrivé au mien, il ne restait plus que des mulets. Les conducteurs de mulet courent à côté de leurs attelages avec un long fouet en bambou. Les bœufs, eux, ont l'extrémité des cornes percée. Une corde y est enroulée, que tient le conducteur. Pas de bride ni de mors aux bœufs plus qu'aux mules, un simple licou.

Cela ne va pas vite. De temps à autre le conducteur jette, sous un patin, puis sous l'autre, une petite poche remplie de bananes, qu'il ramasse ensuite à l'arrière. C'est le huilage.

Le musée et la cathédrale

On nous a conduits aussi au musée, ouvert depuis 4 mois seulement, et déjà fort intéressant. L'assistant conservateur, un religieux s'exprimant très bien en français, nous en a fait les honneurs. Le conservateur laïque possède assez d'anglais pour se faire comprendre.

Tous les poissons ont été pris dans les eaux de Madère, et les oiseaux viennent de ses forêts et de ses champs.

Il n'y a encore aucun quadrupède à part un écureuil, un rat qui ressemble à notre "gopher" de l'Ouest, et une chauve-souris, qui est bien cousine de la nôtre. M. l'abbé Fortin sera probablement marri d'apprendre que la perdrix madéraise est plus gracieuse que la nôtre.

Des requins, en quantités. Pas sympathiques ces loups de la mer ; leur denture est effrayante, et leurs ouïes ressemblent aux ventilateurs des capots d'automobile.

Le poisson lune porte bien son nom. Il y a des poissons rouges, jaunes, on les dirait lumineux. Tous ont des yeux d'un brillant particulier. Une "raie" d'au moins dix pieds de diamètre, avec une bouche d'un pied de large, avait, collé sur le ventre, un "poux", c'est-à-dire un poisson parasite d'au moins six pouces de long. Mais comment une raie peut-elle se gratter ? s'est demandée une dame !

Dans le bureau du conservateur, des photographies, dont celle de la maison habitée par Colomb à Madère. On ne peut en montrer plus, car un Anglais a emporté chez lui ce qui restait de mieux conservé : une fe-

nêtre à meneaux de pierres sculptées, encastrée maintenant dans le pan de la demeure qu'il s'est fait construire dans la banlieue de Londres.

La cathédrale, elle a plus de quatre cents ans, nous a mis pour la première fois en contact avec les églises du Midi. Cela surprend un peu les Canadiens. Ce n'est ni notre éclairage, ni nos dorures. Il y a des richesses dans les sculptures et les lampes et ornements en argent massif. La grille, qui ferme la chapelle où sont conservées les Saintes Espèces, est une belle pièce de cuivre.

Funchal compte huit ou dix paroisses, je ne sais pas au juste, pour soixante mille âmes.

Une visite dans un magasin des environs pour pourvoir au moins à quelques-unes des choses qui nous manquent, m'a permis de me faire servir en excellent français.

Au reste, les Français fréquentent encore beaucoup à Madère, quoique moins qu'autrefois ; et les bonnes familles doivent être assez nombreuses à parler leur langue.

Mais les maisons ont toutes l'air mystérieuses. Que se passe-t-il derrière ces lourdes portes closes, ces longues fenêtres à balcons de fer, aux persiennes hermétiquement fermées ? Il est vrai que lors de notre séjour le beau temps se faisait attendre, et que c'était l'époque de la nouvelle lune, peu propice aux sérénades des Roméos.

Le peuple

On ne juge pas d'un peuple au passage, fut-ce dans un char à bœufs. Nous n'avons guère vu de celui

de Funchal que cette gent qui regarde les touristes comme une classe à qui on tend la main ; cependant le peu qu'il m'a été donné de voir m'a laissé l'impression d'une population polie, serviable, et bien administrée.

La ville n'est pas fastueuse, mais remarquablement propre. Les pauvres sont rares ; les propriétaires sont nombreux, quoique leurs maisons soient petites. Pas de froid, donc pas de chauffage dispendieux. Beaucoup des humbles vont remplir à la fontaine la cruche qu'ils rapportent sur leur tête, et font leur lavage tout bonnement au ruisseau, donc pas de taxe d'eau ; la chaussure ne coûte guère puisqu'on n'en use pas beaucoup ; culottes et blouses de toile sont de confection domestique, les chapeaux à clocheton de même, de sorte qu'avec le moindre jardin à terrasses on s'en tire pas mal.

La messe en mer

Je termine cette lettre dans la soirée du dimanche 18 février ; nous avons un joli croissant de lune, et la mer a été belle toute la journée, nous rôdons très facilement sur les ponts sans pardessus.

La grand'messe a été chantée sur le pont supérieur à dix heures ce matin, par M. l'abbé Pelletier de Saint-Philippe de Néri.

Nos trois évêques étaient présents en manteletta ; celui de Mont Laurier a fait le prône et le sermon, et les chanteurs du lutrin se sont surpassés. Les échos de leurs voix roulaient sur la mer. Le capitaine du navire, et tous ceux de ses officiers qui n'étaient pas de quart y ont assisté.

Le passage des Canadiens laissera des souvenirs à bord du " Roma ".

Après la prière, ce soir, nous avons chanté le Magnificat.

Un anniversaire

Je vous quitte ici. Il a transpiré que M. le Curé de St-Philippe a soixante et huit ans aujourd'hui. Tous ceux qui ont des valises se sont mis en frais de toilette, et il y aura fête de famille au salon tout à l'heure. J'y paraîtrai en habits fripés avec le faux-col acheté à Funchal hier, et qui a provoqué des cris d'indignation chez beaucoup de ces dames.

Meilleur souvenir à tous les camarades.

Jules DORION.

TROISIÈME LETTRE

En sortant du port.— A Ceuta.— Les soldats.— Vers Tétouan.— L'école des Arts et Métiers.— La ville arabe.— Le grand contraste.— La petite industrie.— Le départ de Ceuta.

Dans le détroit de Gibraltar,
ce 19 février 1934.

Mon cher Dumas, (1)

Je commence cette lettre au milieu du tapage infernal causé par une centaine de mirlitons distribués aux passagers à l'issue du dîner. Le "Roma" s'étant mis en frais au sortir de la rade de Ceuta, l'orchestre s'est transporté dans la salle à manger ; menu soigné, sur chaque assiette repose un bonnet de fantaisie. Mgr Limoges est vivement applaudi lorsqu'il coiffe crânement le sien, aux côtés du Supérieur du collège de Mont-Laurier ; l'atmosphère de la salle ne tarde pas à être secouée par les détonations des ballons qui se promènent au-dessus des tables, et que des joueurs trop ardents font éclater d'une revers de main. La journée de Ceuta finit décidé-

(1) Chef du service des nouvelles à "l'Action Catholique".

ment en joie. Une jolie canadienne-française, placée à la porte de la salle, recueille dans un plateau un cachet substantiel pour les musiciens qui se sont vraiment surpassés.

Nous voguons maintenant sur la Méditerranée bleue, vers Naples.

A Ceuta

Le “ Roma ” voyage avec la régularité du C. P. R. On avait annoncé qu'à sept heures et demie, le 19 février, il arriverait dans la capitale du Maroc espagnol. A sept heures et demie, il touchait quai, pendant que se terminaient au salon les dernières messes ; et il avait l'honneur d'étrenner une passerelle neuve, tout juste achevée par la Commission du port de l'endroit.

Marchands arabes et juifs sont déjà rendus. Du haut des ponts,— nous avons instruction de ne pas descendre avant neuf heures moins le quart,— nous pouvons les voir préparer leurs étalages : — Installation d'une plateforme de six pouces de haut, recouverte d'une toile grossière, puis mise en place des marchandises : Maroquins de toutes sortes, couvertures de tabourets à forme de gros tambours, portefeuilles, bretelles, ceintures, sacoches, tapis, châles, nattes, cuivres repoussés, bijoux d'argent niellés, poignards arabes, séries de cartes souvenirs, cigarettes, gâteaux, oranges, figues, bananes ; et j'en oublie.

Il y eut un premier choc aussitôt que les voyageurs mirent le pied sur le quai. Je dis choc, car les marchés sont des batailles dans ce pays-ci, lorsque l'acheteur n'est pas résigné à se laisser plumer. Mais

ce ne fut rien de grave, ni de long, car autos et autobus étaient là pour nous conduire à Tétouan.

Les soldats

Au reste, gendarmes et soldats veillaient au grain. J'ai un faible pour les gardiens de l'ordre. A Madère j'avais déjà remarqué les Portugais, deux frères douaniers qui étaient montés les premiers à bord. Ces deux militaires à costumes khaki portaient une courte baïonnette, mais un solide revolver muni d'un non moins solide galon qui le retenait au cou ; sur le quai les baïonnettes des gardes bleu-marine étaient d'une longueur démesurée, mais n'excluaient pas le revolver. Dans les rues et jusqu'au sommet de la Montagne, toujours des soldats avec le fusil ou le revolver, jamais sans la baïonnette. Dans le port deux contre-torpilleurs de la taille de notre Champlain.

Mais ce n'était rien au prix de Ceuta.

Ici, comme stationnaires, un seul contre-torpilleur, énorme, et un petit croiseur ; mais sur le quai des soldats de tous genres et de toutes couleurs, et des policiers qui, en outre de paraître porter l'épée du Cid, ont le sempiternel revolver, toujours muni de sa corde. Ceux des rues, qui ne portent pas l'épée, sont munis de matraques de cuir fort solides, qui doivent résonner dût sur le dos des Arabes récalcitrants. Ajoutons encore les gendarmes, pourvus du chapeau ciré à derrière vertical.

Ceux-ci portent avec fierté le mousqueton, et la baïonnette naturellement.

Si on ne vit pas ici sous la loi martiale, c'est presque tout comme. En outre des six mille hommes de garnison, il y a un régiment de la Légion Étrangère, cantonné dans un fort beau camp hors de la ville.

J'ai remarqué qu'en dehors de leurs casernes les soldats sont toujours par groupes et presque jamais sans le sabre-baïonnette ; les officiers, eux, même s'ils n'ont pas leur épée, ont toujours leur revolver.

Sur tous les contreforts de l'Atlas qui entourent la ville, on peut voir des tours d'observation qui ne servent probablement plus guère. Le télégraphe, le téléphone et un chemin de fer à voie étroite les remplacent, mais sont protégés eux-mêmes par des petits blockhaus semés à tous les kilomètres. Enfin, les vieux forts démantelés ont des successeurs dans une batterie rasante au fond du port, et dans une citadelle deux fois plus grande que celle de Québec, et perchée beaucoup plus haut.

Les Espagnols ont reconquis la suprématie au Maroc, mais ils paraissent être d'opinion que les Marocains peuvent cacher n'importe quoi sous leurs amples burnous.

Et ils n'ont probablement pas tort.

Vers Tétouan

Ils ont tout de même fait beaucoup dans le pays. La route qui conduit à Tétouan vaut les nôtres ; au sortir de la ville et jusqu'au poste de douane frontière, elle ressemble à celles de la Gaspésie ; les pentes y sont accentuées et les courbes nombreuses, mais toujours bien calculées. Plus loin elle court

en pays plat, entre des lagunes et la mer, puis s'enfonce dans les terres pour gagner Tétouan.

Je croyais voyager dans une machine espagnole, mais c'est une Dodge qui nous traînait, et fort allègrement. Notre guide, un Mexicain parlant un français d'une absolue correction, nous a été fort utile. Nous passions de temps à autre des troupeaux de chèvres ; mais que d'ânes, grand Dieu ! que d'ânes ! tous bâtés et tous chargés, parfois avec un homme par-dessus les sacs de charbon, les fagots ou les légumes, rarement une femme. Dans ce pays les hommes se font porter, pendant que les femmes marchent.

Nos canadiennes ont eu l'occasion de comparer leur propre sort à celui de ces pauvres marocaines ; nous en rencontrions avec, sur le dos, des charges que j'aurais été fort en peine de soulever et elles franchissaient ainsi des milles et des milles, les pieds nus dans de misérables babouches. D'autres, un peu plus heureuses, marchaient, au moins sans fardeau, derrière les ânes. D'autres maniaient la pioche avec leurs maris et leurs enfants, dans les champs ; ces pioches sont lourdes, elles ont prêt d'un pied de large. La terre se prépare presque exclusivement à l'aide de cet instrument. Dans le parcours d'une vingtaine de lieues entre Ceuta et Tétouan, je n'ai vu que trois charrues, en bois, traînées par des bœufs attelés d'un joug particulièrement long, qui les éloigne à six pieds l'un de l'autre.

Le gouvernement espagnol fait orner les routes comme dans Québec ; nous avons vu, presque tout le long, des plants fraîchement mis en terre.

Tétouan a son faubourg espagnol et la ville indigène. Le premier est propre et élégamment bâti ; hôtel, banque, journal, tout est d'un style à légère teinte mauresque et d'un fort joli aspect. L'église, est elle aussi toute neuve ; nous voyions pour la première fois le genre espagnol, il devait nous saisir encore plus à Ceuta, où nous avons visité deux temples, dont l'un de cinq cents ans d'âge, date de la domination portugaise.

C'est une ancienne mosquée transformée en temple catholique. Le grand autel est surchargé de sculptures sur bois, et surmonté d'un tableau d'une "mater dolorosa" à laquelle les yeux canadiens ne sont pas habitués. La Sainte Vierge a une figure de matrone quelconque, haute en couleur ; le Christ est plus que livide, il est verdâtre. Les longs pans des nefs latérales sont coupés d'autels, à tombeaux très larges.

Lorsque nous sommes entrés dans l'ancienne mosquée, — elle est à Ceuta et située tout près de l'église cathédrale, dédiée à Notre-Dame d'Afrique, — les chanoines récitaient leur office, non pas dans le chœur, mais dans un chœur particulier situé près de l'entrée, sous la tribune de l'orgue. L'original est qu'ils s'y rendent par la grande nef, entre deux grilles de fer forgé qui courent du sanctuaire jusque là.

Les tableaux abondent, dont les uns tellement vieux, qu'en certains endroits leur peinture s'écaille en larges plaques. De leur valeur artistique je ne saurais dire grand chose, étant un vulgaire profane ; ils me paraissent seulement trahir, chez les peintres,

des sentiments plus ardents que ceux des nôtres, et presque brutaux.

Mais je m'éloigne de Tétouan. Pardonnez-moi ce décousu ; on ne saurait dire plus justement que j'écris *currente calamo*, où je puis, quand je puis, et comme je puis.

Nos autobus venaient à peine de nous déposer devant l'hôtel où nous devions prendre le lunch, — nous attendions tout bonnement au milieu de la rue, il n'y a ici presque pas de circulation — qu'une dispute attira mon attention. Nos guides de Ceuta étaient aux prises avec ceux de Tétouan qui, étant chez eux, prétendaient bien prendre charge de notre caravane. Le nôtre, le numéro 5, un grand arabe légèrement roux dont nous aurions été fâchés de nous séparer, car il parle un français classique, se défendait avec une telle ardeur que les muscles de son cou faisaient saillie. Il remporta vite le morceau, et nous partîmes à sa suite.

L'école des arts et métiers

Il y a une école des arts et métiers à Tétouan, et on ne pouvait mieux faire que de commencer par elle la visite de la ville. L'école elle-même est dans le style mauresque, comme il convient ; les pièces sont disposées et meublées à la façon du pays, le jardin intérieur, avec ses fontaines et ses décorations est celui de la cour intérieure des maisons des riches Berbères. Une visite ici était donc la meilleure préparation aux visites suivantes.

Je n'ai pas besoin de vous décrire l'art mauresque, la gravure l'a suffisamment vulgarisé ; qu'il me suffise

de dire que rien, ou presque, ne se fabrique ici à la machine ; c'est le muscle et l'intelligence humains qui font tout, comme nous eûmes l'occasion de le voir dans les différents ateliers où fillettes et garçons s'initient aux métiers du pays.

Les tapis sont plutôt grossiers ; il y en a qui sont tissés comme nos catalognes, mais avec des métiers beaucoup plus rudimentaires que les nôtres ; d'autres ressemblent à nos tapis au " crochet ". J'ai vu de fines dentelles, mais pas de dentelières.

Il y a plus de variété du côté des hommes : menuisiers, forgerons, armuriers, fabricants de tuiles et céramiques, bijouteries, sculptures sur bois ou métaux, cordonnerie, maroquinerie, etc.

Ici encore les instruments sont d'une simplicité primitive ; ouvriers et ouvrières, il va sans dire, travaillent accroupis à terre, à l'exception de ceux, menuisiers, découpeurs, sculpteurs qui doivent rester debout devant leur établi. Tel repousseur sur cuivre ou sur cuir a, pour seul instrument, ses poinçons, un marteau et une buche. Un jeune garçon d'une quinzaine d'années ciselait délicatement un bracelet d'argent tout simplement enfilé dans un rondin de bois ; un autre, accroupi jambes croisées devant sa buche, battait une feuille de cuivre dans un creux du bois pour en faire un cendrier.

Je passais, très intéressé, mais nullement tenté devant tous ces objets, dont des lanternes merveilleuses qui faisaient briller des lueurs d'envie dans les yeux de nos pèlerines. Je suis bien décidé de n'acheter rien, ou presque durant tout le voyage. Au reste que voulez-vous emballer avec un parapluie pour toute malle ? — mais je dois avouer que j'ai eu un

pincement au cœur en passant devant la loge des armuriers. Il y avait là des dagues à poignées de cuivre ciselées, et surtout de ces grands fusils à pierre de six pieds de long avec lesquels les Arabes de jadis combattaient les troupes de Bugeaud. J'en ai pris un dans mes mains, une véritable œuvre d'art ; plaque de couche en ivoire épaisse de trois lignes, toute la monture en beau bois de noyer incrustée d'argent, canon long de quatre pieds, d'un calibre qui se rapproche de notre " 12 " ; mise en joue facile. J'ai remis l'arme à regret à l'armurier ; si, au lieu d'être en route pour la Terre Sainte nous avions été en route pour le Canada, je ne sais si je n'aurais pas cédé à la tentation.

Dans les salons de la partie supérieure nous pûmes voir les larges divans et l'abondance des coussins, sur lesquels les sultanes tâchent d'oublier l'ennui qui les ronge.

Les délicates sculptures que nous avons vues aux ateliers d'en bas sont ici très heureusement utilisées ; elles pourraient facilement cadrer dans nos salons et nos salles à manger.

La ville arabe

Nous possédions les éléments nécessaires pour comprendre maintenant la ville arabe, où nous entrâmes à la suite de nos guides. Les rues les plus larges y ont douze pieds, beaucoup n'en ont que cinq ou six ; et tout y passe. De temps à autre un retentissant "*Barda*" nous invitait à nous ranger, et un ânier passait tirant sa monture, chargée de char-

bon de terre, de fagots de bois, de légumes, voire même de meubles rudimentaires.

A Québec il y aurait eu bientôt bousculade. Ici rien de tout cela ; personne ne se presse, et la foule finit par s'écouler, aux côtés ou à la suite de pauvres femmes voilées jusqu'aux yeux, et courbées sous des charges aussi grosses qu'elles. Nous avons passé plus de quatre heures à Tétouan ; j'ai rencontré tout juste quatre voitures plutôt légères, à deux roues très hautes, au moins cinq pieds. Elles sont traînées par un, deux ou trois ânes attelés en flèche.

A Ceuta nous n'en verrions pas plus si nous ne rencontrions, de temps à autre, les voitures de l'intendance militaire, aussi hautes, plus solides, et traînées, celles-là, par de grands et vigoureux mulets. On ne ménage pas ici le cuir comme à Funchal ; les courroies des brides et des avaloirs sont d'une largeur démesurée, et les sellettes presque gigantesques.

Nous avons vu, dans les rues de la Tétouan marocaine, toutes les boutiques et tous les métiers. Il ne faut pas parler ici de magasins comme ceux de Paquet, de Légaré ou du Syndicat de Québec ; les cerveaux berbères ne pourraient même les imaginer. La grandeur moyenne des magasins en tous genres est de dix pieds carrés, avec, lorsqu'il y a lieu, un bout de comptoir de trois ou quatre pieds, et une balance comme on n'en trouve plus chez nos " bric-à-brac " les mieux pourvus d'antiquités. Il n'y a qu'un seul vendeur, le propriétaire ; quant à l'acheteur, il ne se donne la plupart du temps pas le trouble d'entrer ; le marché se conclut dans la rue.

Le forgeron forge, séance tenante, l'objet demandé, après l'avoir rougi sur un petit brasseur en terre cuite chauffé au charbon de bois ; le corroyeur repasse son cuir ; le cordonnier taille et coud sa babouche ; le tailleur façonne son burnous. Dans la plupart des ateliers, de vieux ouvriers à barbe blanche, et de tout jeunes apprentis, — peut-être ont-ils moins de dix ans, — qui s'appliquent consciencieusement à leur besogne, tout en jetant à la dérobée les yeux sur nous.

Vous auriez peine à croire que, même les boulangers puissent opérer dans dix pieds par dix. Eh ! bien, allez à Tétouan si vous voulez le voir ; ce ne sont pas les pétrins de Laflamme, ni ceux de Hethrington, mais il sort, des fours minuscules, des galettes qui seraient fort appétissantes, si elles n'étaient offertes par des mains si sales.

Les femmes se rencontrent surtout au marché. Elles sont assises à terre, près de leurs marchandises ; oranges, bananes, et autres choses dont je ne sais plus le nom. Les patates, d'une espèce plutôt rouge, m'ont paru fort belles, et aussi fraîches que si elles avaient été amassées de la veille. Peut-être venaient-elles d'être récoltées.

Dans ces rues étroites il nous fallait boutonner nos pardessus : une fraîcheur humide et glaciale paraissait sortir de tous ces murs. Je ne m'étonne plus que les Arabes portent tant et de si amples vêtements de laine ; ils se conforment aux nécessités de leur pays.

Le bey, naturellement, est mieux logé que ses administrés, malgré qu'il soit sous protectorat espagnol. Nous n'avons vu que l'entrée de sa demeure, un vaste "patio" ombragé de palmiers et agrémenté d'une

volière ; le tout rappelant, plus luxueusement, ce que nous venions de voir au musée. Il a sa garde particulière. Si j'en juge par les deux factionnaires, de service à l'entrée, elle doit avoir fière mine. Ce sont deux magnifiques nègres de teinte chocolat, et de la plus belle carrure. Ils m'ont paru armés de la " Mauser " allemande.

Les garçons, dont les rues sont pleines, sont de figure agréable et paraissent fort intelligents ; un assez grand nombre comprennent le français et le parlent même. Peut-être sont-ils les élèves de ces Sœurs Franciscaines Missionnaires que j'ai entrevues à l'heure du départ sur le quai, où elles venaient de conduire une des leurs qui fera avec nous la traversée jusqu'à Naples.

L'indifférence apparente, et la hautaine fierté dont font preuve les adultes à l'égard des " Roumis " que nous sommes, contraste avec les manières des enfants. Cette race est subjuguée, mais non soumise ; les Espagnols le savent beaucoup mieux que les passants que nous sommes ; ils poursuivent fiévreusement leurs travaux d'occupation.

Le grand contraste

Mais la leçon que nous rapportons de Tétouan et de Ceuta est le grand, l'immense contraste entre la situation de la femme chrétienne et celle de la femme mahométane.

La première, respectée, traitée avec égards et affection, est une reine, comparée à sa compagne, véritable esclave livrée aux caprices d'un maître brutal et

impitoyable, qui abuse d'elle au gré de son humeur, ou lui impose un travail qui la ravale au rang de bête de somme.

Ce contraste permet de mieux se rendre compte de la malice infernale de ceux qui, depuis quelques années surtout, s'appliquent, chez nous, à déshabiller la femme et à lui enlever toute pudeur. Ces malins sont en même temps des sots ; les eunuques préposés à la garde des harems musulmans devraient pourtant les faire réfléchir !

La petite industrie

Une chose que nous pourrions envier aux Marocains est la petite industrie. Elle est chez eux en plein épanouissement, et voilà pourquoi on n'y connaît pas encore "l'aide aux chômeurs". Chacun gratte son petit coin de terre, exerce son métier, et parvient à arracher sa vie. Il est vrai qu'ils n'ont pas notre confort, mais ils n'ont pas appris non plus à être exigeants. Ils marchent au lieu de rouler en automobiles ou bicyclettes ; sur les belles routes espagnoles nous en rencontrons peu, malgré que, de chaque côté, des pistes magnifiques aient été ménagées pour eux, leurs ânes et leurs chèvres. Ils fréquentent encore les sentiers qui courent un peu partout, passent les rivières à gué, tout près des ponts modernes, et restent fidèles à des vêtements que nous jugeons, peut-être à tort, incommodes.

Mais, je n'ai jeté qu'un coup d'œil rapide.

Probablement que les autres voyageurs de l' "Action Catholique" qui passeront plus tard par là, trouveront beaucoup de changement.

Déjà, à Ceuta, la ville arabe diffère profondément de celle de Tétouan. Les Espagnols y ont construit, à l'usage des indigènes, des "habitations salubres". Quoiqu'elles ne ressemblent en rien aux nôtres, elles marquent peut-être un progrès plus accentué que le nôtre, car le contraste est plus frappant entre elles, et les masures sordides qu'elles ont remplacées.

Le départ de Ceuta

Notre passage dans la petite ville africaine a pris les proportions d'un événement. C'est la première fois, m'assure-t-on, qu'un navire de l'importance du "Roma" y vient à quai. La belle passerelle neuve avait été construite spécialement pour lui. A la fin de l'après-midi une des fanfares de la garnison est venue donner un concert sur notre bateau ; autant qu'il m'a paru, elle a de la valeur, et les musiciens du bord l'ont écoutée avec attention.

Toute la population européenne s'était massée sur la jetée, et y est restée jusqu'à ce que les amarres aient été larguées, à six heures précises.

Cette jetée est un magnifique ouvrage d'art, qui s'avance à près d'un mille dans la mer. On a ménagé près du sommet du mur de béton qui la protège contre les fureurs de l'Atlantique, une promenade qui permet aux piétons de se rendre jusqu'au môle, où l'on a construit une terrasse spacieuse. Une autre jetée, qui paraît réservée à la marine militaire, coupe la rade en deux. Une troisième ferme le port du côté du nord ; elle n'est pas encore complétée.

Comme le navire franchissait la passe, le soleil jetait ses derniers rayons sur la ville blanche et rose. Le moment d'après il disparaissait derrière les crêtes

déchiquetées de l'Atlas qui, ici, rappellent un peu nos Rocheuses, pendant que dans notre course vers Tétouan les sommets, plus arrondis, se rapprochent de la conformation de nos monts Notre-Dame de la péninsule gaspésienne, avec la chevelure en moins, car toutes les montagnes marocaines sont chenues.

Deux petits incidents

Deux petits incidents pour terminer, car il faut bien finir cet intarissable bavardage ; ils ont eu pour théâtre l'hôtel de Tétouan.

Le beurre avait été placé sur la table sous la forme artistique de branches de céleri ; un convive s'y trompa au point d'en placer une tout entière dans sa bouche. Il dût recourir à une olive pour parvenir à l'avaler ; et, le soir, une douloureuse colique vint lui rappeler sa distraction du midi.

L'autre désagrément arriva à une dame. Des bateleurs et des marchands s'étaient massés sur la place devant l'hôtel, afin de bénéficier du passage des touristes.

Une dame cédant à l'invite d'un des gros tabourets ronds placés sur le trottoir, voulut s'y asseoir afin de jouir sans fatigue du spectacle. Elle en fut quitte pour un billet de parterre ; le tabouret de si attrayante apparence étant vide.

Rires discrets ; quatre galants, dont le mari, se précipitent pour relever la dame.

L'incident est clos ; il n'avait rien de diplomatique.

Amitiés à tous ceux de la maison.

Jules DORION.

QUATRIÈME LETTRE

Une Méditerranée de bonne humeur.— La Pointe-aux-Alouettes? — Soirée canadienne sur mer.— Quand les Canadiens n'y seront plus.— Nous restons pèlerins.— De ci, de là.

En Méditerranée,
ce 21 février 1934.

M. le chanoine Chamberland,
Directeur de l'Action Sociale Catholique.

Monsieur le Chanoine,

Il faudra conserver cette lettre pour l'histoire ; elle aura sa valeur lorsque s'instruira votre procès de canonisation. Les prophéties comptent beaucoup en pareille matière. Or, vous m'avez dit : — Je prierai pour vous, et vous aurez une Méditerranée d'huile.

Depuis notre départ de Ceuta et notre passage devant les deux cornes de Gibraltar, entrevues dans la brume, elle se fait de plus en plus molle et caressante. Hier, elle affichait un soleil si ardent, pendant que nous longions à une trentaine de milles les côtes algériennes, qu'il s'est permis de marquer de son

empreinte rouge vif la poitrine d'une jeune dame qui jouait au tennis en robe échancrée. Toute la journée nous avons circulé sur les ponts tête nue et sans paletôt. La soirée d'hier a été délicieuse, avec un croissant de lune d'une pureté sans égale, et qui semait de paillettes d'argent le sillage du navire.

Nous ne sommes plus dans l'isolement de l'Atlantique. Hier matin, un beau trois-mats blanc nous a croisés toutes voiles dehors, et son équipage nous a salués de vivats prolongés. Les couleurs françaises flottaient à sa corne d'artimon. Son mât de misaine seul portait des voiles carrées; les deux autres étaient grées en goélette.

La Pointe-aux-Alouettes

Aujourd'hui le soleil est à demi voilé, mais la température est à peine moins chaude. Depuis deux heures nous longeons l'extrémité sud de la Sardaigne; ce sont des côtes arides et tourmentées. Un Saguenayen des nôtres, soutient y avoir reconnu la Pointe-aux-Alouettes si chère à Mgr Lapointe, et un enfoncement qui ressemble à s'y méprendre à l'embouchure du Saguenay. Je ne suis pas assez familier avec la physionomie de notre côte nord pour me prononcer sur la légitimité de sa prétention.

Et nous voguons toujours doucement, presque à la cadence de la barcarolle "Santa Lucia". Le "Roma" reste en deça de dix-huit nœuds à l'heure.

Soirée canadienne

La première soirée en Méditerranée a été bruyante. Après ce repas dont j'ai déjà dit un mot, et où les

autorités du “ Roma ” nous ont littéralement accablés de gâteries, les Canadiens se sont réunis dans la vérandah de babord, où a eu lieu une soirée canadienne.

Les *rondes* de chansons se sont succédées sans désemparer jusqu'à onze heures passées. M. Drolet, avocat, possesseur d'un fort beau baryton, menait le bal. Et jusqu'aux sexagénaires du pèlerinage, qui utilisaient de leur mieux un restant de voix au service de “ Marianne ” ou du “ fils du Roi qui s'en va chassant ”.

Il y a un certain curé de Ste-Cunégonde qui suit de près l'avocat québécois, et même lui soutire le crachoir lorsqu'il s'agit de cadence, car, en dépit de sa corpulence, il paraît affectionner plutôt les prestissimo que les lento. Atavisme d'amateurs de giges, probablement.

Les estomacs les plus délicats ont surgi des profondeurs des cabines, surmontés de figures épanouies. Les appétits, chez certaines dames surtout, sont devenues “ ogresques ”. Les unes consomment des monceaux de salades au citron en sus des plats de résistance, et du macaroni, qui prend ici une ampleur formidable ; les autres ne reculent pas devant des pyramides de gâteaux, et vont même jusqu'à en redemander.

La douceur de la mer a aussi ramené dans le cirque, je veux dire à la table de bridge, tous ceux qui avaient déjà commencé à s'affronter ; même quelques autres qui commencent à se laisser prendre à la puissante attraction de ce jeu.

Les adversaires ont fini de se tâter ; ils se connaissent maintenant assez pour se rechercher ou se provoquer ; et il leur faut faire acte de vertu pour laisser la table quand les marins commencent, sur le pont, le branle-bas du lavage.

Quand les Canadiens n'y seront plus !

Le “ Roma ”, du moins dans sa classe touristique, paraîtra désert lorsque tous ces Canadiens l'abandonneront à Haïffa, car nous formons plus des deux tiers de ses habitants ; c'est la province de Québec du navire.

Son influence se fait sentir, mieux qu'à Ottawa, et jusqu'à terre. Nous avons eu des menus français à l'hôtellerie de Funchal, à celle de Tétouan, et même sur le navire. D'abord manuscrits, celui du lunch d'aujourd'hui était imprimé et avait la belle apparence typographique de tous les autres. Nous en étions si contents que nous avons facilement passé par-dessus le “ pie de pommes rissolées ”, qui voulait être un “ pâté de pommes bouillies ”.

Au reste, je crois l'avoir déjà dit, la plupart de ceux qui occupent les positions importantes, parlent très convenablement notre langue, et les autres commencent à la comprendre et à dire au besoin des mots, qui se multiplient de jour en jour.

Nous restons pèlerins

N'allez pas croire que nous devenons trop dissipés et que nous oublions le but du voyage. Nous ne nous rendons pas aux Lieux Saints, il est vrai, à la

façon des suivants de Pierre l'Ermite, mais cela n'empêche que l'assistance soit toujours convenable aux messes du matin, que les communions y soient nombreuses, que la prière du soir rassemble, derrière leurs Excellences NN. SS. d'Ottawa et de Mont-Laurier, la communauté tout entière, et que l'hymne à la Vierge soit chantée chaque fois à pleine voix.

De çï, de là

Mais on change aussi ses habitudes. Il y a bien trente ans que j'avais perdu celle du thé, et voilà que je fréquente les " five o'clock " qui par ailleurs, ici, ont lieu à quatre heures. On y boit du thé aromatisé au citron, tout en écoutant l'orchestre, excellent, et dont Mgr Limoges ne manque aucun concert. Il y a bien certains causeurs, qui oublient de se taire lorsque la musique commence ; ils nous servent de pénitence de carême.

Au dîner, ce soir, un marconigramme adressé à l'une des pèlerines, Mme Morin, a annoncé l'élection de M. Grégoire à la mairie. Il n'y a pas eu de crocodiles pour verser des larmes sur le sort du Quebec Power.

Nous serons à Naples demain à sept heures. Il paraît que nos bagages nous suivent fidèlement à deux cents lieues en arrière. C'est trop loin pour changer de chemise, même de bréviaire ; j'ai pensé souvent à ma lunette militaire, hélas ! si loin, lorsqu'un navire passait au large, lorsque les sommets de l'Atlas se profilaient au sud, hier, et ceux de la Sardaigne au nord aujourd'hui.

Nous aurons, pour terminer le concert ce soir, une diva italienne qui, paraît-il, chante à ravir, mais dont je n'avais remarqué jusqu'ici que la complexion replète et la nonchalance étudiée.

Mes lointains hommages, M. le Chanoine, et veuillez nous continuer vos si efficaces prières.

Respectueusement,

Jules DORION.

CINQUIÈME LETTRE

L'arrivée à Naples ; nous vivons encore.— La cathédrale et le musée pompéien.— Les hauteurs.— La corniche napolitaine.— Faubourgs populaires et campagne.— Le petit Vésuve.— L'Aquarium. — “ Forestiere ” sur la rue.— Les valises arrivées !

Au large de la Sicile,
ce 23 janvier 1934.

Mon cher Poulin,

Voir Naples, et mourir ! dit le proverbe.

Nous avons vu Naples, et nous vivons !

Au vrai, la vieille cité parthénopéenne, — est-ce ainsi qu'on l'appelle, — ne s'est pas mise en frais pour nous. Nous étions nombreux sur le pont, et curieusement inquiets de la fatale destinée à laquelle notre jouissance allait nous exposer, lorsque le “Roma” entra majestueusement dans la baie magnifique. Une buée subtile s'élevait de la mer, qui dérobaît toute chose derrière un voile. Des volutes de fumée blanche s'élevant au-dessus du banc de brume, au sud-ouest, faisaient deviner le Vésuve. L'entrée en scène était manquée.

Le “ Roma ” s’amarra doucement à une large jetée au fond de la rade. Je regardai ce que le brouillard nous permettait de voir. A l’entrée de notre passerelle, un civil brun à figure dure, que le sourire transformait lorsqu’il avait vu le passeport ; au pied un militaire à casquette plate et à l’uniforme de coupe anglaise, qui examinait un à un et soigneusement, les voyageurs à leur descente. Derrière lui, deux chasseurs tyroliens au chapeau orné de la plume d’aigle, et couverts d’une ample collerette descendant au-dessous du genou ; plus loin encore des policiers, vêtus à peu près comme les nôtres, à l’exception du casque dont la forme, plus aplatie, rappelle le casque de guerre anglais ; enfin des gendarmes à bicornes genre Napoléon, très soignés de leur personne, couverts eux aussi de l’ample collerette.

Le long de la jetée militaire, de l’autre côté, neuf sous-marins rangés en ligne, et quelques petits croiseurs.

Au sud, notre “ Empress of Australia ” domine de sa masse les autres navires au milieu desquels elle vient de s’amarrer.

Des tramways de couleur verte, et tout petits, glissent dans la large avenue qu’une grille en fer forgé sépare de la jetée. Elle est bordée, de l’autre côté, par un puissant château fort de style normand, sur lequel l’œil s’arrête avec plaisir.

Sa partie nord-ouest a subi une large amputation pour faciliter l’élargissement de la rue ; cette blessure permet à l’œil de mesurer l’épaisseur des murs, et la solidité des voûtes. De jolis balcons aux ogives gothiques agrémentent la sévère apparence des mu-

raillés à leur partie supérieure. Des fossés, deux belles tours à créneaux et à machicoulis, achèvent de nous faire voir dans sa puissante réalité, un de ces châteaux légendaires qui hantent l'imagination après qu'on les a vus sur les gravures. Celui-ci a nom "Castel Nuovo", et a été bâti par un des chefs normands. D'autres masses de maçonnerie du même genre s'élèvent sur les hauteurs voisines ; l'une est occupée comme caserne, l'autre a été transformée en prison.

La Cathédrale et le Musée

A neuf heures et demie nos autobus, quatre luxueuses "Fiat", — toujours Mussolini, je n'ai vu ici que des machines italiennes, — démarraient ; nous nous en allions vers la fameuse cathédrale de San Gennaro, le plus important des trois ou quatre cents sanctuaires de la ville. C'est une église immense et surchargée de richesses : bustes en marbre, magnifiquement exécutés, de chacun des évêques de Naples, statues, chandeliers et lampes d'argent massif, sculptures, mosaïques, peintures et fresques de grande valeur. Il y a je ne sais plus combien de chapelles particulières, dont les colonnes de l'une, bâtie à l'époque de Constantin, proviennent d'un ancien temple de Neptune. Dans un corridor qui conduit de la sacristie à la chapelle, où un prêtre célébrait à un autel d'une largeur immense, un carillon de trois petites cloches annonce l'heure des messes basses.

Un sacristain nous a montré le fac-simile des deux ampoules qui renferment le sang de saint Janvier ;

on sait le miracle éclatant auquel il donne lieu chaque année, miracle bien propre à garder vivace la foi des Napolitains.

De la cathédrale on nous transporte au musée où sont conservées les œuvres d'art provenant des fouilles de Pompéi. Ces Romains, les riches naturellement, se payaient des demeures somptueuses. Durant plus d'une heure, notre passage était pourtant des plus rapides, nous circulâmes d'une salle à l'autre, de statue en statue, de mosaïque en mosaïque ; nous avons vu les ustensiles de cuisine de l'époque romaine ; certains moules à gâteaux ont traversé les siècles sans changer, puisque nous les retrouvons dans nos cuisines d'aujourd'hui. Quant aux pincettes à dissection, aux dilateurs, aux rétracteurs, ce sont des instruments de chirurgie dont nous n'avons pas inventé le modèle, puisqu'ils existaient au temps de Pline ; nous en avons seulement diminué le volume, et nous les avons nickelés.

Les bijoux des dames romaines ne sortaient pas évidemment de chez Duquet ; il faut les voir pour se rendre compte du volume d'or, presque pur, qui entre dans ces pendentifs ou ces immenses bracelets larges de deux doigts, et qui encerclaient tout un avant-bras. Il y a une grande vitrine remplie de pierres précieuses dont plusieurs très artistiquement taillées.

Les pains de Pompéi, retrouvés calcinés dans les fours, ont la forme des pains marocains d'aujourd'hui, ce qu'on est habitué d'appeler chez nous : galettes de boulanger.

La dernière salle renferme un plan en relief de Pompéi ; il occupe un espace d'à peu près vingt-cinq pieds carrés, et paraît soigneusement exécuté.

Naples n'a rien à envier à Québec pour les côtes. Son million d'habitants pourrait loger à l'aise sur la bande de terrain qui court le long de la mer ; mais il y a, là comme chez nous, des gens qui aiment la hauteur. Nos autobus se mirent à grimper bientôt des côtes raides, pour nous déposer à une hôtellerie, où la vue aurait été magnifique, n'eut été ce brouillard scintillant. Après deux couplets de " Santa Lucia " chantés par un des garçons non occupés à offrir les fines liqueurs, nous reprîmes notre course.

Elle avait pour but les hauteurs de Pausilippe. Le soleil, petit à petit, l'emportait heureusement sur le brouillard, lorsque nous atteignîmes les terrasses du nouveau parc qu'on est à aménager depuis dix ans ; les ouvriers y sont toujours au travail. Il sera délicieux, et la vue doit y être merveilleuse, par temps clair.

Au bas, entre une baie tranquille où se posent des hydravions, et la mer où évoluent, nombreuses, les barques des pêcheurs, s'élève une île sur laquelle est construite la prison d'État, dont l'aspect représente vaguement celle de la Tour de Babel de notre histoire Sainte. L'île abrupte, est maintenant reliée à la terre ferme par une étroite jetée.

A droite, au fond de la baie aux hydravions, un faubourg ouvrier groupé autour d'un vaste établissement de métallurgie ; plus loin des vignes, et encore des vignes, coupées ici et là d'orangeries dont les arbres feuillus et chargés de leurs fruits, font contraste avec les ceps tordus, noirâtres, et qu'on dirait morts, des vignes, où les bourgeons commencent à peine à poindre,

Le retour au bateau s'est fait par la Corniche Napolitaine, que nous atteignons après une descente rapide.

C'est une voie magnifique, bordée d'un côté, comme il convient, par la mer bleue, parsemée de barques de pêche, et de l'autre par de hautes et très belles maisons, toutes bâties dans le même style, mais avec assez de différence dans les détails pour faire une agréable variété. Il y a là les grands hôtels et le palais, immense, du prince de Piémont, le prince de Galles de l'Italie. Comme l'épouse de ce prince est née princesse belge, le drapeau italien flotte à mi-mât partout, à l'occasion des funérailles du roi de Belgique qui ont lieu aujourd'hui.

Au cours de cette randonnée nous sommes passés devant un immense jardin, le rendez-vous du monde élégant vers la fin de l'après-midi, nous a dit le guide, qui prononce toujours deux cents thommes, au lieu de deux cents zhommes ; par ailleurs, il parle très bien français.

Au centre du jardin se trouve l'aquarium municipal.

Faubourgs populaires et campagnes

Naturellement, au déjeuner qui suivit à bord du " Roma ", chacun communique ses impressions ; et les projets pour l'après-midi s'élaborent. Inutile de songer au grand Vésuve ; le temps fait défaut ; alors la plupart optent pour le petit Vésuve, la Solfatare, situé beaucoup plus près.

Les taxis,— toujours des " Fiat ",— qui nous y conduisent en vitesse, traversent deux immenses

tunnels, chacun à au moins un demi mille de long, et tombent en plein quartier populaire où il nous est donné de voir la vie du vieux Naples dans toute sa vérité ; jusqu'à un gamin d'une quinzaine d'années qui, accroupi le long d'un mur, cède tout naturellement à un besoin, sans que la foule des passants lui accorde la moindre attention.

Les petites échoppes de toutes sortes, et les ateliers de bottiers, de rempailleurs, etc., ressemblent à ceux de Tétouan et ne sont guère plus grands ; le linge sèche à presque toutes les fenêtres ; partout, sur le rebord des trottoirs, sur les perrons, ou simplement dans les cours que les larges porches permettent d'entrevoir, des femmes sont assises et causent tranquillement, les petits enfants sur leurs genoux et les plus grands se bousculant autour d'elles.

Dans la rue, des ânes, des mulets, de petits chevaux, presque tous attelés à des voitures aux roues démesurément hautes, ou aux brancards surélevés, de sorte que les timons atteignent ou presque le garrot de la monture. Les charges ne sont pas lourdes ; lorsqu'elles le sont le moins, un deuxième, même un troisième cheval, mulet ou âne est appelé à la rescousse, et tire comme il peut, en dehors des brancards.

Tout cela va sans se presser, même dans les rues les plus encombrées ; on n'entend rien des vociférations de nos rouliers canadiens ; partout une mesure élégante ; l'officier de circulation lui-même, placé parfois sur une petite plate-forme, au centre des places, manie son bâton blanc comme un chef d'orchestre sa baguette.

La campagne n'est pas belle ; les vignes, placées sur les marches d'escaliers de terre bien binées, qui vont du haut en bas des collines, sont soigneusement taillées, mais sans une feuille, elles ont l'air de branches mortes. Seule la verdure de touffes de gigantesques cactus, des pins parasols, des orangers, et des choux-fleurs en plein épanouissement, repose l'œil.

Ce doit être l'heure de la sieste, sacrée pour les Italiens, rien de vivant autour des maisons.

Le petit Vésuve

Le petit Vésuve est un ancien cratère où la lave, en l'espèce du soufre à l'état de fusion, bouillonne dans une cuvette d'une vingtaine de pieds de diamètre, à très peu de distance du spectateur. De ci, de là de légères fissures laissent échapper des fumerolles, et si on y plonge une main curieuse, il faut la retirer aussitôt car cela brûle. Ici une source d'eau sulfureuse presque bouillante, et à quelques pieds un jet d'eau froide.

Le spectateur ne part pas sans être conduit à la grotte du Chien, ainsi nommée parce que le chien qui y entre meurt en quelques minutes, pendant que les hommes y circulent impunément. Toute la différence vient de ce que les hommes, étant bipèdes, ont la tête au-dessus de la couche de gaz carbonique exhalé de terre, et qui ne s'élève pas plus qu'à deux pieds au-dessus du sol.

Le point le plus intéressant de la localité est l'amphithéâtre où fut martyrisé saint Janvier. Les rui-

nes sont assez bien conservées pour permettre d'en mesurer la forme et l'étendue.

Les sources thermales des environs sont très fréquentées par les arthritiques et les rhumatisants. Il s'y prend, m'a-t-on assuré, jusqu'à deux mille bains par jour.

J'allais oublier l'usine de terracotta, elle n'est pas imposante ; un hangar d'une soixantaine de pieds par vingt-cinq, constitué par un toit sommaire et des murs percés de multiples petites ouvertures. Deux ouvriers y piquetaient une terre crayeuse, un troisième la mouillait et en faisait des gâteaux blancs assez semblables, avec la dimension en plus, à certaines croquettes de tire, et le quatrième les mettait sécher, sur des planchettes, dans les ouvertures, sur le parquet, partout où il pouvait les placer.

L'Aquarium

L'aquarium entrevu le matin avait aguiché notre curiosité ; nous demandâmes à notre chauffeur de nous y conduire " presto ".

C'est à voir. Tous les poissons de la baie de Naples y sont conservés ; les uns, ceux de surface et de profondeur moyenne, dans des viviers où on peut les voir évoluer ; les autres, ceux de trop grande taille et des grandes profondeurs, dans des bocalux.

Nous avons vu là, nageant, ou se reposant bonnement sur le fond, à la façon des humains dormeurs, une foule de poissons dont aucun ne ressemble à ceux de chez nous ; à l'exception des homards. Il y en avait d'énormes, embusqués au creux de rochers d'où ils ne laissaient sortir qu'une de leurs formida-

bles pinces. L'anguille qui évolua sous nos yeux, est bien aussi celle de chez nous. Mais le poisson rose pâle que je crus d'abord avoir des yeux, des yeux immenses, sur le derrière, n'est pas de chez nous. Il me paraît, du moins d'après ce que j'ai vu, ne pas savoir tourner ; il avance, ou recule en droite ligne, avec la même facilité. Mais j'avais fait erreur en lui croyant les yeux sur le derrière, je le vis bien lorsqu'il se mit tout à coup à aller de l'avant ; il les a sur la tête, comme les autres, une tête terminée par de longues bandes gélatineuses qui ont bien l'air de tentacules.

La flore du fond des eaux est aussi à voir, sans se fatiguer à faire chez elle la part de la partie animale et de la partie végétale. Les coraux fleurissent dans des couleurs qui vont du rose au blanc, en passant par toutes les nuances intermédiaires ; les uns ont la forme d'œillets minuscules, pendant que les autres peuvent se comparer aux plus fines dentelles.

Les étoiles de mer, qui nous paraissent si paisibles sous les tables où nous les conservons, le sont moins dans leur habitat. Malheur à l'être qui s'égare entre leurs branches ; elles y mettront le temps nécessaire, mais le vident à coup sûr de toute substance nutritive.

Mais je m'aventure sur un terrain où je risque de scandaliser les naturalistes.

Un dernier mot de la pieuvre que j'entrevois dans un coin. De couleur rose, tachetée de points sombres, elle était grosse comme un poing d'enfant. La voyant se gonfler et se rapetisser à intervalles réguliers, je la crus la proie des serpents de mer que je voyais repliés sous elle ; c'étaient simplement ses

tentacules ; et madame respirait. Je l'appris par un cicerone qui se fit notre guide bienveillant dans la salle voisine, celle des pièces conservées en bocaux.

Ce guide ne savait que quelques mots français, mais sa finesse italienne les lui faisait accommoder d'une façon aussi plaisante qu'originale. Ne connaissant évidemment pas de notre langue les vocables mâle et femelle, il les remplaçait par monsieur et madame. Ainsi, le poisson qui élaborait des œufs, voire même des petits dont il nous faisait suivre le développement, c'était le poisson madame ; à notre grande surprise il nous apprit que requin monsieur est bien moins à craindre que requin madame, qui possède une machoire double de grandeur et de puissance de celle de son mari.

Lorsque nous passâmes devant les huîtres perlières et les coraux, il se tourna vers madame Dorion, la seule de son sexe dans notre groupe, et expliqua en dessinant un collier autour de son cou : bijoux pour madame.

Il nous montra en dernier lieu deux poissons de la taille de petits harengs et qui vivent dans la compagnie du requin. Le requin a la vue courte et un odorat presque nul, ce qui le rend bête, et l'exposerait à crever de faim si un petit poisson futé, à l'œil vif et à l'odorat de chien de chasse, ne lui servait de pilotin. Aussi, est-ce le nom qu'on lui a donné. L'autre, de même taille à peu près, a une série de ventouses longitudinales sur la poitrine ; il s'en sert pour se coller au requin, qui lui sert à la fois de véhicule, de domicile et de garde-manger. On devine

qu'il s'agit ici, comme pour la raie gigantesque de Funchal, d'un parasite.

Mais qui aurait cru que les poissons ont des poux !

Forestiere sur la rue.

Notre groupe, Mgr de Mont-Laurier en était, est revenu pédestrement au navire.

A quatre heures de l'après-midi les Italiens ont fini leur sieste ; le parc commençait à s'animer : Jolis enfants vêtus avec le meilleur goût, se faisaient promener dans d'élégantes voiturettes traînées par des chèvres, enrubannées et pourvues de clochettes qui tintinnabulent agréablement ; marchands de fleurs, de ballons, de gâteaux, de brimborions de toutes sortes : pipes creusées dans de l'ambre fin, guitares, bracelets, colliers, oranges, cartes postales, albums de Naples et de Pompéi. Pas de chômeurs en vue ; ici les petits métiers abondent, tous exercés aimablement, par des gens qui savent être pressants sans aller jusqu'à l'obséquiosité et l'importunité. A chaque coin de rue les cochers de "Victorias" attelées de bêtes étiques, nous font des offres. Nous continuons de marcher, avec la mer à droite, les maisons à gauche, sur un pavage de pierres du Vésuve dont une, à distance régulière, est pourvue d'un anneau. C'est la bouche d'égoût.

Napolitains et Napolitaines emmitouffés dans leur fourrures, eux sont en hiver pendant que nous sommes en été, nous regardent discrètement avec une curiosité de bonne compagnie ; ils reconnaissent facilement les forestiere, les étrangers que nous sommes.

Nous arrivons au palais du prince de Piémont ; voici un grand jardin qui s'abaisse au niveau des quais ; cette bâtisse à droite est évidemment le rendez-vous des yatchmen de l'endroit ; du bassin, protégé contre la houle du large par une jetée de grosses pierres qui lui fait face, s'élancent des embarcations gracieuses, à voiles rouges ou blanches ; un esquif, monté par quatre vigoureux rameurs en maillots, attend qu'une embarcation à gazoline ait franchi la passe, pour s'y élancer à son tour comme une flèche. Un groupe d'écoliers, fort bien mis, et à la mine éveillée, s'engage sur la promenade, accompagné de deux surveillants. L'air est tiède, la brise de mer caressante et parfumée ; le charme de Naples nous pénètre pendant que nous gagnons à pas lents le bord.

Le silence est soudain rompu par le son strident d'un clairon. La compagnie cycliste de bersagliers, et l'escadron de cavalerie légère rencontrés le matin, reviennent de leur marche d'entraînement.

Puis la sirène du Roma élève à son tour sa voix rauque ; trois remorqueurs s'approchent, les passerelles sont relevées, les amarres lâchées et notre navire s'éloigne doucement, pendant que des centaines de mains s'agitent sur le quai en signe d'adieu.

Le crépuscule est d'une étonnante brièveté ici ; le Vésuve a beau fumer de son mieux pour faire oublier son éclipse du matin, voilà qu'il se voile déjà en même temps que les collines environnantes. Lorsque nous franchissons le môle, la baie n'apparaît

plus que comme un immense arc de lumière, dont le milieu est plus épais, comme il convient.

L'air est tiède et doux, la mer caressante ; le gong du dîner multiplie ses grondements pour nous arracher au pont.

O dolce Napoli !

Les valises sont arrivées !

Nous n'avions pas vu M. Baril depuis le matin. Il était disparu aussitôt ses gens montés en autobus.

Un moment le bruit court qu'il avait eu un accident ; les appréhensions cessèrent lorsque, à six heures moins dix minutes, nous le vîmes s'agiter sur le quai comme un moucheron affairé.

L'accident n'était pas un mythe. Dans une rue étroite où il ne faut pas fréquenter le trottoir trop près de la rue, un tramway lui avait donné une rude accolade. Il s'en est remis avec vaillance pour se relancer à la chasse aux valises.

Car ce que nous ignorions c'est que M. Baril, tout marri de l'affaire des valises, y pensait le jour, y rêvait la nuit, et se martelait le cerveau pour trouver le moyen de nous les faire livrer avant Haïffa.

A force de " Marconis " et de calculs, il y est parvenu.

Le " Conte di Savoia " a laissé nos colis à Cannes, où il s'était rendu en vitesse après une courte escale à Gibraltar ; à Cannes ils ont été placés à bord d'un rapide qui les a apportés à Naples, M. Baril étant sorti vainqueur, malgré sa petite taille, de tous les douaniers à chapeaux tyroliens et à plumes d'aigle qui voulaient absolument mettre le nez dans nos

effets, à six heures, toutes les valises étaient dans leurs cabines respectives, sans qu'il en manque une.

M. Baril se donna le plaisir, il l'avait bien mérité, d'annoncer lui-même la nouvelle à tous les intéressés alors sur le pont.

Ce fut une descente en tourbillon vers les cabines !

Quelques dames réussirent, en un temps incroyablement court, à faire peau nouvelle.

Je me suis borné à retirer, après avoir laborieusement brisé deux sceaux et une demi-douzaine de nœuds, mon chapeau qui n'est pas encore revenu de sa déconfiture et garde un air lamentable. Et, je suis descendu dîner en arborant obstinément mon faux col de Funchal.

L'effet a été terrible. Le soir j'ai subi une défaite humiliante à la table de bridge, aux mains de M. l'abbé Rochette, et de son partenaire M. Beaudoin de l'Abitibi.

Je pense à vous tous, tout de même.

Jules DORION.

SIXIÈME LETTRE

Sur la mer Ionienne, les uns sont partis, les autres arrivent, même les Juifs.— Une balilla.— Phalère; du français autant qu'on en veut.— Athènes, scènes de rue.— Neige et coryza.— Elginer, savez vous ce que c'est ? — Le Théséion et les cimetières. — L'Acropole.

Dans la mer Égée,
ce 25 février 1934.

Mon cher L'Heureux,

Cette lettre partira de Constantinople. Godefroid de Bouillon et ses Croisés sont passés par là pour aller à Jérusalem ; nous pouvons bien en faire autant.

Nous n'aurons cependant pas leur mérite, car notre voyage est infiniment moins pénible ; et les cannes artistiquement travaillées, achetées par nos gens à Athènes, ne ressemblent que de très loin aux bourdons des anciens pèlerins.

Ne me demandez rien sur Charybde, Scylla, la forge de Vulcain ; nous dormions sur les deux oreilles lors-

que le " Roma " s'est engagé dans le détroit de Messine ; je ne puis donc vous dire de quelle manière l'officier de quart s'est fait attacher pour résister à l'appel des sirènes. Au lever, nous étions en pleine mer Ionienne ; et ce n'est qu'à sept heures, le soir, que nous avons vu scintiller les premiers phares du Péloponèse. La mer s'est maintenue belle et caressante. Nous avons complètement oublié l'hiver, et un peu beaucoup la terre, depuis que nous nous accommodons si bien de l'humide élément.

Nous avons laissé plusieurs passagers à Naples, dont S. E. Mgr Leblanc, qui a pris tout de suite le convoi pour Rome où il fait son voyage ad limina. Quatre nouveaux compagnons, M. l'abbé Hudon, déjà un tantinet italien en est, nous sont survenus. Le malheur est qu'ils n'étaient pas seuls.

Plus de cent nouveaux passagers, dont une bonne moitié Juifs, ont envahi notre classe touriste, et il en est passé en première. Les douze tribus y ont des représentants. Il y a maintenant à la table voisine de la nôtre, papa juif, maman juive, fillette juive et garçonnet juif, qui ont tous des nez sortis du moule de Jacob. Plus loin une jeune Rachel n'a pas le nez, mais elle a la bouche de requin madame : lorsqu'il sort de là des volutes de fumée, — elle est tout ce qu'il y a de plus stylish, et bouffe la cigarette, — la stupeur nous saisit.

On dit que beaucoup de ces familles israélites sont allemandes, et vont tâter du Sionisme ; en attendant, elles se sont emparées assez bruyamment de leurs quartiers ; leurs filles font, le jour, du pyjama, du maillot solaire, et le soir des échancrures de dos.

Une Balilla

Est-ce ainsi que se nomment les organisations de jeunes gens imaginées par Mussolini ? A Naples, j'avais été intrigué par l'arrivée d'une trentaine de garçons de douze à quinze ans, tous beaux et bien faits, qui s'arrêtèrent à deux pas de la passerelle, sur un signe de leur moniteur, puis, après avoir été chercher chacun leur baluchon sur un camion voisin, s'introduisirent en bel ordre dans le " Roma ". Ils étaient vêtus en marins. Ils ne venaient pas faire une visite, puisqu'ils sont restés. Depuis, nous les revoyons un peu partout ; ils aident les garçons de table, les préposés à l'élévateur ; il doit y en avoir jusqu'aux machines. J'assiste évidemment à un voyage, très intelligemment combiné, d'entraînement et de repos. La tenue est toujours impeccable ; ce matin ils ont entendu, en groupe, la messe dite à huit heures par un de nos prêtres pèlerins.

L'aumônier du bord a l'air enchanté d'avoir tant et de si précieux auxiliaires.

Phalère

Le Pirée étant trop encombré, et peut-être pas assez profond, le " Roma " a laissé tomber son ancre à sept heures du matin, le 24 février, à Phalère.

C'est une petite baie apparemment consacrée à la navigation de plaisance, car seules quelques barquettes à rames, propres et élégantes, et des chaloupes à voiles latines, voguaient ici et là à notre arrivée, pendant qu'un hydravion exécutait des cercles très

ronronnants au-dessus de nous. Le débarquement s'est effectué dans les jolis chalands à pétrole du bord, dont le va et vient ne s'est terminé qu'à minuit. Le port possède trois petits débarcadères sur pilotis de fonte. A peine montés sur le plus grand, nous fûmes assaillis par les vendeurs d'éponges, de collections de timbres-poste, de cartes postales, de colliers, etc.

Nous avons le numéro 4, une Renaud, dont le chauffeur, grec plein d'urbanité, se mit à nous répondre en excellent français aussitôt que je lui adressai la parole.

Nos Canadiens, qui s'adressent toujours en anglais à ceux qui ne sont pas des nôtres, n'ont pas assez remarqué que, depuis notre départ ceux que nous rencontrons parlent beaucoup plus facilement français qu'anglais. Je l'ai constaté à Madère, à Ceuta, à Tétouan, à Naples, et encore mieux à Athènes. Au reste, à Funchal, à Tétouan, à Athènes, les hôtels où nous avons pris le lunch avaient des menus écrits en français. A bord même, nous en avons de temps à autre en français, témoin celui d'hier qui portait : — Potage Saint-Jean, Crème de Carême, Riz et Navets au consommé, Omelette forestière, Poisson de Falero grillé, Brocolis bouilli, Salade de Saison, Spumone canadien, Pâtisserie, Fruits, Café.

Celui de l'Hôtel de la Grande-Bretagne, où nous avons pris le second déjeuner à Athènes, se lisait : — Filets de Bar frits, Sauce Remoulade, Cœur de filet rôti, Pommes Château, Épinards en branches, Carottes, Choux à la crème, Fromage du pays, Corbeilles

de Fruits, — en passant, de beaux fruits, encore avec leurs feuilles.— Café.

Quand quatre-vingts Canadiens voyagent ensemble, et se tiennent, cela compte !

Athènes

Athènes court maintenant après son million d'habitants, en comptant ses faubourgs. Phalère, qui est toute une ville, en est un ; le développement a été très rapide, maints indices le dénotent.

Après un court trajet devant des demeures variées, les unes luxueuses, les autres cabanes étroites et à un seul étage, où se logent les pauvres, nous enfilâmes une large avenue bétonnée, où roulaient de petits tramways, verdâtres comme ceux de Naples.

Quelques champs encore encerclés de leurs murailles de pierres, nous donnèrent une idée de ce qu'est, en Grèce, la petite propriété rurale et la façon dont elle est exploitée. Dans les rues, quelques ânes, mais très peu, beaucoup de chevaux, plus grands et plus forts que leurs congénères napolitains ; les voitures ont grandi, aussi, naturellement ; voici un quatre-roues qui transporte un ménage tout à fait à la façon de Québec, y compris la table, juchée les pattes en l'air, comme chez nous.

Les passants sont aussi plus nombreux qu'à Naples, plus grouillants et plus bruyants. En vrais québécois, ils ne choisissent pas les coins de rues pour traverser, mais le font quand et où cela leur plaît, au grand dam des freins d'auto.

Cabarets, hôtels, cafés, voire même places publiques, sont pourvus de chaises et de tables minuscules.

On sent que le peuple, tout comme aux temps de Périclès, d'Alcibiade et de Démosthène, n'a pas perdu l'habitude de la place publique, où il va chercher les nouvelles et les " qu'en dites-vous ? "

Pas de surveillance méticuleuse comme chez les Portugais, les Espagnols et les Italiens ; ici et là dans les rues, quelques policiers discrets, à mine placide et à uniformes verdâtres, des soldats en congé qui vont à leurs affaires ou à leurs plaisirs sans songer le moins du monde à dévisager les passants. Deux factionnaires en armes seulement aux portes du palais du président de la République : courte jupe bleu marine, à larges plis, bonnet rouge à gland bleu.— Ce sont des Efzones, des soldats de l'infanterie légère. L'un d'eux, à qui je fais le salut militaire à la française, esquisse un geste pour porter l'arme, mais il se rassaisit à temps.

Neige et coryza

Je ne me suis pas inquiété du nom du musée. Il est vaste, bien aménagé, on y gèle des pieds, et les gardiens, transis dans leurs manteaux de toutes formes et de toutes nuances, nous surveillent distraitemment à travers les jambes des statues.

Il faut dire qu'il y a quatre jours sont tombés à Athènes quelques pouces de neige ; l'événement et le désarroi qu'il a causé, ont valu à la population un congé général, qui a permis à tous et à chacun de se payer un coryza de première marque. Notre chauffeur nous a révélé que lui, sa femme et ses enfants se mouchent avec ardeur depuis ; au reste,

quand il ne nous l'aurait pas avoué, son nez reluisant en témoigne.

On a même parlé d'un concours de skis, au nouveau stade, qui aurait bien, pour un spectacle si rare, rempli ses cinquante mille places. Mais la neige a disparu de la ville et de la plaine ; on ne la voit plus que sur les sommets des alentours, qu'on dirait travestis en Laurentides.

Elginer, savez-vous ce que c'est ?

Vous ne connaissez pas le verbe “ elginer ”, ni sa signification, j'imagine ? Il a été créé ici, aux premiers temps de l'indépendance, par un lord Elgin, auxquels les musées de Londres doivent à peu près tout ce qu'ils possèdent de grec, ce qui n'est pas peu dire. Un bijou de temple a toutes ses colonnes, moins une qui a été “ elginée ” à Londres. A tout instant notre guide, un homme à moustaches et barbiche grises qui nous faisait, en excellent français, de belles synthèses historiques, se croyait obligé de nous dire : Ceci n'est qu'une reproduction, l'original a été “ elginé ” à Londres.

Les Grecs ont soutiré des tombeaux, et repêché de la mer ce qu'ils ont pu ; et cela suffit pour intéresser des jours et des jours le visiteur qui voudrait accorder à ces intéressantes trouvailles l'intérêt qu'elles méritent. L'époque préhistorique, l'époque pélasgique, l'époque égyptienne, l'époque grecque avec, ici et là des influences perses ou romaines, y sont largement représentées. Le Turc seul, qui est pourtant resté

longtemps, n'a rien laissé ; le mahométan détruit, brise ou emporte, il ne crée rien et ne conserve pas.

Il paraît que nous avons vu le crâne d'Agamemnon, avec sa fracture causée par la massue d'Égisthe ; vous êtes libre de le croire.

Admirables les collections d'armes des âges de pierre, de fer et de bronze, celles des bijoux et des monnaies ; les grecques comme les pompéiennes, n'admettaient que l'or fin. Vases, statuettes, figures, pierres tombales, pierres fines, statues, mosaïques ne se comptent point. On suit facilement le perfectionnement des méthodes depuis les figurines égyptiennes à peine ébauchées, jusqu'aux admirables œuvres de l'époque de Praxitèle. Une statue de femme, voilée d'une pièce d'étoffe transparente, dénote chez son auteur une habileté de ciseau merveilleuse.

Les autres visites

Du musée nous faisons une course jusqu'au Théséion, bien conservé, encore qu'il ait été largement " elginé ". C'était d'abord un temple de Vulcain. Il changea de nom lorsque le corps du vainqueur du Minatore y fut transporté. Comme quoi le pauvre Vulcain fut le dieu essentiellement malchanceux : d'abord d'avoir été trouvé laid par son père, dont le courroux le fit boiteux ; d'avoir été trouvé laid par la déesse son épouse, qui semait avec prodigalité les sourires ailleurs pendant qu'il était occupé avec ses cyclopes du Stromboli ; d'avoir été dépouillé jusque de ses temples.

On poursuit encore les fouilles dans les cimetières. Nous avons vu celui dit des Céramiques, parce que,

tout près, on cuisait des poteries qui servaient à garnir ou orner les tombeaux. Le sol est profondément bouleversé par ceux qui veulent lui arracher les secrets du passé. Plusieurs marbres sont encore debout ; on les a laissés en leur place pour continuer ici la leçon du musée. Ils témoignent à leur façon que les hommes, il y a mille et deux mille ans, pensaient et sentaient comme nous, et restaient brisés et seuls après le départ pour l'au-delà d'êtres chers.

Les visites de la matinée se sont terminées par celle de la tour des Vents, ainsi nommée à cause de l'orientation de ses pans hexagonaux. Elle renfermait une horloge hydraulique dont on voit encore des vestiges.

Le lunch à l'hôtel de la Grande-Bretagne, a été des plus agréables et des plus reposants. Les garçons grecs se sont mis à notre disposition " en français ", et un rapide coup d'œil sur la maison nous a permis de constater une nouvelle fois que les Européens ont, plus que nous, le culte du vrai. Dans leurs meubles, comme dans leurs maisons, on voit le bois tel qu'il est, et non pas cuisiné à la teinture ou à la peinture. Les petits métiers du rotin et du rempaillage n'ont pas été abandonnés ; on trouve partout des sièges en rotin solides, élégants, confortables, et partout aussi de ces chaises proprement rempaillées où il fait bon s'asseoir.

L'Acropole

L'après-midi appartenait à l'Acropole. Il n'a pas été perdu. J'avais entendu parler à satiété

de cet endroit. J'avais vu et revu des photographies représentant sous tous leurs aspects les monuments, qui la couvrent ; je croyais passer là indifférent.

Quelle erreur ! La photographie reproduit les monuments ; elle ne les situe pas ; surtout, elle ne donne qu'une pâle idée de leurs proportions et de leur grandeur.

On grimpe sur l'Acropole, c'est le cas de le dire, par un escalier de marbre dont les marches sont d'une hauteur démesurée. Les Grecs de jadis étaient encore moins bien partagés ; il leur fallait s'agripper au rocher nu ; on voit encore, de place en place, les rainures tracées dans le roc vif pour empêcher de glisser.

Les murailles de la forteresse, érigées d'abord par les Pélasges, portent les traces de tous ceux qui les ont réédifiées après les avoir démolies ou endommagées. Les plus caractéristiques sont celles de Thémistocle. Pressé par le péril immédiat, il s'empressa tellement à les remettre en état, qu'il donna instruction aux ouvriers d'y faire entrer tout ce qui leur tombait sous la main. C'est ainsi qu'on y voit, encastés pêle-mêle, des fûts de colonnes, des piédestaux de statues, etc..

Il n'est entré ni mortier, ni ciment dans ces constructions ; les pierres des murs et des monuments ont été simplement empilées les unes sur les autres, et elles ont résisté aux siècles, si elles n'ont pas résisté aux hommes. Peut-être auraient-elles fait moins bonne figure contre le temps, si elles avaient eu à faire face aux gelées de chez-nous.

L'Acropole possède un musée où l'on a concentré le peu qui a été arraché au marteau des Vandales, ou à la rapacité des " elgineurs ". Il est fort intéressant.

Du haut des murailles de l'Est on aperçoit, d'une hauteur vertigineuse, deux cirques dont l'œil peut saisir facilement tous les détails. Le temple de Jupiter, magnifique, mais dont il n'existe plus qu'un angle où les colonnes soient complètes, s'étend à quelques arpents plus au sud. Si nous avons le temps de grimper sur le promontoire d'en face, couronné par une église dédiée à St-Georges, nous pourrions jouir d'une vue magnifique, car il domine de plus de cent pieds l'Acropole.

Mais qu'irions-nous regarder ailleurs ? N'y a-t-il pas ici le temple des Caryatides, celui où était conservée la lampe mystérieuse qui brûlait une année entière, . . . pourvu que les prêtres la remplissent en secret ? N'y a-t-il pas surtout le Parthénon ?

C'est celui-là qui a absorbé presque toute mon admiration.

Jamais je n'aurais cru que tant de simplicité puisse s'allier à tant de grandeur et de beauté ! C'est le triomphe de la mesure dans toute l'acception du mot. Aucune ligne ne choque, et tout ravit dans cette œuvre dont on ne peut admirer les harmonieuses proportions qu'en la voyant dans son cadre. La porte d'entrée avait soixante et dix pieds de haut, il ne faut pas l'oublier

Au retour nous jetâmes un coup d'œil rapide sur la prison de Socrate, creusée en plein roc, à quelques pas de l'Aréopage, dont il ne reste que le rocher sur

lequel il était élevé. C'est là que saint Paul fit son fameux, et si habile discours sur le " Dieu inconnu ". Il convainquit un des membres du célèbre tribunal, qui devint Saint Denys, et fut le premier évêque de Paris, alors Lutèce.

Nous jetâmes aussi un coup d'œil sur le portique d'Adrien, sur les restes du temple de Jupiter, puis sur les monuments de la ville moderne : le fameux stade où se sont renouvelés les jeux Olympiques, le monument du soldat inconnu, la place de la Constitution, l'Académie, l'Exposition permanente, et les rues où la foule, la sieste terminée, grouillait de plus en plus, affairée et curieuse.

La sieste, ici, n'est pas un vain mot. A notre départ pour notre randonnée de l'après-midi, les magasins où les étalages nous avaient surpris le matin par leur abondance, étaient maintenant fermés et stores baissés. C'était la sieste ! Elle se prolonge à cette époque-ci, jusqu'à trois heures, mais dure jusqu'à cinq heures, l'été.

Les rues de la vieille Athènes, par lesquelles nous nous glissâmes pour voir la ville sous tous ses aspects, nous procurèrent de savoureuses constatations. Nous y retrouvâmes, toujours un peu plus grandes, les boutiques de Tétouan et de Naples, avec leur humble et unique vendeur, et leurs retapeurs en tous genres. De temps à autre de gigantesques amas d'oranges, vendues à un sou pièce, et de pleines charges de choux-fleurs, les plus beaux et les plus appétissants que j'aie jamais vus.

De retour au “ Roma ”, je n’ai quitté la jumelle qu’au moment où le crépuscule jettait sa grisaille sur les choses.

Je ne pouvais plus voir le Parthénon.

Amitiés à tous,

Jules DORION.

P. S.— Un petit post-scriptum, si vous le permettez, pour apporter de nouvelles preuves de la vérité du proverbe : Rien de nouveau sous le soleil.

Hitler n’a pas inventé la maintenant fameuse Swastica. J’en ai vues sur les monuments égyptiens du musée visité ce matin.

Quant au hockey, recommandez à Descarreaux(1) de le vénérer à l’égal de ses ancêtres les plus éloignées. Vrai comme vous êtes là, j’ai vu des joueurs de gouret sur un marbre qui date de quelques centaines d’années avant Jésus-Christ.

Deux d’entre eux sont au centre du terrain attendant le signal pour disputer le “ puck ” placé entre leurs crosses. De part et d’autre on distingue très bien les “ avants ” des deux camps, qui veillent.

Mais, que notre chroniqueur du sport n’aille pas se gonfler d’orgueil pour ça !

(1) Rédacteur à “ l’Action Catholique ”.

SEPTIÈME LETTRE

*Les Cyclades.— L'œuf de la mer Egée.— Istamboul.—
Le guide Fuad Samih.— Les mosquées.— Les
babouches.— Chez les Janissaires.— Le musée
d'antiquités.— Nous lunchons en français.— La
révolution turque.— Le vieux Sérail.— La cathé-
drale catholique.— La citerne de Constantin.—
Le grand bazar.— La visite de Mgr Margotti.*

Sur la mer de Marmara,
ce 27 février 1934.

Mon cher Poulin,

Si nous en avons vu des Cyclades ! Toutes désolées, du moins en apparence ; pas d'arbres, quelques maigres touffes d'arbustes, des falaises sablonneuses, des rochers arides, parfois couronnés d'un phare ; il est vrai que nous sommes en hiver, ce que j'oublie toujours avec ce soleil qui nous éblouit et nous fait une chaude atmosphère. On a rempli le bain du pont de notre classe touriste, et un de nos Canadiens rubiconds s'y est ébattu plusieurs fois, à la grande admiration de plusieurs, dont quelques dames qui grimperent même sur la dunette d'arrière, malgré la défense, pour mieux voir.

Sur la seule Mytilène nous pûmes apercevoir des habitations et des champs cultivés.

L'œuf de la mer Égée

Au reste, le jour baissait déjà, et j'ai été très heureux de me trouver sur le pont pour voir l'œuf de la mer Égée. Vous ne savez pas ce que c'est ? C'est simplement le soleil.

Il s'abaissait dans un ciel absolument clair, et la pourpre qu'il épandait n'était voilée par aucun nuage ; mais voici que le globe rond, sur le point d'atteindre le niveau de la mer, ne se borna pas à prendre la teinte de fonte en fusion, mais s'aplatit de plus en plus sensiblement pour prendre la forme d'un œuf gigantesque, aux bouts régulièrement arrondis ; et c'est sous cette forme, qu'il plongeait sous nos yeux ravis ! Effets de réfraction, sans doute ; mais je puis vous garantir l'authenticité de l'œuf de la mer Égée, avec beaucoup plus d'assurance que celle du crâne d'Agememnon.

On nous a annoncé l'entrée des Dardanelles pour six heures et demie, et il en est sept. Hélas le crépuscule est court en Orient ; déjà Ténédos n'apparaît plus que vaguement ; avec un peu d'imagination on pourrait y deviner les minces silhouettes des vaisseaux grecs immobilisés là, pendant qu'Ulysse aux mille stratagèmes, caché avec ses compagnons dans les flancs du cheval de bois, attend que les Troyens aient abattu un pan de leurs murailles pour l'introduire dans la ville.

L'entrée des Dardanelles, dans l'obscurité qui s'épaissit, fait songer un peu à celle du Saguenay.

Istamboul

Avec le trépidement ordinaire de ses hélices le "Roma" s'est immobilisé pour laisser tomber ses ancres dans la rade. Les douaniers turcs sont déjà à la coupée, deux beaux hommes à uniformes de coupe allemande ; le képi, relevé en avant au-dessus de la visière, porte l'étoile et le croissant en cuivre doré. Celui auquel je présente mon laissez-passer me dit avec urbanité, en excellent français : — "Parfait, monsieur, passez". L'impression de ce premier contact devait s'accroître durant tout notre séjour dans la ville. Les anglophones ont peut-être de la misère à s'en tirer à Constantinople ; les Français point. Sur la rue, dans les hôtels, dans les magasins, il est presque toujours possible de se faire comprendre. A Athènes, le Grec dont j'achetais les photographies sur l'Acropole me dit tout à coup : — "Vous êtes Français, monsieur, j'aime beaucoup la France. Ici, nous l'aimons tous." Je crus devoir rectifier : "Moi, je suis français du Canada"; à ses yeux, c'était évidemment tout comme, car il se lança dans un éloge de Herriot, et me dit que sa visite récente à Athènes avait créé la meilleure impression.

A Constantinople l'enseignement du français est obligatoire dans toutes les écoles, même primaires ; l'obligation vient de Kemal. C'est dire qu'il ne faut pas badiner avec elle ; un élève surpris à échapper un mot turc pendant l'heure consacrée au français, paie l'amende. Comment s'étonner alors que le gamin qui s'empresse d'épousseter vos bottes aussitôt que vous posez le pied quelque part, dise un joli "Merci Monsieur" pour son bacchiche ?

Il pleut des transbordeurs ici. J'en ai même vu un à aubes, qui rappelle notre ancien "Druide" ; mais il est bâti pour accoster par les deux bouts, comme les "passeurs" de New-York ; son étrave et son étambot sont également pourvus d'une passerelle. Les autres transbordeurs sont tout à fait modernes. Ce sont des bateaux omnibus à deux étages à l'usage exclusif des passagers, car ils ne prennent pas de bagages. Le compartiment dans lequel nous prîmes place avait des sièges bourrés en crin s'il vous plaît, avec de jolis porte-paquets en filets sur les dossiers. Dans le court trajet du navire au quai, nous en rencontrâmes plusieurs autres qui filaient vers Scutari d'Asie, ou vers les multiples centres qui bordent le Bosphore jusqu'à la mer Noire.

Quai et débarcadère spacieux. Naturellement, dès que nous y posons le pied, nous devons affronter l'armée des camelots : — Timbres-poste, monsieur ? collection complète. — Canne, monsieur, canne, madame ? bon marché. — Cigarettes ? — Chapeaux, coupes, cendriers en cuivre, bijoux d'ambre et de corail, narghilés, . . . Les camelots turcs sont légion ; ils ont la ténacité et la finesse des Orientaux.

Mais ce sont les porte-faix qui nous ont fait ouvrir les yeux. Pourquoi recourir à l'animal, à l'électricité, à la vapeur quand on a le muscle ? Ici, il y a bien quelques ânes, beaucoup de chevaux d'assez belle taille, et de taxis qui sont tous peints de la même manière, bien que chacun d'eux appartienne à son propriétaire ; mais l'usage du muscle ne coûte

que de la fatigue, pas d'argent ; on utilise donc le muscle. Et ces porte-faix portent des charges tellement fantastiques, que plusieurs étaient littéralement courbés en deux.

Ils portent de tout : Valises, meubles, sacs de charbon, fagots, paniers de fruits, de légumes, de poissons ou de pain, de trois ou quatre pieds de haut, et parfois aussi larges. D'autres recourent au joug, très simple, un bâton aux extrémités duquel le fardeau est également réparti, et que l'on porte sur une épaule, pendant que les mains retiennent chacune des cordes.

Nous avons beau nous croire avancés, nous apprenons de ces Orientaux, restés primitifs, beaucoup de moyens de se tirer d'embarras à peu de frais. Les trottins de chez nous n'imagineraient pas le moyen de porter les paquets sans charrette ou sans bicyclette. Ici, pas de charrettes ni de bicyclettes : les épaules, et au besoin toute l'épine dorsale.

Dans les rues, pas de ce militarisme théâtral à l'italienne ; policiers et soldats portent des uniformes gris quelconque. Les policiers, plutôt frêles, ont une courte épée, avec le revolver ; ils circulent discrètement, mais leur surveillance est attentive. Les préposés à la circulation portent pour la plupart un casque rouge. Quant aux soldats d'infanterie, je n'ai jamais rien vu d'aussi chiffonné ; à commencer par leur képi, qui ressemble à un bonnet mal foutu, auquel on aurait cousu une visière. Tous ceux que j'ai rencontrés, en congé évidemment, étaient sans armes ; ils venaient probablement de Scutari, où existe une immense caserne de style moderne, que l'on peut apercevoir d'ici. Elle accentue l'impression

qui s'est fortifiée chez moi durant la visite de la ville, que le gouvernement d'Angora concentre toutes ses forces en Asie, et fait graduellement de Constantinople une ville que les touristes visiteront pour ses musées.

Au premier aspect Constantinople donne l'impression de deux Québec, qui se regarderaient par dessus la rivière Saint-Charles, à l'époque des grandes marées alors qu'elle avait toute sa largeur ; vous devinez bien que la rivière Saint-Charles, ici, c'est la corne d'Or, que nous avons traversée et retraversée sur le " nouveau pont ". Ce pont s'ouvre une fois le jour, le matin au petit jour, pendant une heure ; les navires s'empressent alors de passer du Bosphore dans la Corne d'Or, ou vice-versa. La circulation y est intense ; les piétons sont en grande majorité, comme il faut s'y attendre dans un endroit où les muscles, y compris ceux des jambes, sont appréciés à leur valeur. Je comprends maintenant le proverbe " fort comme un Turc ".

Istamboul forme le Québec du sud, Galata et Pera le Québec du nord, Lévis a nom ici, Scutari.

Mais tout ceci pour faire des comparaisons ; et vous savez que les comparaisons pèchent toujours par quelque côté, fut-ce celui de notre ancienne Cabircouba ou du fleuve de Stadakoné.

Le guide Fuad Samih

Nous avons eu pour guide M. Fuad Samih, un Mahométan authentique, auteur d'une plaquette en français sur Istamboul et ses monuments. La

visite s'est faite avec une précision mathématique. Nos taxis se retrouvaient toujours à l'endroit désigné, et dans le même alignement, et Fuad Samih y avait sa place ; c'était le seul avantage de notre voiture, un vieux Buick démantibulé qui craquait de toute sa carrosserie, et dont le chauffeur était obligé de s'accrocher au frein d'urgence à la moindre pente. Excellent tout de même, le chauffeur, malgré son baragouin osmanli ; il n'a pas écrasé, ni même effleuré une personne de toute la journée ; et le monde, ici, marche autant, sinon plus dans la rue que sur les trottoirs ; cela a cent fois plus d'inconvénients qu'à Québec, surtout à cause des ballots des porte-faix, et des bâts des ânes.

Les Mosquées

Après une courte tournée qui nous a permis de constater ce qu'est la ville nouvelle, avec ses maisons et ses rues presque semblables aux nôtres, et ses petits tramways à voie étroite, dont la perche est terminée par un ovale au lieu d'une roulette ; et la ville ancienne où nos charrettes ne pourraient passer sans frotter les murs, ou les rues fréquentées exclusivement par les piétons parce qu'elles sont en escaliers, des escaliers dont les marches sont taillées à même le roc, et auprès desquels notre " casse-cou " est un chef-d'œuvre, nous nous sommes rendus à la mosquée de Sainte Sophie, que je ne m'attarderai pas à décrire parce que les " guides " le font plus longuement et plus minutieusement que je ne puis le faire.

C'est encore la plus grande de Constantinople, et on y remarque une abside qu'on ne voit pas dans les

autres. Elle la doit à son origine chrétienne. Mustapha Kemal, qui se f... du mahométisme comme de sa première chemise, et a déjà réussi à laïciser Istamboul de telle manière qu'on ne s'y reconnaît plus, a donné ordre qu'on enlève le badigeon turc dont on avait recouvert les mosaïques chrétiennes. Le travail est déjà commencé dans le portique, et suffisamment poussé pour qu'on se fasse une idée de l'extraordinaire richesse de cette église. Les verrières sont cependant plus belles dans celle du sultan Soliman le Magnifique, qui font rutiler la lumière avec une variété et une abondance de couleurs qu'on ne saurait décrire.

On montre, dans Ste-Sophie, une porte murée. La légende veut qu'un prêtre grec, occupé à dire la messe, se serait réfugié là avec les Saintes Espèces au moment où Mahomet II entra à cheval dans l'église, et que la porte aurait été obstruée instantanément. La même légende veut que le jour où l'église redeviendra chrétienne, la porte s'ouvrira d'elle-même pour laisser sortir le prêtre, qui achèvera alors sa messe.

En face de la porte murée, à quelques dix pieds de terre, on peut voir distinctement sur une colonne, l'empreinte d'une main. Ce serait celle de la main sanglante de Mahomet II, dont le cheval marchait alors sur les cadavres empilés.

Les babouches

Les babouches méritent un chapitre.

Nous avons visité trois mosquées, les plus grandes et les plus belles. Malgré leur richesse inouïe,

elles ne nous ont rien dit ; l'air glacial qui nous tombait sur les épaules et nous obligeait à boutonner nos paletots, n'était pas plus froid que la sensation de vide qui nous pinçait le cœur. Deux colonnes pour indiquer la direction de la Mecque ; une tribune pour le sultan ou le pacha, une autre pour les chanteurs, deux chaires, dont l'une très élevée, le siège de l'Iman (ou curé de l'église), des versets du Coran sur les murailles et des nattes sur le parquet, des lustres immenses remplis de verres où brûlaient jadis par centaines ce que nous appelons des lampions ; et c'est tout.

Mais pour entrer là dedans, tout de même, il faut enlever souliers et bas, ou chausser des babouches.

Nous avons opté pour les babouches, méthode plus rapide.

Mais quel tintoin !

A chaque instant un des visiteurs trébuchait dans les nattes du parquet, ou perdait sa babouche sans s'en apercevoir. C'était un cri général. Hé ! votre babouche ! La victime s'arrêtait et recommençait à se chausser laborieusement. Les plus pétulants, qui ont l'habitude de marcher allègrement, voyaient une de leurs babouches voler soudain en l'air pour les précéder de huit à dix pieds. J'ai enfin trouvé le moyen de marcher sans avoir l'œil rivé sur le bout de ses pieds ; il suffit de glisser sans presque lever le talon, comme l'on fait avec des patins à roulettes ou nos raquettes.

Je donne gratuitement la recette à ceux qui se proposent de visiter des mosquées ; mais je vous avoue que pour ma part, je n'éprouve nullement l'en-

vie de recommencer ; les babouches me l'ont fait perdre.

Ches les Janissaires

Nous devions visiter le musée des Janissaires, et j'espérais bien m'y consoler des mosquées ; mais les auteurs de notre programme avaient oublié que, le lundi, pour une raison que j'ignore, et peut-être eux aussi, le musée est fermé. Un factionnaire, baïonnette au canon, le seul que j'aie vu de toute la journée, nous l'a rappelé.

J'ai pu tout de même jeter un coup d'œil sur les canons, la plupart en bronze, placés autour sur de petits supports. Il y en a de tous les âges. J'ai été particulièrement heureux de voir de mes yeux quelques-unes de ces formidables bombardes, couchées sur les blocs de pierre qui leur servaient d'affût, à côté des boulets de marbre de deux pieds de diamètre qu'elles crachaient comme elles pouvaient. Mahomet II les a employées au siège de Constantinople. Ce sont des pièces dont le calibre dépasse celui des plus gigantesque canons de la marine actuelle. Mais elles n'étaient pas à tir rapide, et leurs boulets portaient si peu loin, que le conquérant turc de Constantinople ne parvint à ébrécher ses murailles suffisamment pour tenter l'assaut, qu'après avoir glissé ses galères sur des rouleaux jusque dans la Corne d'Or.

Le musée d'antiquités

Il y a à Istamboul un musée dans le genre de celui d'Athènes, aussi intéressant au point de vue historique, moins à celui de l'art.

On y voit des pièces égyptiennes et grecques, surtout des tombeaux, dont plusieurs admirablement sculptés. Inutile de dire que les pièces romaines y abondent. Les descendants de l'Empereur Constantin et de ses compagnons, mirent du temps à devenir grecs.

C'est là que l'on conserve la mâchoire supérieure d'un des serpents de la fameuse colonne serpentine, formée de trois serpents enroulés, dont les têtes supportaient un trépied d'or. Cette colonne est de bronze, et provient du temple de Delphes.

Loti

Le Grec de l'Acropole m'avait parlé avec affection des Français, et particulièrement de Herriot, évidemment passé là en mission diplomatique, car il s'est prodigué en sourires et en poignées de main. Notre guide d'aujourd'hui m'a parlé avec émotion de Loti, en me montrant la maison où il a résidé quatorze ans. Elle est marquée d'une plaque de bronze : " Loti était un ami de la Turquie, il nous a toujours défendus, et jusque durant la grande guerre. Il nous connaissait à fond, lui, et nous comprenait ! "

Guillaume II a laissé un souvenir moins profond. On retrouve jusqu'en Turquie les preuves de la préméditation avec laquelle il a préparé la guerre de 1914, et les alliances qu'il voulait se ménager. Comme je demandais le nom d'une fontaine, — elles sont nombreuses et luxueuses ici, où l'eau est si rare qu'elle se vend au verre comme à Athènes, et que j'y ai revu des " charrieux d'eau ", comme dans mon

enfance, — comme je demandais le nom d'une fontaine, le guide a répondu : " C'est la fontaine de Guillaume II. L'empereur allemand en a fait don au Sultan après sa dernière visite à Constantinople." Et ce fut tout.

Nous lunchons en français

Puis nous retraversâmes la Corne d'Or, pour gagner l'Hôtel-Restaurant de M. Tokatlian, où nous devons déjeuner. Ne vous scandalisez pas si je m'y suis payé une bouteille de vin à deux cents vingt piastres.

D'abord, il faut se méfier tellement de l'eau ici qu'il vaut mieux n'en point boire ; en second lieu, il y a une Commission des Liqueurs à Constantinople, et donc impossible d'y boire à bon marché ; en troisième lieu, la piastre turque vaut un peu moins que notre sou ; enfin, il vous est permis de croire qu'on m'a un peu beaucoup volé, et je partage votre opinion.

Au reste, le vin était très bon, les mets excellents, et on nous a servis en français. Preuve, le menu suivant : Hors d'œuvre : Filet de bar frit, sauce Tartare, Poularde poêlée bouquetière, Salade, Glace, Fruits, Café.— Péra, 26 février 1934.

Preuve plus irréfutable encore, la traduction turque. Soumettez-la à Perron, polyglotte né : Oglé Yemegi.— Cerezler.— Levrek filetosu tava. Mayonez Salcali.— Sebzeli Tavuk Kizartmazi Salata.— Dondurma.— Yeminio.— Khave.— Beyoglu, 26 Subat 1934.

(1) M. Thomas Perron, rédacteur à "l'Action Catholique".

N'allez pas croire que je déchiffre déjà couramment ces serpents entrelacés que représente l'écriture turque. Mustapha Kemal a banni ce charabia en imposant l'alphabet latin.

Résultat, les petits turcs d'aujourd'hui apprennent à lire quatre fois plus vite que leurs aînés.

De petits diabolins très éveillés, ces écoliers istamboulois ; comme nous sortions de la mosquée Soliman, eux sortaient de leurs classes, ébouriffés, sautillants, les yeux ouverts et curieux. Imaginez qu'ils portent, ou presque la casquette des séminaristes de Québec. A part la nervure blanche, il y a cependant une étroite bande à la base ; elle est verte chez les garçons, et jaune chez les écolières, dotées de la même coiffure.

Au sortir du lunch, j'ai eu l'honneur de serrer la main à un confrère, M. Willy Sperco, correspondant à Constantinople, du " Petit Parisien ", du " Miroir ", du " Monde " et du " North American Newspaper Alliance ". Il est aussi l'auteur d'une plaquette fort intéressante sur les trésors du Vieux Sérail.

Le métier rapproche rapidement. Nous avons causé comme de vieux amis. Il m'a appris que Constantinople a une presse française, que plusieurs journaux turcs ont des colonnes françaises, et m'a même procuré des exemplaires que je rapporterai au pays, s'ils ne s'évaporent pas en route.

La révolution turque

A maintes reprises la révolution turque m'a rappelé la révolution française, la russe, et d'autres, tant

on s'applique à effacer ici, les traces de l'ancien régime.

Le Sultan était le Père des Croyants, ce qui ne laissait pas d'être embarrassant pour ceux qui l'ont prié de s'en aller.

Alors on a pris ce moyen radical de supprimer les Croyants ; et il en reste peu, du moins en apparence. Un seul dévot entrevu à la mosquée d'Ahmed, où il finissait ses ablutions à côté de ses bas et de ses souliers. J'aurais voulu entendre la chanson de quelque muczzin tombant d'une minaret ; je les ai tous manqués ; cela s'explique car ils n'y font plus, m'a t-on dit, que de rares apparitions.

Sur la place de la Constitution un monument de grande allure à Mustapha Kemal, représente le défi plus apparent de la jeune Turquie à la doctrine de Mahomet, Au reste, autant qu'on en peut juger par un coup d'œil rapide, on se rend compte des services rendus par Kemal à son pays, et le Gazi (le Victorieux) est respecté et obéi, sinon aimé.

Le vieux Sérail

Notre visite la plus importante de l'après-midi devait se faire au vieux Sérail, où le Sultan résidait jadis avec ses favorites, ses ennuques et ses trésors.

On a eu le bon esprit de transformer cette suite de palais dont les jardins descendent jusqu'aux murailles qui bordent le Bosphore, en un musée des plus intéressants et où sont accumulés des trésors qui, monnayés, permettraient à l'État de faire disparaître toutes ses dettes.

Les bâtimens ont l'apparence des maisons dont les maîtres sont absents. Tous les califes, depuis le premier qui régna sur Constantinople, y sont représentés en leurs habits d'apparat ; les armes remplissent toute une salle et sont de toute beauté.

J'ai vu naturellement beaucoup plus et beaucoup mieux qu'à Tétouan, en fusils, sabres, yatagans, haches, lances et pistolets, dont beaucoup à la poignée enrichie de pierreries, représentent de belles fortunes. Je voyais pour la première fois les arcs Sarrasins, petits, et leurs flèches longues et aiguës.

Cuirasses, casques et cottes de mailles rappellent fidèlement ceux que nous voyons sur les gravures des Croisades.

Porcelaines et céramiques de toutes les époques et de tous les pays ; celles de Saxe et de Sèvres sont de beaucoup les plus belles, il y en a de merveilleuses. Les cristaux sont plus rares, mais d'une grande richesse. Les vases d'or et d'argent massif abondent, dont plusieurs de belle facture.

Les trônes ne sont pas beaux, mais regorgent d'incrustations qui les rendent d'un prix inestimable, tel celui qui est recouvert de centaines de perles de la plus belle eau.

On a restitué aux appartemens déserts leurs meubles ; tous sont munis de chaufferettes ou de cheminées de formes arrondies ; elles n'étaient pas inutiles puisque, aujourd'hui, nous grelottons en les visitant, que dans plusieurs cours nous sommes passés dans de minuscules bancs de neige, et qu'il m'a été donné de voir l'étang des Sultanes couvert d'une couche de glace.

Malgré que je ne dise à peu près rien de tout ce qui est là, il ne faut pas oublier deux reliquaires d'or renfermant, l'un une partie du crâne, et l'autre une partie du bras de saint Jean-Baptiste, et le sabre du dernier Basileus grec, arraché à sa main raidie par la mort, sur les remparts de Constantinople.

Toutes ces fabuleuses richesses, qui font songer aux “ Mille et une Nuits ”, ne peuvent nous défendre contre l'impression de tristesse qui nous saisit quand on se représente l'horrible vie que devaient mener les femmes dans ces prisons dorées.

A la sortie un tronc d'arbre veuf de son écorce et empêché de tomber par la colonne de béton qui le soutient, a nom “ l'arbre des Janissaires.” C'est à son ombre que, m'a-t-on dit, ces prétoriens de Stamboul ourdissaient leurs complots, lorsqu'il leur prenait envie d'étrangler le Calife régnant, pour placer sur le trône un homme plus à leur goût.

La cathédrale catholique

Nous avons été nous réconforter dans l'humble église du Saint-Esprit, qui n'a rien des dimensions ni des richesses des grandes mosquées, mais où l'on sent tout de suite la chaleur nous remonter au cœur.

Nous y prions brièvement, mais avec ferveur ; nous y chantons à pleine voix l'Ave Maris Stella. Le sacristain, qui prépare un large catafalque, m'apprend que demain, doit être célébré un service pour le repos de l'âme du roi Albert de Belgique.

Sur la petite place de l'église, et qui est séparée de la rue par un porche, la statue en bronze de Be-

noît XV, élevée par la piété des Nations au Pape qui fit tant pour tous pendant la guerre, et travailla de tout son cœur à la faire cesser.

Nous sortons. Sur la rue deux religieuses françaises, “ Dames de Sion ”, dont le monastère est une maison voisine. Un peu plus loin, sortant de l'hôpital, deux Sœurs de la Charité, dont les cornettes blanches voltigent au vent.

Cette vue nous a fait du bien, et nous poursuivons avec une nouvelle ardeur notre course. Elle se continue sur l'ancienne place du Grand Cirque, où les Bleus, les Blancs, les Rouges et les Verts de jadis se disputaient la victoire, avec une âpreté qui provoqua souvent l'émeute. Le sol en est à neuf pieds plus haut que celui de l'ancienne arène. Elle est ornée de deux obélisques, et du tronçon de la fameuse colonne serpentine.

La citerne de Constantin

Qui n'a pas vu la citerne souterraine aux trois cent soixante colonnes à chapiteaux sculptés, et ses voûtes cintrées, a manqué une des curiosités d'Istamboul.

Elle est encore remplie à moitié d'une eau qui lui arrive de sources pratiquement inconnues. Sa profondeur était double de ce qu'elle est aujourd'hui, mais elle a encore fort grand air sous son éclairage électrique. Elle date de Constantin, qui en avait fait construire plusieurs semblables, la plupart desséchées maintenant.

Les échevins de Québec n'avaient donc pas raison de tant hésiter à construire le réservoir des Plaines. Ils ont eu des prédécesseurs dans le lointain des siècles.

Le grand bazar

Le grand bazar est une chose dont je n'avais aucune idée.

Figurez-vous un labyrinthe de rues de six à douze pieds de large, encore rétrécies par les étalages des marchands, encombrées d'une foule sans cesse mouvante, et que bordent vingt mille boutiques de marchands de toutes sortes.

On peut y acheter de tout ; et les amas de tapis de Turquie entassés là dedans, pourraient remplir à la fois les magasins Paquet et Légaré. Malgré les quatre-vingt-dix portes, nous n'en serions jamais sortis sans nos guides.

Je m'aperçois que je deviens intarissable, et que je vais achever de mettre sur les dents ces pauvres typos, avec mes feuilles demi transparentes et écrites des deux côtés. Que voulez-vous ? On fait ce qu'on peut sur la route !

Mais, je m'en voudrais, et vous m'en voudriez de terminer sans faire mention d'un événement qui nous a fait un très sensible plaisir.

La visite de Mgr Margotti

De retour au " Roma ", nous venions de terminer la prière du soir et de chanter le " Magnificat ", lorsque Mgr Forbes annonça que le Délégué Aposto-

lique en Turquie venait nous rendre visite, et était sur le point d'arriver.

Ce fut une course pour aller avertir ceux qui avaient déjà regagné leurs cabines.

Mgr Margotti est un homme de haute taille qui nous parla en homme du plus grand sens et de la plus affectueuse bonté. Il a conquis en un instant tous et chacun de nous.

Après qu'il nous eut donné sa bénédiction, nous fûmes admis les uns après les autres à lui présenter nos hommages ; et Mgr Forbes demanda, avant qu'il nous quitte, de chanter un des couplets de notre hymne national. Je vous assure que nous y allâmes de tout cœur, et que le " Roma " en frémit jusque dans ses profondeurs.

Notre journée à Constantinople ne pouvait se terminer plus heureusement.

Tout le monde est fourbu et aspire au repos, malgré tout le plaisir de la journée. Le " Roma " lèvera l'ancre à six heures demain matin.

Bon souvenir à tous ceux de la maison.

Il ne se passe pas de jour que je ne pense à vous, tous. Je me demande ce que Hardy(1) peut bien écrire de ce temps-ci en matière municipale, et si les législateurs de la Colline donnent beaucoup de tintoin à notre gros docteur Roy.(1)

Jules DORION.

(1) Chroniqueur municipal à "l'Action Catholique".

(2) Chroniqueur parlementaire à "l'Action Catholique".

HUITIÈME LETTRE

Les Dardanelles et leurs souvenirs.— A Rhodes.— Mussolini toujours.— La visite.— La forteresse.— Le musée.— L'église St-Jean-Baptiste.— L'Albergo delle Rose.— L'après-midi à Lindo.— La citadelle.— La chapelle de saint Paul.— Les puits répéteurs.— Le " Roma " .— La dernière soirée.

Entre Rhodes et Haïffa,
ce 28 février 1934.

Mon cher Dumas,

Le " Roma " a quitté Constantinople à six heures du matin, pour nous permettre de voir ce que la nuit nous avait dérobé, lors de la course vers l'ancienne capitale turque. Les passagers ne s'intéressaient guère à la Marmara, la côte d'Europe, presque toujours en vue, ayant trop peu d'originalité : montagnes dénudées alternaient avec des vallons de guère meilleure mine ; ce sont les Dardanelles que tout le monde attendait, car on en a tant parlé durant la grande guerre !

Un regard distrait sur Gallipoli, car les souvenirs qu'elle rappelle remontent à la guerre de Crimée au

milieu du siècle dernier, et disent peu de chose à la génération nouvelle.

Voici enfin un coude brusque qui oblige le vaisseau à faire un détour ; on aperçoit, sur les deux rives, des fortifications où de larges brèches rappellent les bombardements dont elles furent l'objet ; plus bas, presque au ras de la mer, une série de créneaux, pratiqués dans les épaulements en terre, permet d'apercevoir les longs canons des batteries côtières, près des affûts au bas desquels ils ont dégringolé. Sur les hauteurs, des mausolées et d'immenses cimetières où dorment assez près les uns des autres, les ennemis de 1914.

Parmi les forts turcs, celui de Sedd Ul Bahr Kalessi (la digue de la mer), à l'extrême pointe de la presqu'île de Gallipoli, paraît le plus démantelé ; de larges pans de ses murailles ont été jetés bas par les obus français et anglais. Les premiers attaquaient de front, et ils y ont perdu les deux cuirassés Masséna et Bouvet. Les seconds avaient envoyé sur les lieux un de leurs plus récents croiseurs, armés de canons de 14 pouces. Grâce à la portée de ces pièces, le navire britannique put exercer un tir indirect, tout en se tenant à l'abri de la presqu'île, et ne fut pas atteint par les boulets turcs.

On renonça enfin à forcer le détroit encombré de mines, cela coûtait trop cher ; et Français et Anglais débarquèrent des troupes qui occupèrent la presqu'île jusqu'à la fin de la guerre.

Le soleil se coucha peu après l'entrée du " Roma " dans la mer Égée. Le temps était superbe ; mais j'eus beau guetter, l'œuf ne se reproduisit plus, et le

soleil sombra dans la mer, tout rond, comme il a l'habitude de le faire.

Le soir les concours de bridge furent aussi animés que nombreux ; mais personne ne se coucha sans aller jeter un œil inquisiteur sur le firmament ; le “ Roma ” est de trop grande taille pour accoster à Rhodes, il lui faudra rester au large, et le transbordement n'est plus facile par grosse mer. D'où inquiétude chez les cœurs sensibles.

A Rhodes

Nous nous inquiétions à tort ; le “ Roma ” a jeté l'ancre dans une Méditerranée plus calme que jamais, et Rhodes rutilait sous un soleil brillant, dès le matin.

Coup d'œil charmant. Édifices blancs ou légèrement rosés, que dominent ici et là les créneaux de castels moyennâgeux. Ce sont les vedettes du navire qui nous conduisent au rivage ; après avoir passé près de la tour St-Nicolas, où fut exécuté le traître portugais qui révéla aux Turcs, sur le point de lever le siège, la détresse des Chevaliers assiégés ; elles s'engagent entre deux jolies colonnes portelant lanternes, celle de droite surmontée du cerf en bronze emblème de Rhodes, celle de gauche de la louve romaine. Nous sommes maintenant dans le port des galères, et nous allons accoster à un joli môle sur pilotis de béton, près de l'église St-Jean-Baptiste, toute neuve, mais la reproduction exacte de celle des Chevaliers, maintenant détruite.

Comme aux précédentes escales, les autos sont là, nos autos, rangées en bel ordre ; et un guide à la cas-

quette rouge nous aperçoit à peine qu'il crie ! " Par ici messieurs les Canadiens, s'il vous plaît ".

Madame Dorion et moi avons le numéro 10, avec M. et Mme Drolet ; le guide nous y joint, un jeune italien d'origine israélite. Ce n'est plus ici notre vieille Buick de Constantinople, mais un robuste et puissant Fiat. Nous sommes à nouveau en terre italienne ici, et les marques étrangères sont rares, deux Ford et une Chevrolet, voilà tout ce que j'ai vu.

Mussolini, toujours.

La main de Mussolini paraît ici encore plus qu'en Italie.

Depuis la guerre il a fait surgir toute une ville nouvelle, propre, élégante, bien bâtie. Les architectes ont fait preuve d'autant d'ingéniosité que de goût, en fondant le style local avec celui de leur pays. Il en résulte des constructions originales, qui plaisent à la vue. Et le travail continue ; cela fait penser à l'époque où l'on construisait avec tant d'ardeur chez nous.

En face du quai, la cathédrale San Giovanni, le palais du gouverneur et l'hôtellerie des Roses, tout près d'une jolie plage bordée de cabines de bain, et où l'on hume le varech. La douane, la banque d'Italie, le palais de Justice portant deux inscriptions latines si bien adaptées que je m'en veux maintenant de ne pas les avoir transcrites, se trouvent à gauche, tout près d'un marché dont nos édiles feraient bien de se procurer les plans, car c'est véritablement un modèle.

Les ingénieurs donnent les mêmes preuves de bon sens, et ont obéi à la même direction sage et pratique ; ils ont construit, avec les matériaux du pays, et pour le pays, des routes magnifiques. Dans la ville elles sont à surface de goudron recouverte de fin gravier ; dans la campagne de ce que nous appelons chez nous “ gravelle ”. Il y en a ici de pleines montagnes.

La visite

Notre auto se lança d'abord dans une route bordant la mer, flanquée de nombreuses tours de moulins à vent, et d'une suite de maisons grecques, à contrevents si hermétiquement fermés, qu'elles paraissaient inhabitées. Elles le sont cependant, mais en Orient, et on n'a peut-être pas tort, on ne s'occupe guère de la voie publique où passent les étrangers, on concentre toutes les beautés sur la cour intérieure, domaine exclusif de la famille ; la plupart de ces cours sont ravissantes, comme il nous fut donné de le constater par les rares portes entr'ouvertes où nous pûmes jeter un coup d'œil.

A droite, la grève était tapissée de larges blocs de pierre, criblés de trous comme des éponges. Après quelques milles nous tournâmes dans un savant virage pour prendre de la hauteur, et dominer le chemin déjà parcouru ; cela nous conduisit dans la banlieue de la ville où alternent les maisons grecques et turques, cubes presque hermétiquement fermés, et les riantes maisons italiennes. Grande école de filles, grande école de garçons, la maison des “ baïllas ”, une immense caserne, — la garnison est ici

d'au moins quinze cents hommes, — station de Marconi.

Mais voici la vieille ville, bien orientale celle-là. Nous quittons nos voitures pour parcourir à pied la rue des Chevaliers, bordée de ses hôtelleries de diverses “langues”, et des maisons des grands Maîtres, avec leurs écussons.

Le gouvernement italien a déjà effacé en plusieurs endroits les traces des déprédations turques, rafraîchi ou renouvelé entièrement les écus blasonnés. Les trois lys de France dominant, puis les armes du grand maître d'Aubusson, dont celles de son palais, surmontées du chapeau de cardinal. Il fut en effet honoré de ce titre après une victoire particulièrement brillante sur les Turcs.

La forteresse

Depuis mon enfance que je rêvais donjons, remparts, échauguettes, souterrains, créneaux, meurtrières, fossés, escarpes et contre-escarpes, j'ai été servi à souhait. J'ai même vu des mâchicoulis, de vrais mâchicoulis, qui sont comme vous le savez, des meurtrières verticales, par où les assiégés jetaient sur les assaillants, arrivés au pied des murailles, des pierres, de l'huile enflammée, de l'eau bouillante, tout ce qui leur tombait sous la main. De ci, de là, des pyramides de boulets de pierre ou de fer, que lançaient les balistes ou les canons, car les Chevaliers usèrent de ces diverses armes ; on le voit à la forme des meurtrières, dont les unes sont pour le canon, les autres pour les arbalétriers, les autres pour le fusil.

Par des escaliers de pierre, soigneusement remis en état par les Italiens, nous descendons dans les casemates, souterrains dont la voute a une quarantaine de pieds d'épaisseur, comme on peut en juger par les puits d'aération et de lumière aménagés de place en place, et qui seraient en mesure de braver les obus modernes.

Le musée

Une partie de la forteresse a été aménagée en musée où sont placés tout ce qu'on put retrouver de poteries et de statues échappées à la rage de destruction des Turcs.

Bien peu ont leur nez ou même leur figure. Les tableaux et les statues étant interdits par la loi de Mahomet, les Turcs brûlaient les tableaux, et employaient le marteau contre les sculptures. Des chambres entièrement meublées à la mode antique, — les Rhodiens se réclament de la plus haute antiquité, — donnent une excellente idée des costumes et des instruments utilisés par les premiers habitants. Il y a des couteaux de l'âge de pierre, et des poteries qui trahissent l'influence égyptienne, avant que celle des Grecs ne se fasse sentir.

Toutes ces salles sont placées autour d'une vaste cour à colonnes entourée d'un large cloître.

L'une des facades est occupée dans toute sa largeur par ce qui était autrefois l'hôpital. La disposition en avait été sagement et pratiquement choisie, et on sent bien que les Chevaliers de Rhodes, guerriers valeureux, n'ont jamais oublié les Chevaliers de Saint-Jean, hospitaliers toujours secourables aux

pèlerins. Tout autour, de larges caveaux, ingénieusement disposés dans la muraille, servaient à loger les effets des malades. On pouvait en hospitaliser quatre-vingts à la fois; les médecins les visitaient deux fois par jour.

Un encorbellement qui domine la porte principale, représente l'abside où était placé l'autel de la chapelle. Il ne reste de l'autel que quelques pierres. Les Turcs ont passé par là, il ne faut pas l'oublier.

Ici et là aux angles de la cour, les géraniums, qui sont ici des arbres, étalent leurs fleurs. Malgré la défense, des dames ne résistent pas au désir de s'en approprier quelques-unes. Les gardiens, débonnaires, tournent la tête pour ne pas voir.

Nous revenons à petits pas vers la ville neuve, en regardant à loisir les boutiques, ici bien orientales, là tout à fait modernes.

J'avais oublié de mentionner l'arrêt que nous avons fait dans un petit parc, étagé le long d'un mince ruisseau qu'on tente laborieusement de convertir en étang, tout près d'un aqueduc romain dont il subsiste quelques arcades. Des canards y barbotent dans le peu d'eau à leur disposition, et une famille de cerfs, ils ressemblent beaucoup à notre chevreuil, errent sous les arbres. Plusieurs en profitent pour se rafraîchir sous les tonnelles du café placé en bordure.

L'église St-Jean-Baptiste

Notre promenade se termine dans l'église San Giovanni, dont le clocher, une tour carrée, est placée en bordure et surmonte le cloître. Elle est accueil-

lante, pourvue de chaises ingénieusement combinées pour servir à la fois de siège et de prie-Dieu. Une belle statue en bronze de saint Jean-Baptiste est adossée à une colonne de l'avant-chœur.

Notre visite se termine par trois invocations au saint patron des Canadiens-français, dites par Mgr Forbes, et répétées par nous.

L'Albergo Delle Rose

L'hôtel des Roses, où nous avons pris notre second déjeuner, — je parle maintenant européen, — est une maison de grand style, où nous accueille un personnel des plus courtois, et où nous sommes servis, comme toujours, en français. Le menu portait : Hors d'œuvres variés, Timbale de macaroni Bergerette ; Pointe de bœuf braisée Bordelaise, Oignons glacés, Carottes au beurre, Mousseline d'épinards, Cœurs de Rhodes citronnelle, Fromages assortis, Fruits de saison, Café oriental.

Le tout parsemé de fautes d'orthographe, mais qu'il est très facile de supporter, étant donnée l'intention. D'autant plus qu'ici on vend le vin de Rhodes sans nous voler, et on offre des albums et cartes postales à prix fixe.

Mussolini se mêle de tout !

L'après-midi à Lindo

Délicieuse la flânerie sur les terrasses de l'hôtel, avant le départ, fixé à deux heures. Une légende locale dit : qui boit de l'eau de Rhodes une fois, ne peut s'empêcher d'y revenir.

Si jamais je reviens ici, l'eau n'y sera pour rien, car elle a un goût détestable, je l'ai constaté à l'hôtel.

Mais le charme de l'île est prenant, il faut en convenir, malgré que nous y passions trop tôt pour y jouir de ses roses, encore rares à cette saison. En face de nous cette eau transparente, au point qu'on y voit facilement jouer les poissons, cette brise marine embaumée et tiède, la grâce de toutes choses, font facilement comprendre le bon sens dont Mussolini fait preuve lorsqu'il développe la colonie italienne de façon à y attirer les touristes. On ne peut utiliser avec plus d'intelligence les ressources disponibles.

A deux heures tapant nous montons dans nos autos, qui démarrent aussitôt, sous les yeux des soldats du corps de garde voisin, qui regardent le spectacle de leur poste ; ils appartiennent à l'infanterie et sont en tenue de service, avec le casque de guerre.

Nous allons visiter, cet après-midi, une des trois villes souveraines, avant que toute l'île obéit au même maître. La randonnée sera longue, près de trente-neuf milles pour l'aller et autant pour le retour. La route, toute gravelée, et dont le parfait état montre bien qu'ici on ne compte pas avec la gélée, peut se comparer à la fois à celles de la Gaspésie, de notre parc des Laurentides et des Rocheuses chez nous. Elle a les courbes soudaines et multipliées de celle des Laurentides, les échappées sur la mer de celle de la Gaspésie, et des monts dénudés qui rappellent les contreforts des Rocheuses. Nos chauffeurs s'y lancent avec une ardeur à laquelle nous sommes obligés de mettre un frein. Cent kilomètres à l'heure ne doivent pas au moins être

dépassés dans des pentes de cette sorte.— parfois toute la suite des vingt automobiles de notre caravane apparaît à la fois, échelonnée dans les lacets de la route ; un autre moment nous paraissions seuls. Nous traversons deux ou trois villages, ou plutôt petites villes, la plupart grecques. Les enfants nous saluent d'un même cri prolongé, qui m'a paru être " Ehira ! " ou " Evviva ! " tout en faisant le salut fasciste. Nous dépassons sept ou huit patrouilles en tenue de campagne. Un agent cycliste en civil fait la navette entre la tête et la queue de notre colonne.

Pas une charette, des ânes sur tout le parcours, chargés un peu de tout, mais surtout de fagots. On sent le pays chrétien, encore que certains coins soient restés musulmans ; les femmes travaillent, mais les hommes aussi, et ces derniers vont plutôt à pied pendant que leurs épouses, leurs filles ou leurs sœurs sont à dos d'âne.

La terre, jaunâtre par endroits, rougeâtre en d'autres, est véritablement semée de petites pierres rondes. Elle ne doit pas manquer de fertilité tout de même, surtout dans la banlieue de Lindo ; les oliviers y abondent, les amandiers sont déjà en fleurs, et les orangers tout chargés de leurs fruits, à côté d'autres arbres à feuilles caduques puisqu'ils en sont encore dépouillés, et qui ressemblent à nos pommiers, pendant que les oliviers rappellent nos saules. Notre guide n'a pas pu me dire leur nom, car s'il parle cinq langues, la botanique lui paraît étrangère.

De temps à autre, sur une crête, des fortifications en ruines.

La route ancienne a été redressée en maints endroits. Quelques milles avant l'arrivée nous distinguons facilement l'ancienne route, pavée de pierres rondes, dite des Chevaliers. Il leur fallait alors trois jours pour passer d'une forteresse à l'autre ; aujourd'hui, le trajet se fait en moins de deux heures.

Voici Lindo, et ses trois gendarmes italiens à képis d'une hauteur démesurée. Une petite place propre, pavée de cailloux ronds comme à Madère, et formant terrasse au-dessus de jardins et d'un petit port ; les autos s'y rangent.

Nous ne sommes pas fâchés d'en descendre et de nous dégourdir. Chacun regarde son voisin et rit, oubliant que la poussière n'a épargné personne, et a fait à tous et à chacun des masques de carnaval. Inutile de se secouer puisque cela recommencera au retour.

La citadelle

Visite à une petite église grecque, tapissée d'icônes jusqu'au sommet de la voute ; puis, ceux que l'entreprise n'effraie pas, c'est-à-dire la grande majorité, LL. EE. Mgr Forbes et Mgr Limoges en tête, nous entreprenons l'assaut de la citadelle, par des rues tortueuses, larges comme nos trottoirs.

Plusieurs regardent avec inquiétude là-haut, tant cela paraît formidable. Je crois bien que la citadelle de Lindo ne dépasse pas en hauteur celle de Québec ; mais le roc descend verticalement de ses murailles

à la mer, et il faut commencer au bas. Avec du courage et quelques haltes, cela va.

Dans la partie inférieure le gouvernement italien a commencé à faire pratiquer des marches, qui aident déjà beaucoup ; plus haut nous nous en tirons comme nous pouvons, dans un sentier rocailleux où il faut s'agripper des pieds et des mains. Voici une pente douce, d'où la vue est déjà merveilleuse, et qui permet de souffler avant de retrouver des escaliers de pierre où les marches sont si hautes que les genoux nous touchent le menton. Enfin quelques efforts encore sur un rocher inégal et glissant, et voici le sommet.

Cela vaut la peine de s'essouffler !

A droite l'œil plonge à pic dans une petite baie toute ronde de quelques arpents de diamètre, et séparée de la mer par un étroit goulet. C'est là qu'aborda saint Paul. On montre les restes d'une petite chapelle rectangulaire qu'il y aurait construite.

Derrière nous les ruines d'un temple grec dont toutes les colonnes, à part cinq ou six tronçons cannelés restés debout, sont couchées sur le sol. Plus loin vers l'est, des vestiges de la chapelle des Chevaliers, avec l'endroit bien visible de l'autel ; quelques débris de statues et de poteries ici et là. Par les deux meurtrières ouvertes sur l'orient, vue merveilleuse sur le port des galères, abrité des lames du large par trois gros rochers, sur deux plages de sable fin, immenses, qui feraient la joie des baigneurs de chez nous, et sur les montagnes désolées qui bordent l'île de ce côté.

Les puits répéteurs

Au cours de la descente, nous nous arrêtons à deux puits situés dans une cour. La couverture de l'un est à moitié soulevée. Quelques-uns se penchent et poussent des cris qui sont répercutés d'étrange manière par un écho qui les répète au moins trois fois. L'eau scintille à une profondeur qui donne le vertige ; l'abbé Laliberté y lance une pierre dont le ploc est lent à nous arriver. Des curés physiiciens, montre en main, calculent la profondeur d'après ce qu'ils se rappellent des lois du son et de la chute des corps.

La descente terminée, la plupart sont d'opinion qu'ils s'étaient exagéré de beaucoup les difficultés de l'entreprise; mais tous sont fort heureux de retrouver les autos, dont les coussins leur paraissent maintenant d'un moelleux insoupçonné. Les gendarmes tiennent en respect des gamins, fort sympathiques, mais peut-être trop peu renseignés sur les frontières qui séparent la curiosité de l'importunité. Quelques retardataires, qui ont voulu étancher leur soif à la bière du pays, font grogner les impatientes. Enfin, nous nous remettons en route, dans un ordre un peu moins beau, car si nous n'avons pas de chevaux qui sentent l'écurie, et le froment, quelques chauffeurs paraissent d'opinion qu'ils sont depuis longtemps éloignés de leurs femmes, et le font voir.

Il m'arrive de peser instinctivement sur la pédale de frein dans les tournants. Nous commençons par dépasser une couple de voitures auxquelles on change un pneu ; puis devant nos coups de corne impérieux, trois ou quatre autres doivent nous céder à leur tour

le chemin. Le vent nous tourbillonne aux oreilles, — vous ai-je dit que notre voiture était découverte ? — Nous nous réjouissions d'avoir pris paletots et gants, malgré la chaleur du matin ; puis nous voilà sur le môle, tout étonnés de la douceur de la température. Le soleil vient de disparaître, la mer est calme, il fait encore clair, mais la lune dans son plein ou presque, brille déjà.

La vedette emporte vers le “ Roma ” des gens absolument satisfaits de leur journée.

La soirée a été délicieuse, dans le ruissellement d'une lune qui est restée là-haut pour notre plaisir ; mais les jeunes seuls ont eu le courage de retourner à terre, pour la promenade sur mer, et le spectacle féérique que présente un “ Roma ” illuminé à giorno. Les autres, après s'être époussetés, débarbouillés, avoir dîné, sont disparus dans leurs cabines. A peine s'est-il trouvé assez de fidèles du bridge pour garnir deux ou trois tables jusqu'à dix heures.

Le “ Roma ”

Au reste, voilà que surgissent des préoccupations nouvelles. Il faut refaire les malles, et réenfouir à nouveau dans leurs profondeurs, ces toilettes qui produisaient un si bel effet au dîner !

Il faut aussi se préparer à quitter le “ Roma ”, auquel nous revenions toujours comme à la maison !

On nous a si bien et si courtoisement traités, que nous en garderons le meilleur souvenir. Nous nous demandons comment on aurait pu faire plus et mieux pour les pèlerins canadiens.

Aujourd'hui, premier mars, est jour de confessions pour notre paroisse pérégrinante, qui se prépare au premier vendredi du mois. Les hommes vont où l'Esprit les pousse, dans les cabines. Les dames ont le salon, à partir de six heures.

Et la soirée s'achève.

Au dîner M. le notaire Roy a payé le champagne à la santé du Pape, des évêques et de tout ce qu'il peut y avoir de bon dans la nation canadienne, et chez les pèlerins.

Au concert du soir les musiciens de l'orchestre ont bien voulu donner les airs canadiens, harmonisés par eux, sur les quelques pauvres thèmes que nous leur avons fournis. Inutile de dire que cela a fait monter le thermomètre de notre satisfaction ; le tout s'est terminé par un formidable " O Canada ".

Demain nous descendons à Haïffa, où vont commencer les inquiétudes et les ennuis de la Douane. Tous les vrais fumeurs de bon tabac canadien, qui voudraient bien trouver le moyen de n'en fumer jamais d'autres, commencent à chercher ce soir où ils pourraient fourrer leurs " torquettes ".

Je crois bien que c'en est fini de ces longues lettres, qui ont pu exercer parfois la patience de nos typos, sinon celle de ce bon prote de Lévesque dans la mise en page. Nous commençons demain nos courses en auto, et ce n'est pas l'endroit pour écrire à son aise. Si j'avais au moins ma petite " portative ! " J'y pense souvent.

Amitiés à tous.

Jules DORION.

NEUVIÈME LETTRE

*Le débarquement à Haïffa.— Une bonne Chevrolet.—
A Jésus par Marie.— L'église du Carmel.—
Vers Nazareth.— La Casa Nova.— La maison
de la Vierge.— La pauvre église.— Les projets
de construction.— Sur le Thabor.— La basilique.
— Une Clarisse canadienne.— Mgr Gregorios
Haggear.— Excusez-la.*

Jérusalem, ce 6 mars 1934.

Mon cher Poulin,

Haïffa est encore ce que nous avons vu de plus oriental. Cela a commencé par les formalités, qui ont été longues, “ un moment ” ayant encore plus de durée ici qu'en Italie ; mais enfin, à force de démarches, M. Baril a réussi à simplifier considérablement les “ visa ” du passe-port et la curiosité de la douane ; de sorte que la dernière heure que nous croyions avoir perdue à attendre, a représenté en réalité un gain de plusieurs heures.

Contrairement à mon habitude, je suis resté le dernier sur le ponton du bateau, à surveiller mes colis, que je ne tenais pas à voir s'évaporer aussitôt que

recouverts. A nous tous, nous avons bien cent cinquante à cent soixante valises.

Les pauvres ! Les garçons du "Roma" s'étaient échelonnés dans le long escalier, et les valises passaient de mains en mains, quand elles ne glissaient pas tout bonnement en bas. Puis d'autres mains, celles de Syriens ou d'Arabes au fez hautain, les prenaient à leur tour pour les empiler sur le toit d'une vedette.

Celle où nous primes place, nous étions trois de notre groupe, était remplie d'Allemands et de Juifs ; j'y ai constaté pour la première fois comment le mot "bacchiche" peut faire étaler en quadrature les lèvres d'un oriental ; c'est tout à fait spécial. Au débarcadère, notre vedette s'accrocha à une autre qui lâchait précisément ses amarres. M. Baril et moi eûmes le temps de sauter sur le quai ; notre compagnon point, la distance étant devenue trop grande. Il dût, bon gré mal gré, aller se promener le long d'un paquebot hollandais ancré au large, et ne put nous rejoindre que deux heures plus tard.

Sur le quai, quelques policiers seulement, à casques à dessus carrés, en mouton de Perse ; une couple de porte-faix, pas plus ; mais des charrettes traînées à bras et où s'empilent les valises. Foule bariolée, où les Bédouins emmitouflés de guenilles, et sales, soulèvent l'indignation des pèlerines. A première vue nous confondons les hommes avec les femmes, car ils portent un pantalon dont le fond descend jusqu'à mi-jambe. Des groupes de chameaux commencent à paraître ici et là, la plupart du temps précédés d'un âne, qui porte le conducteur.

Une Chevrolet

M. Shukri Talhami est là avec son fils, qui veille à l'installation des pèlerins dans les vingt automobiles à notre disposition. Je tombe cette fois sur une Chevrolet à sept places, modèle 1933, qui, tout le reste du jour, devait faire preuve des plus belles qualités d'endurance, de souplesse et de force. Le chauffeur, un Syrien catholique, ne parle pas le français, baragouine un peu l'anglais, mais sait très bien l'allemand. Je devais en avoir l'explication plus tard, lorsqu'on me montra un établissement florissant, mais qui l'était encore plus jadis, à l'époque où Guillaume II se préoccupait d'établir, pour ses sujets, des pieds-à-terre partout, et non seulement à Agadir. Il y a tout un quartier habité par des Allemands ici.

On construit à Haïffa encore plus qu'à Rhodes ; le matériel le plus employé est le béton, et la pierre artificielle. Il y a une assez grande fabrique de ciment, tout près de l'endroit où se trouve la matière première. Des centaines d'ouvriers y étaient occupés lorsque nous y passâmes. Quant aux menuisiers, constructeurs de portes et fenêtres, il manient tout simplement le rabot dans la rue, devant leurs boutiques. Il ne font pas pire que les cordonniers, qui ressemblent sur le pas de leur porte, et les bourreliers, qui empiètent sans cérémonie sur la chaussée.

Au reste, tout le monde marche dans la rue ; j'ai été forcé de le constater lorsque le nez m'est soudainement arrivé sur le dossier de devant. Le chauffeur venait de donner un brusque coup de frein ; l'instant d'après je vis sortir de dessous l'aile gauche

un enfant, il ne paraissait pas ému le moins du monde. Le père, qui marchait, insouciant, en avant, reçut une bordée de mots doux, quoique syriens, et nous reprîmes notre route.

A Jésus, par Marie

Nous prîmes de la hauteur. Le “Roma” se balançait au large, entre deux autres paquebots, ancrés comme lui dans l’avant port ; la nostalgie qu’il soulevait encore chez nous, ne devait pas tarder à se dissiper.

Nous arrivons au Carmel. La brise est fraîche là-haut, et le coup d’œil superbe sur la baie de Haïffa, dont les grèves sont de sable tellement blanc qu’on dirait de la neige. Au reste, la lumière est déjà si brillante, qu’elle incommoda tous ceux d’entre nous qui n’ont pas eu la précaution de se munir de verres colorés.

En attendant l’heure de l’entrée solennelle dans l’église, nous jetons un coup d’œil sur les environs ; la tombe des soldats de Napoléon, massacrés dans leurs lits d’hôpital après sa retraite de St-Jean d’Acre, attire notre attention.

L’église du Carmel

L’église du Mont Carmel, remise à neuf il y a à peine deux ans, a la grandeur d’une chapelle, mais elle est toute grâce et toute beauté, avec ses marbres polychrômes et son éclairage particulier, qui la rend lumineuse dans ses moindres recoins sans qu’on puisse deviner d’où vient la lumière, ses fresques et ses ta-

bleaux. La Notre-Dame est la statue la plus belle et la plus vivante que j'aie encore vue. Tous les pèlerins ont été admis à baiser son pied droit après la bénédiction du Saint-Sacrement.

Le R. P. Gardien, un ancien officier belge maintenant Carme déchaussé, explique aux pèlerins ce qu'est le Mont Carmel, percé d'innombrables grottes, deux mille au moins, dont deux cents sont habitables. Elles l'étaient au temps du prophète Elie ; l'église est construite au-dessus de sa grotte et l'autel de la crypte placé sur l'encorbellement qui lui servait de couche. Autour de lui habitaient les Esséniens, ces cénobites de l'Ancien Testament qui honoraient déjà la mère du Sauveur futur. Sainte Anne et Saint Joachim avaient un petit domaine sur la montagne, et il est permis de supposer que la Vierge Marie elle-même y séjourna, avant son entrée au Temple. Au reste le chemin d'Egypte passait par là, pour éviter les terres des Samaritains ; la Sainte Famille, dans son retour de l'exil, y arrêta probablement pour s'y reposer dans une des grottes. Après avoir vénéré la Vierge, nous sommes descendus dans la grotte d'Elie où le prophète est représenté dans un magnifique bronze.

Lorsque, le prêtre à l'autel pour la bénédiction du Saint-Sacrement, les orgues et le chœur des religieux se sont mis à chanter, le ravissement s'est emparé de chacun d'entre nous ; je ne me rappelle pas, pour ma part, avoir entendu auparavant une harmonie aussi prenante et si imprégnée de mysticisme. Nous ne voyions rien ; les sons paraissaient descendre des voutes avec la lumière, et flotter dans une atmosphère

qui soulevait l'âme. Les pèlerins n'oublieront pas de sitôt le salut du Saint Sacrement dans l'église du Carmel, et le chœur angélique qu'il leur a été donné d'y entendre.

Deuxième déjeuner ensuite à l'hôtellerie du monastère; ce n'est pas le "Roma"; mais on y mange mieux et plus en famille, du potage, du pain et des légumes cuits à la façon de chez nous. Les oranges sont énormes, et excellentes ; on dit qu'elles comptent parmi les plus juteuses que l'on puisse trouver.

Nous avons ensuite tout le temps voulu pour errer ici et là, et jouir de la vue, probablement une des plus belles au monde. Puis s'amène le photographe obligatoire, qui fait poser notre groupe avant que nous reprenions les autos

Vers Nazareth

La course vers Nazareth se fait par une route asphaltée qu'on dirait importée de la province de Québec, pour le tracé, la largeur et la confection. Le paysage seulement n'est pas de chez nous. Nous passons à maintes reprises entre des champs immenses, les uns parfaitement labourés et hersés, les autres déjà verdoyants ; des parties ont été reboisées, cela se voit à l'alignement des arbres ; une forêt de pins, en miniature, porte le nom de Balfour. Ce n'est pas le seul souvenir du célèbre ministre anglais dont la volonté a valu au monde le Sionisme en action.

J'ai ici l'explication de ce qui m'avait d'abord étonné le matin lorsque je vis, en montant le Carmel, des terres cultivées à la manière de chez nous, et des

troupeaux de bovidés de cinquante et cent têtes, paissant sous la surveillance de bergers. Tout ce qu'il y a de meilleur en fait de terre, entre Haïffa et Nazareth, est aujourd'hui propriété juive. Le sol était aux mains des Mahométans qui en avaient dépouillé les chrétiens. Les sociétés sionistes l'achètent au prix fort. Toute la plaine d'Esdrelon, la plus fertile de la Palestine, est maintenant entre les mains des Juifs, qui la cultivent bien, il faut l'avouer. Sur le chemin, des ânes et des chameaux seulement, avec leurs conducteurs, syriens ou bédouins, ces derniers invariablement emmitoufflés dans leurs guenilles, et sales autant qu'on peut l'être. Les autobus à leur usage, qu'on rencontre encombrés, ne donnent aucune envie d'y monter.

Les Juifs continueront-ils de cultiver et de soigner leurs beaux troupeaux, qui sont d'une race se rapprochant de la canadienne ? Depuis la dispersion la nation n'a guère donné de preuves de ses aptitudes ou plutôt de son goût pour la culture ; le commerce et la finance ont pour elle une autre attraction. Le naturel reprendra-t-il le dessus en Judée, malgré tout ce qui se passe aujourd'hui ? Ou les Sionistes d'Europe et d'Amérique, avec leur sens pratique, ont-ils compris que l'essentiel est de s'assurer d'abord la terre, quitte à laisser ensuite les chrétiens s'y esquinter moyennant salaire ? L'avenir fera probablement voir bientôt que le Juif retourne à l'or, c'est-à-dire au commerce et à la finance, aussi naturellement que les sources vont à la rivière, la rivière au fleuve, et le fleuve à la mer.

La Casa Nova

Nazareth ne dit rien au voyageur qui l'aperçoit pour la première fois au tournant de la route. Amas de maisons carrées qu'on dirait sans ouvertures, et que dominent la masse des couvents, des monastères, et de la Casa Nova, où nous devons descendre.

L'édifice à trois étages, très propre, est la propriété des RR. PP. Franciscains, dont il est l'hôtellerie. Comme la plupart des maisons de ce pays, il n'est pas chauffé. Au frisson qui nous saisit lorsque nous pénétrons dans ses corridors et ses chambres pavés de tuile, nous nous rendons compte de la sagesse du conseil qu'on nous a donné lorsqu'on nous a dit : Gardez vos sous-vêtements d'hiver ; mais nous touchons aussi du doigt le sybaritisme des Canadiens qui ont, il est vrai, l'excuse d'habiter un pays plus froid, mais qui y ont pris aussi l'habitude de se chauffer comme les Sybarites ne le faisaient point, et se sont ainsi désarmés contre les changements de température. Aussi faut-il voir le nombre de nez pèlerins qui rougissent et coulent !

Inutile de parler camelots ; ils pullulent ici comme les sables de la mer, et sont adhérents comme des ventouses. De plus il n'est pas prudent de se croire normand à leurs côtés ; ils sont de force à rouler tous les normands du monde.

Ce qu'ils vendent ? Comme partout ailleurs, des cartes postales et des cigarettes ; puis des chapelets et des objets de nacre artistiquement travaillés, quelques broderies, et enfin des oranges grosses comme nos choux de Siam, et délicieuses.

La maison de la Vierge

A cinq heures, nous entrions en procession, au chant du Magnificat, dans le Sanctuaire de l'Annonciation. Un des religieux franciscains, nous fit une courte mais substantielle conférence sur les conséquences du " fiat " de la Vierge Marie, dont le consentement tient une si grande place dans le mystère de la Rédemption. " Je suis la Servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre Volonté ". Marie, qui avait renoncé à l'espérance entretenue par toutes les filles d'Israël, de devenir la mère du Messie, s'inclina devant la volonté du Créateur, et, à l'instant même, sentit, à la chaleur délicieuse qui inonda son cœur, que l'esprit d'amour était en elle.

Pour nous, je ne saurais dire ce que nous ressentîmes lorsque chacun fut admis à descendre dans la crypte, et à baiser, sous l'autel qui s'y trouve, l'étoile de marbre qui marque l'endroit où se tenait la fiancée de Joseph lors de la salutation de l'Ange.

Une nouvelle fois nous comprîmes, et mieux encore qu'au Carmel, l'importance et la douceur d'aller à Jésus par Marie. Nous comprîmes aussi la sagesse de la Providence qui, nous faisant coudoyer de si près le monde, durant les vingt jours passés à bord du " Roma ", nous permettait de mieux comprendre les voies de Dieu, qui alla choisir la moins mondaine des jeunes filles, dans le plus obscur des villages, pour en faire la mère de son fils.

La pauvre église

Après le bijou de basilique du Carmel, l'église de l'Annonciation nous a paru bien pauvre.

Son histoire explique tout. Édifiée d'abord par Sainte Hélène, mère de Constantin, puis reconstruite par les Croisés, elle fut rasée par les soldats du sultan Bibars, après la victoire définitive des Mahométans. Les RR. PP. Franciscains, gardiens fidèles du sanctuaire depuis le passage de leur père Saint François, se sont employés avec une ténacité séculaire, à découvrir les vestiges des maisons de Marie et de Joseph, et à réédifier les sanctuaires. Si celui d'aujourd'hui est si humble, c'est qu'ils furent obligés de le construire à l'insu des Turcs, après avoir gagné le pacha local qui consentit à faire un voyage en Egypte pour ne pas voir les travaux ; en se hâtant jour et nuit, les Pères mêlés aux ouvriers, et après avoir payé au pacha un mois de vacances de plus, ils réussirent à terminer leur construction. Mais ils n'en resteront pas là.

Les projets de construction

A force de recherches patientes ils ont réussi à découvrir les fondations entières de l'ancienne église des Croisés ; leur rêve est de les utiliser pour reconstruire une basilique digne de la Mère de Dieu. Les plans en sont faits et ont reçu un commencement d'exécution.

Le monastère actuel, tout neuf, reliera l'Eglise de l'Annonciation à l'église de la maison de Joseph, qui, elle, est terminée. Elle est de toute beauté, et d'une sobriété de bon goût. Si je ne craignais d'exposer à l'orgueil le curé de Notre-Dame de Grâce, à Québec, je dirais que presque toutes les églises frai-

chement restaurées que nous avons vues ici, ont des voûtes qui ressemblent à celle de son église.

Au-dessous de celle-ci se trouvent les grottes attenantes à la maison du charpentier de Nazareth, et dont le parquet a été souvent foulé par les pieds de Jésus et de Marie. Nous les avons parcourues l'une après l'autre, et jusqu'au cellier ; je connais bien des gens qui voudraient en posséder un pareil aujourd'hui, tant il est sec, frais et bien aéré. Ces grottes sont reliées entre elles par des couloirs étroits, et souvent assez peu élevés pour obliger à se baisser.

Toute la colline de Nazareth est criblée, paraît-il, de ces grottes ; plusieurs sont reliées par des couloirs tortueux, qui forment un dédale dans lequel les étrangers se perdent facilement.

Ceci explique comment les Nazaréens sont parvenus à échapper souvent à des massacres. On distingue facilement la trace des outils qui ont servi à entamer cette pierre friable.

Chef-d'œuvre moderne

L'église supérieure possède plusieurs verrières petites, mais de toute beauté ; et le chœur des novices est orné d'un tableau qui est un chef-d'œuvre. Il est l'œuvre d'un peintre français contemporain, M. Lafond, et dénote chez son auteur non seulement un sens artistique profond, mais encore un souci de la vérité et une faculté d'observation que l'on ne rencontre malheureusement pas assez souvent chez ceux qui se risquent à manier le pinceau.

L'Enfant-Jésus est représenté à l'âge d'une quinzaine d'années, travaillant à l'établi, sous la direction de Saint Joseph, pendant que Marie les regarde, sa quenouille à la main. Chacune des figures est le reflet des sentiments particuliers qui animent les personnages. Le tout est brossé avec un grand souci des nuances et des détails.

Sur le Thabor

L'après-midi a été consacré à l'ascension du Mont Thabor.

A notre arrivé à Haïffa les gens du pays avaient exprimé des doutes sur les possibilités de ce voyage, parce qu'il était tombé un orage. Nous n'avions pas laissé la grande route depuis cinq minutes que je me rendis compte de la légitimité de leurs doutes. Si je ne craignais d'être taxé d'irrévérence, je dirais que le Thabor est le Calvaire des automobiles.

La route court d'abord à la diable à travers des champs, un peu à la façon de celles de l'Ouest chez nous, où les chauffeurs se lancent, suivant les hasards de leurs caprices, dans la prairie. Les fondrières eurent bientôt mis un frein à la fièvre de vitesse qui dévore nos conducteurs, qui ne se gênent nullement de faire du soixante, même du soixante et quinze, et prennent les courbes à quarante milles. De temps à autre la voie est si profondément ravinée, qu'il faut se borner à un ou deux milles à l'heure. En montagne, ce fut bien autre chose lorsque commencèrent à se multiplier, à une hauteur vertigineuse, des virages à angles aigus, que les voitures ne parvenaient à franchir qu'en s'y prenant en deux ou trois

fois, et en reculant à un pouce du précipice. Plusieurs pèlerins agrippés aux portières entr'ouvertes, se tenaient prêts à sauter du côté de la Montagne, si la machine se laissait entraîner dans l'abîme.

Ce fut, chez au moins les trois quarts d'entre nous, un soupir de soulagement lorsque nous arrivâmes sur le plateau du sommet. Nous étions parmi les privilégiés, puisque notre chauffeur a fait preuve de la plus grande sûreté de main ; notre Chevrolet 1933 a monté si allègrement qu'à maintes reprises elle dût s'arrêter, pour ne pas pousser au derrière la Pontiac d'en avant ; et cependant j'étais en nage, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, lorsque nous arrivâmes.

Après la solitude désolée et pierreuse, c'est une véritable révélation que de rencontrer soudain une avenue large, bien pavée, bien ombragée, et aboutissant à ce monument qu'est l'église actuelle du Mont Thabor, où nous entrâmes en procession, chantant le Magnificat, à notre habitude.

La basilique

Cette basilique toute neuve, elle ne date que de quelques années, est simple de lignes, mais particulièrement imposante. Ses fenêtres percées de petites ouvertures rondes où de minces plaques d'onyx tiennent lieu de vitres, laisseraient ses nefs obscures si elle était au Canada ; mais la lumière est autrement éclatante en Orient que chez nous, cet éclairage fait très heureusement ressortir les lignes de l'édifice, dont la couverture est faite de plaques de marbre placées sur une charpente de bois restée visible.

Elle recouvre comme on le sait, le rocher où a eu lieu la Transfiguration. La scène est représentée dans une mosaïque superbe, qui forme la voute de l'abside au-dessus du grand autel. Au reste les voûtes sont en mosaïque au-dessus de tous les autels, y compris celui de la crypte, où l'on peut vénérer la pierre même que toucha le Sauveur.

La basilique actuelle est érigée sur les mêmes bases que celles de l'église des Croisés, qui l'avaient entourée de fortes murailles, dont il reste encore de très substantiels vestiges. De cette hauteur, la vue s'étend jusqu'à la mer de Galilée, et au-delà, puisqu'on aperçoit les neiges du grand Hermon.

Clarisse canadienne

Nous descendîmes après une collation prise au monastère.

La descente fut moins pénible que nous ne l'anticipions ; le jour était tout de même tombé lorsque nous arrivâmes à Nazareth, après être arrêté quelques instants au monastère des Clarisses, où une des Sœurs Tourières depuis vingt-six ans en Palestine, est une canadienne-française de Montréal.

C'est tout près de ce monastère que résida pendant quelques années le vicomte de Foucauld, ancien officier de l'armée française, et là qu'il prit la résolution d'étudier la théologie pour devenir prêtre.

Nous eûmes l'occasion de vénérer le crucifix qu'il portait lorsqu'il fut massacré par les Berbères, au Maroc, et que la supérieure du monastère reçut teint de son sang.

Mgr Gregorios Haggear

Mgr Gregorios Haggear, archevêque grec melchite de Nazareth, évêque de Haïffa où il réside et de St-Jean-d'Acre, avait invité LL. EE. Mgr Forbes, Mgr Limoges, M. l'abbé Laliberté, ainsi qu'une douzaine de pèlerins, à dîner avec lui, le soir, chez le curé de Nazareth.

Mgr Haggear, en outre de parler un français impeccable, fait revivre l'Évangile dans le moindre de ses discours. Son amour pour ses ouailles, dont il connaît à fond la mentalité et les coutumes, sa connaissance profonde des mœurs et des moindres traditions galiléennes, lui permettent de faire des rapprochements qui illuminent certains passages des Évangiles, dont les Américains que nous sommes n'avaient jamais saisi la parfaite exactitude.

Nous avons passé là deux heures délicieuses. Mgr Haggear a voulu en faire bénéficier les autres pèlerins. Le dimanche soir, un autre groupe a obtenu la même faveur. Lundi matin il nous a tous invités à une messe pontificale chantée par lui dans sa cathédrale de Nazareth, bâtie sur l'emplacement de la Synagogue juive où le Sauveur vint si souvent et discuta même avec les Pharisiens de l'endroit.

Après cette messe tous les pèlerins furent admis à lui présenter leurs hommages, et il eut pour chacun de nous un mot du cœur.

Enfin, au moment du départ, le lendemain matin, il conféra à ses deux frères en épiscopat, Mgr Forbes et Mgr Limoges, le diplôme et la croix de Chevaliers de Galilée ; et la dernière figure que nous vîmes à la porte de la Casa Nova, lorsque nos autos nous

emportaient déjà vers Jérusalem, fut celle de cet homme apostolique dont nous garderons le meilleur souvenir.

Au reste, il sera désormais un peu canadien, malgré sa longue barbe et sa longue chevelure, puisque S. E. Mgr Forbes l'a fait, avant de partir, chanoine honoraire de sa cathédrale d'Ottawa.

Mgr Gregorios Haggear, créé évêque à vingt-six ans, — il en a maintenant cinquante-neuf, — a été pendant dix ans le plus jeune évêque de la chrétienté. Il a rencontré pour la première fois Mgr Forbes et les Canadiens au Congrès Eucharistique de Lourdes.

Excusez-le

Excusez le décousu et l'imperfection de la présente.

Je vous assure que depuis notre départ du "Roma", il n'est pas facile d'écrire : un quart d'heure ici, dix minutes là. C'est assez pour que le fil des idées se mêle ou se casse.

Et la chose va probablement aller en empirant, puisque nous ne cessons de monter et descendre des autos, que pour marcher ou grimper par des chemins souvent impossibles. Le reste du temps se passe à table, ou dans nos lits, car le soir, nous sommes fourbus.

Je n'en parle pas dans mes lettres car je ne suis pas un initié, mais nul doute qu'au retour, ces dames pourront en dire long sur des aliments et une cuisine qui ont l'air de les étonner beaucoup.

Amitiés toujours à ceux de la maison.

Jules DORION.

DIXIÈME LETTRE

Deux Québécois dans les "honneurs".— Charrues galiléennes.— Séphoris.— Le lac de Tibériade.— La police s'en mêle.— "Jésus adolescent."— Derniers moments à Nazareth.

Jérusalem, ce 6 mars 1934.

Mon cher L'Heureux,

Nazareth est une toute petite ville, mais ce qu'on y voit en une journée peut remplir bien des pages. Vous l'avez constaté par ma dernière lettre, quoique je n'aie dit que la minime partie de ce que j'ai vu et ressenti.

Le dimanche matin nous avons eu le bonheur de communier, comme la veille, les uns dans l'église de l'Annonciation, les autres dans celle de Saint Joseph ; les messes se disaient partout, et jusque dans les moindres recoins des grottes, où il y a des autels.

M. et madame Odilon Roberge, de Québec, ont eu l'honneur de servir de parrain et marraine à un jeune Nazaréen. On est venu les demander tout bonnement à leurs places ; il paraît que c'est la coutume ici ; et ce n'est pas la seule qui diffère de celles de chez

nous. On ne baptise l'enfant qu'après cinq semaines. C'est la mère elle-même qui l'apporte à l'église, où se fait du même coup la cérémonie de la purification, comme au temps de la Sainte Vierge, et celle du baptême.

M. et madame Roberge ont accepté avec plaisir, à la grande satisfaction de la mère ; leur filleul portera le nom de Joseph-Daniel. Il n'est pas probable qu'il aille voir ses parrain et marraine chaque jour de l'an ; mais il est possible que nos deux concitoyens reçoivent quelque jour le jeune Nazaréen à Québec, advenant la disparition de ses parents.

Charrues galiléennes

Notre première visite après la grand'messe, fut pour la fontaine de la Vierge, qui se trouve maintenant dans une église grecque orthodoxe.

La seconde fut pour Séphoris, le village où vécut sainte Anne et saint Joachim.

Il fallut pour cela laisser la grande route et recommencer à tourner dans les lacets. On ne saurait dire combien il y en a en Palestine ! Nous dévalions à travers des terres où tout le monde était au travail ; le pays est musulman, et l'on sait que les Mahométans chôment le vendredi au lieu du dimanche. Nous eûmes l'occasion d'y vérifier la justesse des paroles de l'Evangile que nous avait signalées Mgr Haggear : " Tenir la charrue d'une main ". Les charrues galiléennes n'ont qu'un seul mancheron, donc une seule poignée. Le laboureur le tient d'une main, la plupart du temps la gauche, et guide ses bêtes de

l'autre. Au reste, la charrue est fort légère, faite d'une branche d'arbre mortaisée à son gros bout. Dans cette mortaise un autre bout de bois est fiché ; c'est le soc, revêtu ou non de fer à son extrémité. La journée finie, le laboureur place la charrue sur son épaule, ou sur le dos de son âne, et s'en va. Il n'en ferait pas autant avec celles de chez nous. Les nouveaux venus Juifs seuls ont des instruments modernes.

Dans les champs, aucune clôture à l'exception de quelques rares séparations en pierres. Les troupeaux sont gardés par des bergers ; et tous les travailleurs regagnent les villages à l'approche de la nuit.

Si cette coutume prévalait chez nous, on ne verrait aucune clôture ni aucune habitation le long des routes autour de Québec ; et chaque soir les travailleurs, après avoir peiné toute la journée dans les champs, devraient regagner à pied les villages de Ste-Foy, L'Ancienne-Lorette, St-Ambroise, Charlesbourg ou Beauport.

Sephoris

Après avoir mis pied à terre, nous grimpions assez péniblement les rues en pente, qui sont à peine des sentiers, de Séphoris, lorsque j'entendis un chien gronder rageusement dessous la porte cochère où il montrait son museau. J'ignorais alors qu'il y a huit ans à peine, nous n'aurions pu nous montrer ici sans être reçus avec des pierres. Ce village est habité exclusivement par des Musulmans, les plus fanatiques de la région, aussi les plus misérables, et d'une

malpropreté dont on ne peut se faire une idée ; le chien était musulman !

Aujourd'hui, les SS. Franciscaines Missionnaires commencent à apprivoiser les Séphoriens. Elles ont établi, à proximité des ruines de l'église des Croisés, un couvent très propre, où elles ont d'abord ouvert un dispensaire. Leurs deux dernières malades sont deux pauvres femmes blessées l'une par un chameau hargneux qui avait entrepris de la scalper, l'autre par un mari guère meilleur, qui l'avait rouée de coups. L'école a suivi le dispensaire, et s'est remplie grâce à celui-ci. Aujourd'hui la grande majorité des petites filles de Séphoris vont à l'école des Sœurs ; cela se voit du premier coup d'œil à leur attitude et à leur tenue.

Mais comment trouvent-elles la maison de leurs parents, au sortir de celle propre, et fleurant bon, des Sœurs ?

Il nous a été donné d'entrer dans deux de ces maisons ; les plus obstinés curieux seuls y sont restés, les autres sont sortis en se tenant le nez.

Plus loin, une mégère édentée montrait avec satisfaction deux galettes qu'elle venait de sortir du four. Cela m'a fait penser immédiatement à deux de ses pareilles que je venais de voir émietter à pleines mains, dans un champ, des bouses séchées, et j'ai failli avoir le mal de mer. On se lave si peu ici !

L'église de Sainte Anne est maintenant toute déblayée ; on peut facilement se rendre compte de ses dimensions ; les colonnes et chapiteaux retrouvés

ont été rangés le long des murs ; en attendant les ressources qui permettront la restauration complète. Une des chapelles latérales a conservé sa voûte de pierre ; on l'a fermée avec une cloison de planches, et un Père Franciscain vient y célébrer la messe de temps à autre.

En revenant de Séphoris, nous eûmes l'occasion de voir, de loin, le village où naquit le prophète Jonas.

Durant les quelques minutes où nous arrê tâmes à Cana, le théâtre du premier miracle de Jésus, nous fûmes assaillis par des nuées de vendeurs de petites cruches en grès rougeâtres, et de petites charrues galiléennes.

Dans l'église de Cana, on peut vénérer l'endroit où a eu lieu le miracle, et boire de l'eau de la source où les serviteurs allèrent puiser pour remplir leurs amphores.

Un musée y est aussi annexé, dans lequel les antiquités sont fort intéressantes.

Le lac de Tibériade

Puis ce fut une course à grande allure vers le lac de Tibériade, à travers monts et plaines, d'apparence le plus souvent fertile et bien cultivés.

Une d'elles cependant rappelle un triste souvenir, celle de Hattin, où les troupes de Guy de Lusignan, le dernier roi chrétien de Jérusalem, furent battues dans une bataille décisive par Saladin.

La descente est longue vers la mer de Galilée, dont le niveau est de quelques cents pieds plus bas que celui de la Méditerranée.

A partir de Magdala les tentes noires des Bédouins commencent à tacher le paysage. Un des nôtres, qui s'y est glissé, dit qu'elles ont la forme et la disposition de celles d'Abraham, avec la meule grossière, ou plutôt le mortier de pierre dans lequel les femmes réduisent chaque jour le blé en farine, et le rideau, derrière lequel Sarah se mit à sourire d'incrédulité lorsque les anges annoncèrent à son époux qu'il deviendrait père.

Ces Bédouins se louent comme tâcherons, et font un peu de tout. Pendant que leurs enfants nous assaillent pour nous faire accepter leurs colliers de coquillages, nous les rencontrons qui charrient, à dos d'ânes ou de chameaux, des pierres, ou s'occupent de labourer les champs. Leurs enfants ne sont pas à comparer avec ceux de Nazareth qui sont tous beaux, avec des yeux magnifiques et pétillants d'intelligence.

Magdala, la patrie de Marie-Madeleine, de Marthe et de Lazare, est maintenant une toute petite bourgade, d'apparence cependant fort propre, autant qu'on en peut juger dans le lointain.

Bethsaïde, où sont nés plusieurs apôtres, n'offre rien de particulier.

Et nous arrivons au penchant de la montagne où le Sauveur fit le discours, si consolant, des Béatitudes. Les Sœurs Franciscaines missionnaires y ont une maison, dans laquelle plusieurs viennent faire des retraites fermées. L'endroit ne saurait être mieux choisi. On y médite tout naturellement sur ce qui constitue le véritable bonheur.

La miracle de la multiplication des pains et des poissons a eu lieu tout près ; des mosaïques récemment découvertes le prouvent ; les RR. PP. Franciscains ont commencé la reconstruction de l'église des Croisés, en respectant scrupuleusement, à leur habitude, les anciens murs et les anciennes fondations. Dans le voisinage on a capté une source considérable, qui fait mouvoir un moulin moderne.

A quelques pas de là, sur la grève, une mosaïque marque l'endroit de la mission de saint Pierre. Nous baisons la pierre sur laquelle Jésus, ressuscité, mangea, avec ses disciples, le poisson qu'il avait fait griller pendant qu'ils pêchaient sur le lac. C'est près de là que le chef des Apôtres se jeta à l'eau pour rejoindre plus vite Jésus, après la pêche miraculeuse, là même que saint Pierre, après avoir répondu à la question : " M'aimes-tu plus que ceux-ci ? ", entendit la réponse : " Pais mes brebis.

Carphanaüm est à quelques pas. Il n'en reste guère que les ruines de la Synagogue, où Jésus disputa si souvent avec les Pharisiens. L'édifice prouve, par ses dimensions et la qualité de ses sculptures, comme la ville était alors considérable.

L'église de Saint Pierre

Heureusement qu'il y a à Tibériade autre chose que les quémandeurs de " bacchiches", les plus collants qui se puissent trouver en Palestine, — et ce n'est pas peu dire ; Saint Pierre y établit d'abord le siège de son église, et fut le premier évêque de la ville.

Tout, dans l'église, très propre et bien entretenue, parle du chef des Apôtres.

Après une collation dans le monastère des Franciscains, attenant au temple, les pèlerins s'embarquèrent dans quatre chaloupes, pour voguer sur ce lac tant de fois sillonné par les barques des Apôtres, qui transportèrent à maintes reprises le Sauveur. La nôtre avait un moteur à gazoline. J'espère que cette modernisation ne nous empêchera pas de gagner l'indulgence plénière accordée à chaque pèlerin qui récite un pater, un ave et un gloria en voguant sur la mer de Galilée.

Puis les autos reprirent leur course vers Nazareth ; mais les chauffeurs eurent beau enfiler les lacets à grande allure, la nuit était tombée lorsque nous arrivâmes à Casa Nova, une véritable nuit d'Orient, toute de douceur, avec son ciel où la lune brillait du plus vif éclat.

Soirée canadienne

Nous avions à peine le pied dans l'hôtellerie que les serviteurs occupés à transporter nos bagages commencèrent à nous demander : “ Allez-vous nous chanter Alouette ? ”

Si vous pensez que je m'attendais à la question ?

Nous devions la surprise à notre premier groupe de pèlerins, qui durent chanter et rechanter nos chansons, puisque, nous ne devions pas tarder à nous en apercevoir, les garçons de table en connaissaient déjà de bonnes parties.

Et donc, au dessert de ce soir de dimanche, le feu roulant commença, d'abord par l'“ Alouette ”, va sans dire, avec le Commandeur Drolet comme soliste obligé. Placé en face du garçon le plus enthousiaste, il le pluma du haut en bas, au plaisir délirant de ses camarades, qui faisaient chorus avec ardeur. Puis ce furent nos autres chansons qui défilèrent à pas cadencés ; quand les mémoires faisaient défaut les vieux du pèlerinage fouillaient dans leurs souvenirs. Au refrain du cordonnier qui fait les souliers “ si justes ”, chanté d'une basse formidable par un jeune vicaire, les Nazaréens, accroupis jusqu'à terre, marquaient la mesure en battant des mains.

C'est la façon du pays, nous allions en voir la preuve quelques minutes plus tard, lorsque passa devant la Casa Nova une noce mohométane. Il en était question depuis longtemps, car, paraît-il, les noces durent près d'une semaine chez ces gens-là. Un tumulte soudain nous fit mettre le nez à la fenêtre. Le cortège défilait, allant conduire au domicile conjugal la nouvelle épousée.

En tête, quatre musulmans coiffés du turban, et vêtus de leurs plus beaux habits, noirs et blancs ; derrière eux une troupe d'enfants battant sans désenparer des mains, pendant que tout le cortège chantait un refrain que je serais bien en peine de vous répéter, mais dont l'air peut se traduire à peu près ainsi : Do, mi, sol, sol, sol, sol, sol, sol, la bémol, do, mi, sol, mi, do. La mariée, vêtue d'une robe rouge feu, marchait au milieu de tout ce tapage, précédée d'une matrone tenant haut une lanterne pour bien faire voir ses atours.

La police s'en mêle

Ceci s'est passé le lendemain, lundi ; non pas à propos de la noce, mais à propos de M. et Madame Roberge qui, depuis la veille, brûlaient du désir de revoir leur filleul.

Et donc ils se mirent en route suivant les indications qu'on leur avait données.

On leur avait dit : Ce n'est pas loin ; mais pour les Galiléens habitués à aller toujours à pied, et pour qui huit ou dix milles comptent pour peu de choses, pas loin est inquiétant. Après un bout de chemin qui leur parut long, le parrain et la marraine hélèrent une automobile dont le conducteur se mit de bonne grâce à leur disposition.

Mais voilà bien une autre affaire ! Deux policiers au bonnet de mouton de Perse se trouvèrent soudain sur le marchepied, un de chaque côté, et demandèrent au chauffeur son permis de conduire. L'individu n'avait pas plus de permis que d'auto. Il lui fallut aller au poste, sans le "bacchiche" convoité.

M. et Mme Roberge n'en furent cependant pas pour leur peine, puisqu'ils furent reçus à bras ouverts par les parents de leur filleul, braves marchands de Bethléem, dans une maison qui sentait l'aisance. On leur présenta Joseph-Daniel vêtu d'une robe de soie blanche, s'il vous plaît, et joli à souhait avec ses yeux de Nazaréen.

Vous ai-je déjà dit que les Nazaréens, — je parle des chrétiens, — ont l'air gai, souriant, que tous les enfants sont jolis, avec les yeux les plus intelligents et les plus beaux du monde ?

Jésus adolescent

“ Jésus adolescent ”, c’est une vaste construction moderne qui domine Nazareth du haut de ses trois cents pieds. Nous y grimpâmes dans la matinée, en soufflant il est vrai, mais cela le valait bien.

De là-haut la vue est merveilleuse. Nous n’en avons pas joui cependant, à cause d’un brouillard qui couvrait toute la vallée, et d’où montait le chant des coqs de Nazareth. Mais l’établissement des Salésiens, qui instruisent là cent orphelins, mérite d’être vu malgré qu’il soit tout à fait moderne.

On en avait commencé la construction avant la guerre ; heureusement elle n’était pas très avancée, de sorte que les Turcs n’ont pas pu la détruire. Tout y est propre, commode et riant. Il y a, au-dessus du maître-autel de la magnifique église gothique, une statue en marbre blanc de Jésus adolescent qui est à voir ; tout autour, des saints français, c’est-à-dire nôtres, dont saint Louis et Jeanne d’Arc ; et dans la crypte deux tombeaux toujours fleuris, ceux de Mgr Caron, du commandant Foache et de sa femme.

Ce dernier est le plus beau que j’aie vu jusqu’ici. Tout en marbre blanc le sarcophage, de style médiéval, représente le commandant et madame Foache couchés l’un à côté de l’autre, et se tenant la main ; un chien dort à leurs pieds. La ressemblance est parfaite, comme nous avons pu en juger par les portraits conservés dans la maison. Leur épitaphe se lit : In memoriam Leonis Foache, ducis militaris in Galliâ, 1840-1890, et Carolettæ de Cevilly, ejus sponsæ, 1851-1926.

Le sarcophage de Mgr Caron, qui doit faire le pendant de celui-ci, n'est pas encore terminé.

C'est sous l'inspiration de Mgr Caron, le confesseur de Foch, que le commandant et Madame Foache, riches et sans enfants, résolurent de consacrer leur fortune à l'érection de cette église à " Jésus adolescent ", et de l'orphelinat sous la direction de Salésiens français. Ils sont morts tous deux à Versailles, mais avaient exprimé, dans leur testament, le désir formel d'être inhumés ici.

Mgr Caron vint surveiller lui-même la construction, qui s'est faite d'après les plans préparés par l'architecte français Léon Gauthier. Il avait voulu que le grand escalier extérieur fut fait de pierres apportées de France. La construction terminée, Mgr Caron en éprouva tant de joie qu'il voulut monter l'escalier à genoux et tête nue. Le soleil était ardent. Il fut frappé d'insolation et mourut le lendemain ; il avait quatre-vingt-quatre ans.

Derniers moments à Nazareth

En descendant de " Jésus adolescent " nous entrons dans un petit sanctuaire où on dit la messe une fois la semaine. Dans le chœur se voit un rocher, en forme de table, sur lequel, d'après une très ancienne tradition, le Sauveur aurait mangé avec ses disciples.

C'est au sortir de ce lieu que ceux d'entre nous qui n'avaient pas encore eu l'occasion de rencontrer Mgr Haggear, allèrent assister, dans sa cathédrale de Nazareth, à une pontificale chantée suivant le rite

grec melchite, et au sermon qu'y donna l'archevêque lui-même.

Il y eut ensuite réception des pèlerins à l'archevêché.

Notre dernière visite à Nazareth fut au sanctuaire Notre-Dame de l'Effroi, d'où l'on distingue nettement la montagne du Précipice. Il rappelle l'angoisse qui étreignit le cœur de Marie lorsque, entendant un tumulte soudain, elle sortit de sa maison pour en apprendre la cause, et vit son fils Jésus bousculé par les Pharisiens, qui l'avaient jeté hors de la Synagogue, et le poussaient dans la direction de la montagne d'où ils voulaient le précipiter en bas. On sait que, son heure n'étant pas arrivée, il disparut de leurs yeux avant qu'ils pussent exécuter leur dessein.

Et nous nous éloignons de Nazareth, le cœur rempli des heures que nous y avons vécues, et des douces émotions que nous y avons éprouvées.

Après dix-neuf siècles le souvenir de Jésus, de Marie et de Joseph y vit autant que jamais, et l'air qu'on y respire en est comme embaumé.

Jules DORION.

ONZIÈME LETTRE

A travers la Samarie.— La route des Barrabas.— Andorre, Naïm et Joseph.— Naplouse et les Juifs. — Le puits de Jacob.— Jérusalem ! — Notre-Dame de France.— Notre procession.— Le Saint Sépulchre.— Cà et là.— De mon balcon.— Gethsémani.— Les mosquées.— L'écurie de Salomon.— Harassés.— Les autres.

Jérusalem, ce 9 mars 1934.

Mon cher Dumas,

Avant de quitter Nazareth, nous avons fait une dernière visite à la Vierge, dans son sanctuaire de l'Annonciation, dont nous sommes sortis en chantant le Magnificat. Et nos autos se lancent sur la route de Jérusalem, à travers la Samarie.

Je croyais avoir vu des lacets ailleurs ; mais ce n'étaient que des accidents de la route ; ici le lacet est continu ; souvent il nous a été facile de voir à la fois nos vingt autos échelonnées sur trois paliers différents. Le docteur Roy sera sans doute peiné d'apprendre, et peut-être M. le chanoine Beaulieu, que le Terraplane, ne plane pas encore le long du Jourdain, car depuis que nous avons mis le pied en Palestine, nous n'avons pas vu une Essex.

Les ingénieurs anglais ont fait une route parfaite, qui permet de prendre, à assez grande allure, les virages les plus aigus. Elle est, en plusieurs endroits, accotée sur des murs parfois très élevés, en pierres sèches. Le grand avantage des pays où la gelée ne compte pas dans les calculs ! Chez nous, des accotements de cette sorte ne dureraient pas deux saisons.

Les cantonniers font leur travail sans hâte, comme tout ce qui se fait ici ; les ânes et les chameaux, qui portent à pas lents sable, graviers ou pierres, ne s'en font pas non plus ; jusqu'aux pioches qui se lèvent et s'abaissent avec une lenteur à laquelle n'ont pas encore atteint nos "gens de la Corporation".

Le pays est cultivé dans presque toute son étendue, et paraît mieux arrosé que la Galilée. Les aqueducs, dont nous avons vu plusieurs arches bien conservés, prouvent que les Romains y avaient fait d'importants travaux d'irrigation. Presque partout les jardins en terrasse dévalent en escaliers du sommet au bas des montagnes ; ils sont tous labourés ou bêchés, le grain est levé dans plusieurs, et ce six mars une famille entière s'occupait à planter ses oignons.

Le chemin des Barrabas

Ici et là une tour d'observation pour le guetteur, car s'il est fatigant de semer, cela est relativement facile. Ce qui l'est beaucoup moins, c'est de récolter, car souvent le voleur passe avant le propriétaire. D'où les guetteurs, et leurs tours d'observation.

Tout à coup le guide nous dit, comme nous traversons une gorge profonde : "Le chemin des Barrabas".

Avant la grande guerre l'endroit était un véritable coupe-gorge, où les Barrabas modernes s'en donnaient à cœur joie. Leur dernier exploit ne date pas de très loin ; ils ont enlevé la chaîne, la croix pectorale et l'anneau de l'évêque anglican et tué sommairement son chauffeur. C'était trop ! Londres, s'est émue ; nous avons vu les tentes des policiers qui campent en nombre au sortir de la gorge, et les patrouilleurs sillonnent le pays, leur carabine en travers sur le pommeau de la selle.

Évanouis, les Barrabas ! On traverse maintenant leur pays en sécurité, même la nuit. Et le laboureur, sachant qu'il récoltera, s'est remis avec ardeur à la besogne ; d'où cette apparence prospère.

Nos Canadiens des paroisses “ rocheuses ” seraient consolés s'ils passaient par ici et voyaient de leurs yeux ce que font les Samaritains. Ils n'ont, il est vrai, pas à se préoccuper du froid, leurs ânes mangent peu, leurs vaches, quand ils en ont, sont maigres et leurs poules petites ; mais ils parviennent à se procurer tout de même le nécessaire.

Andorre, Naïm et Joseph

Un petit village, qui se confond dans le lointain avec la grisaille de la montagne ; c'est Andorre, où Saül alla consulter la Pythonisse ; encore un autre village du même genre ; c'est Naïm, où le fils de la veuve fut ressuscité.

Autour de cette colline aux flancs arrondis, les enfants de Jacob faisaient paître leurs troupeaux ; et c'est dans ce vallon que les frères de Joseph le

descendirent dans la citerne tarie, avant de le vendre aux marchands qui devaient l'amener en Egypte.

Naplouse et les Juifs

Avant d'arriver à Sichem, la Naplouse d'aujourd'hui, nous dépassons une colonne de prisonniers, encadrés de quatre policiers, le fusil sur l'épaule ; et à l'entrée de la ville nous longeons une vaste caserne où loge tout un régiment de soldats anglais.

C'est que Naplouse est le coin le moins soumis du pays. Les Musulmans y sont la grande majorité, et seize ans après la grande guerre ils ne négligent aucune occasion de tomber à bras raccourcis sur le Juifs, qu'ils détestent et méprisent.

La chose se produit aussi ailleurs. En sortant de Séphoris nous sommes passés devant la maison d'un Arabe, pendu dans la semaine pour avoir assassiné un Juif.

Le problème devient plus aigu à mesure que la population juive s'accroît. Il arrive en moyenne mille Juifs par semaine, car le Sionisme passe par une recrudescence depuis les décrets d'Hitler. Et voilà pourquoi la garnison de Naplouse est considérable, et anglaise.

Balfour est mort ; sa politique lui survit. Par ailleurs, la ville est en pleine reconstruction ; ici aussi le tremblement de terre de 1927, a fait de grands ravages ; et on rebâtit, à la moderne. Dans dix ans la Palestine, du moins dans ses villes, aura subi des changements qui en modifieront profondément la physionomie.

Le puits de Jacob

A Sichem, nous faisons notre premier et seul arrêt depuis Nazareth.

C'est ici le puits creusé par le patriarche Jacob pour y faire boire ses troupeaux. Il est profond ; nous le constatons facilement quand l'homme, chargé d'y puiser de l'eau pour les pèlerins, y descend un seau couronné de trois bougies. L'eau scintille à une profondeur d'au moins trente pieds.

On comprend que la Samaritaine, lorsque le Sauveur lui parla d'une eau vive dont il suffit de boire une fois pour n'avoir plus jamais soif, s'empressa de dire : — Donnez-moi de cette eau afin que je ne sois plus obligée de venir puiser ici !

Jérusalem !

Et notre caravane reprend sa course au ronronnement régulier des moteurs. Un dernier vallon franchi, une dernière montée, et Jérusalem paraît !

Je pense à Godefroy de Bouillon et à ses compagnons venus de si loin et au prix de tant de peines, et qui baisèrent la terre avec ferveur lorsqu'ils aperçurent enfin la ville sainte !

Notre foi à nous est-elle aussi robuste et aussi militante ?

Ce qui paraît d'abord sous les yeux ne réalise pas les impressions que la plupart s'étaient faites. Invisibles les murailles crénelées, vulgarisées par les gravures. Au milieu des édifices modernes surgissant de partout, — Jérusalem est probablement,

à l'heure actuelle, la ville où l'on construit le plus, — c'est à peine si l'on peut distinguer le dôme noir du Saint Sépulcre, et celui de presque même couleur de la Mosquée d'Omar.

Notre-Dame de France

Un tricolore qui flotte fièrement sur une tour crénelée. C'est l'hôtellerie des RR. PP. Assomptionnistes "Notre-Dame de France", où les quatre-vingts Canadiens descendent.

En entrant, ce cri qui part du cœur : — Il y a des poêles ici ! En effet, un poêle ronronne au pied du grand escalier, et un autre au milieu du grand corridor qui sert de salle de lecture et d'écriture au premier. Quelle que soit la douceur de l'hiver ici, les Canadiens sont tout dépaysés lorsqu'ils grelottent dans les maisons, après avoir eu chaud dans la rue. Nous sommes gâtés par notre chauffage, nous.

C'est ensuite l'inquisition autour des valises. Elles ont été soigneusement alignées au départ ; mais entre celui-ci et l'arrivée, il y a le camion, où toutes choses se mêlent.

Après le triage, c'est le débarbouillage, dans des chambres accueillantes ; et voilà déjà que la cloche sonne, avant que l'échange des impressions soit terminé.

Cette cloche est impérative. Il n'en saurait être autrement puisqu'elle est suspendue dans le vestibule même, au pied du grand escalier, et a le calibre d'une cloche de locomotive.

Notre procession

Nous nous rendons au Saint Sépulcre en procession, bannière en tête, en récitant le chapelet, coupé à chaque dizaine par une strophe du cantique : “ Nous voulons Dieu. ”

Anes et âniers, chameaux et chameliers, nous croisent, irrespectueux ; et malgré notre désir de piété, il faut bien lever de temps à autre les yeux pour se garer d'une caisse dont l'angle menace notre poitrine, ou contre un ballot qui se balance à la hauteur de notre nez.

On se rappelle malgré soi les règlements municipaux qui défendent, chez nous, la sollicitation sur la rue, lorsque les marchands “ catholiques, bons catholiques, ” tendent à bout de bras leurs bottes de chapelets, ou nous tirent par la manche pour nous entraîner dans leurs magasins. Nous tenons bon en regardant le pavé glissant, inégal, coupé de marches imprévues, et en pensant que le Sauveur a dû peiner lorsqu'il traînait là-dessus ses pieds nus, et trébuchait sous la lourde croix.

Le Saint-Sépulcre

Nous voici sur la place de l'église. Aux criaileries des marchands se mêlent les piaulements lamentables des “ bacchicheurs ”, les uns touchant leurs yeux éteints, les autres brandissant des moignons de bras, la plupart se bornant à tendre une main remarquablement sale.

Des popes à bonnets ronds et à chignons commencent à paraître; ils nous jettent des regards que je ne saurais définir, sinon qu'ils produisent un malaise dont on ne peut se défendre, tant le dédain, la malvaillance et même la haine s'y reflètent.

Nous franchissons, après quelques pourparlers, une porte vermoulue et aux ferrures rouillées : et nous voici dans le demi-jour d'une basilique immense où tout nous confond : lignes, délabrement et ornementation. Des lampes, des lampes, des lampes; quelques cierges d'une grosseur et d'une longueur démesurées, et une horreur d'édicule à lignes bysantines, qui recouvre le Saint Tombeau.

Le R. P. Franciscain, qui nous parle de la sainteté du lieu où nous nous trouvons, explique pourquoi il est actuellement ce qu'il est : Jésus a été discuté durant toute sa vie ; il a continué de l'être depuis sa mort. Ces disputes peuvent empêcher que l'église du Saint-Sépulcre ne soit ce qu'elle devrait être ; elles sont cependant un hommage à la divinité de Celui dont le souvenir reste si vivant après deux mille ans, qu'on vient de toutes les parties du monde baiser les pierres qu'il a touchées !

Quatre par quatre nous entrons dans le saint tombeau et, agenouillés, nous posons des lèvres ardentes sur le marbre qui le recouvre.

Coupoles d'où les ors pendent, colonnes décrépites, cloisons étranges symboles de disputes séculaires, dissidents aux sombres regards, tout disparaît de nos yeux et même de notre souvenir.

C'est ici, ici, qu'on se hâta de Le déposer, avant que le soleil ne disparaisse de l'horizon, un vendredi, il y a maintenant dix-neuf cent trente-quatre ans !

Cà et là

Mardi, nous sommes retournés au Saint-Sépulcre pour entendre la messe, et, pour la communion ; nous y avons à nouveau pénétré, en groupes de quatre, là-même où l'ange, assis sur la pierre renversée, dit aux Saintes Femmes : Ne cherchez pas Jésus ici ; il est ressuscité !

Vous n'attendez pas que je vous décrive par le menu Jérusalem et ses monuments, ni que je relate les discussions des archéologues sur l'authenticité de certaines pierres, et l'époque où elle ont été placées. Il y faudrait des années, et des volumes. On les a déjà faits d'ailleurs, et on peut les trouver dans toutes les librairies.

Je suis, moi, un simple pèlerin, qui passe rapidement ; au surplus un journaliste, non un élève de l'école des Chartes, obligé par métier de tout scruter à la loupe. Je passe, je vois, je glane ; et je fais de la copie sur quelques-unes des choses vues et des sentiments éprouvés.

De mon balcon

Des balcons courent sur la façade de Notre-Dame de France ; de ma chambre 116, une porte-fenêtre y donne accès. Ce qui me permet d'apercevoir, du côté de l'Est, le grand cimetière où les Anglais ont

fait inhumer les milliers de morts que leur a coûtés la conquête. Les tombes sont alignées dans l'ordre rigide observé par le militaire anglais à la parade. Cela fait contraste avec le cimetière musulman voisin, et avec les milliers et les milliers de tombeaux juifs, à travers lesquels chèvres et ânes paissent dans la vallée du Cédron.

Les pavillons déjà construits de l'Université juive, la bibliothèque et les facultés de Sciences, sont tout près.

Puis un amas de bâtiments dominés par une haute tour actuellement entourée d'échafaudages, car elle a gravement souffert du dernier tremblement de terre. C'est le palais Augusta Victoria. L'empereur Guillaume II l'a fait construire, avec l'intention d'y loger son fils Ethel, souverain désigné de la Palestine... si la grande guerre avait tourné autrement.

Une autre tour encore plus haute s'élève vers le sud ; celle-là est russe, et témoigne de l'attention avec laquelle les empereurs se surveillaient. Pendant que Guillaume bâtissait un palais royal, le tsar Nicolas faisait élever une tour d'observation assez haute pour que les signaux optiques qu'on se proposait d'y faire, fussent aperçus de Jaffa, où on commençait une autre tour. Cette dernière, toutefois, attira enfin l'attention des Turcs, qui firent en sorte d'en empêcher l'achèvement.

Puis c'est le Mont des Oliviers, où se sont passés tant et de si importants événements, et que se disputent Grecs, Russes et Latins.

Si ces derniers ne possèdent ni l'église de St-Étienne, qui est aux Grecs, ni celle de l'Ascension, qui est aux Russes, ils ne sont pas trop mal partagés, puisqu'ils ont Gethsémani.

Gethsémani

C'est un des sanctuaires prenants de Jérusalem.

Les Franciscains l'ont récemment reconstruit avec leur minutie habituelle, en plaçant la basilique quelques pieds plus au nord que celle des Croisés. Le rocher de l'agonie se trouve dans le chœur, au centre d'un quadrilatère dont l'autel occupe le côté est, et la table de communion les trois autres faces.

La lumière y pénètre discrètement par des vitraux où dominent les couleurs violette et orange ; de sorte qu'elle devient blafarde comme pendant la nuit. Le fond des absides est orné de trois grands tableaux, dont celui de la grande nef représente Jésus auquel l'ange présente le calice, celui du côté de l'Évangile, le baiser de Judas, et celui de l'Épître, les serviteurs du grand prêtre tombant à la renverse lorsque Jésus leur répond : " C'est moi ".

Le tableau du centre a quelques défauts, paraît-il. L'ange serait placé trop haut, l'attitude du Sauveur serait trop raide, et les RR. PP. Franciscains attendent l'occasion de le faire refaire. Pour ma part, je serai bien fâché si on change quelques chose à la tête du Christ, qui fait facilement oublier tout le reste. Elle reflète, comme dans un miroir, l'angoisse d'un être supérieur qui souffre autant qu'un cœur comme le sien peut souffrir, et dont la douleur est

centuplée par une intelligence capable de la mesurer et d'en analyser les causes.

Du perron de l'église la Porte Dorée, murée par les Turcs, à cause de la légende qui veut que les Chrétiens reviennent en maîtres dans Jérusalem lorsqu'elle sera ouverte, est devant nous, et nous avons une excellente vue d'ensemble de la ville. Le Père Assomptionniste, guide de notre groupe, en profite pour nous indiquer les principaux monuments et points de repère.

Puis nous descendons dans la Vallée de Josaphat jusqu'aux tombeaux d'Absalon et de Zacharie. Le chemin est rocailleux, la pente raide, et des odeurs suspectes s'élèvent du Cédron, qui roule au fond ses eaux boueuses. Notre pensée se porte irrésistiblement vers le Christ, qui descendit pieds nus cette côte caillouteuse, sans un ami pour le soutenir, au milieu de la foule qui l'injuriait et le bousculait, en allant du Jardin des Oliviers à la maison de Caïphe. Le trajet est long, et dût être particulièrement pénible.

A la remontée nous sommes admis à entrer dans le jardin et à regarder les oliviers millénaires qui furent témoins de l'agonie du Christ. Tordus, énormes, chenus, leurs vieux troncs ont cependant encore des branches verdoyantes qui témoignent de leur vitalité. Cette vitalité serait depuis longtemps chose du passé si on permettait aux pèlerins d'y toucher. Il leur est cependant permis de ramasser les feuilles qui en sont tombées ; voilà pourquoi, durant de longs moments, tous les nôtres eurent le

nez et les yeux tournés vers la terre. La récolte a été abondante.

Les mosquées

La matinée avait été dépensée en promenades pieuses. L'après-midi fut consacrée à l'archéologie.

Nos savants guides nous firent faire le tour du terrain où furent successivement construits les trois temples, dont celui d'Hérode fut le plus grand et le plus riche. Il n'en reste pas pierre sur pierre, on le sait. Les Musulmans ont aplani le sol et y ont construit deux mosquées, celle d'Omar et celle d'el Aksa.

On sent que Mustapha Kemal n'a plus rien à voir ici, les deux temples sont en bien meilleur état que ceux de Constantinople. Les nattes qui couvrent le parquet ne sont pas des loques, mais de beaux tapis de Turquie, sur lesquels nous devons traîner, toujours avec le même effort, les inévitables babouches. Il était bien entendu qu'il n'y avait rien à donner à ceux qui les attachent ; mais comme ceux-ci restaient la main tendue après le bouclage de la première, il fallait bien verser l'inévitable " bacchiche ", sous peine de faire la visite de l'édifice à cloche-pied. Et c'est trop grand !

Le centre de la mosquée d'Omar est un rocher, qui est le sommet du Moriah, où Isaac fut sur le point d'être immolé. Les Croyants affirment que le cheval de Mahomet y a laissé l'empreinte de ses sabots lorsque, l'un portant l'autre, ils partirent pour le ciel. Il y a, tout près, quelques trous, qui seraient les empreintes des doigts de l'archange Gabriel ; le

rocher, paraît-il, voulut partir en haut à la suite du Prophète, mais l'archange Gabriel, qui a de la poigne, l'obligea à rester en place.

Les Mahométans croient tout cela, et vous racontent la chose sans rire.

Les verrières, ici, sont de toute beauté, et d'une richesse de coloris à nulle autre pareille. Cela ne se décrit pas ; il faut le voir.

La mosquée el Aksa, à l'autre bout de l'esplanade, n'est pas la lourde masse octogonale de la mosquée d'Omar. Il n'y aurait qu'à placer, dans l'abside qui indique le sud, c'est-à-dire la direction de la Mecque, un autel, et nous aurions une église catholique à cinq nefs, et à transept. Malgré qu'elle n'ait pas les mosaïques et les riches verrières de la mosquée d'Omar, elle est autrement belle et harmonieuse de lignes, à mon sens du moins.

L'écurie de Salomon

Durant nos marches et contre-marches sur l'immense esplanade, où pourraient loger une dizaine de nos terrasses Frontenac, nous étions intrigués par la présence, ici et là, de trous ou d'ouvertures plus grandes et grillées. Mais, est-ce que c'est creux en dessous de tout cela ; et marchons-nous sur le vide ?

C'est vide.

Nous l'apprîmes lorsque, invités à entrer dans une tourelle de modeste apparence, sur la muraille de la ville, nous commencâmes à descendre, et à descendre encore d'interminables escaliers de pierre. Nous

aboutîmes à de longues et d'énormes colonnades, qui séparaient autant de salles à voûtes élevées et cintrées, assez vastes pour loger à la fois tous les chevaux de Québec, tous les autos de la ville, et tout le bétail du comté de M. Ephraïm Bédard.

Le fils de David logeait bien ses chevaux ! Ce sont là les écuries de Salomon. Les Croisés l'ont trouvé sage, et ont logé leurs montures au même endroit.

Harassés

Je raconte très sobrement ; mais toute la course avait été longue. Au retour il fallut relever plusieurs pèlerines qui s'étaient laissées tomber sur le sol, et s'y reposaient à la mode arabe ; l'une d'elle est particulièrement lourde ; il fallut les quatre mains et les forces réunies de deux pèlerins pour la remettre sur pied.

La Porte Dorée, malgré son imposante structure, qui en fait un monument réellement digne d'être attentivement regardé, ne reçut que le témoignage d'une admiration languissante ; et l'on foula d'un pied distrait le terrain où s'élevait jadis la formidable tour Antonia, construite près de l'angle nord-ouest du Temple, et d'où les Romains tenaient les Juifs en laisse.

Les Outres

Je sais que si j'entamais le sujet des outres, dans la salle de rédaction, à cette heure de détente où toutes les pipes fument, pendant que la rotative

trépide sous l'active surveillance de son maître Poulin, des sourires ironiques voltigeraient sur les lèvres.

Eh ! bien, détrompez-vous, mon cher Dumas, il existe encore des outres, et plus authentiques que celles du Parlement.

J'ai vu, de mes yeux vu, et pas plus tard que ce matin, des boucs, vidés de toute leur ossature et de toute leur chair, qui servaient de hotte à des porteurs d'eau. Ils sont si soigneusement remplis que les moitiés de membres qui leur restent en sont tout raidis. Il suffit de voir cela pour être guéri de la soif la plus ardente.

Les employés de l'Hôtel-de-Ville ne connaissent pas leur bonheur lorsque, d'une main indifférente, ils tournent le robinet pour faire couler dans leurs verres l'eau de chez Timmons. S'ils étaient obligés de desserrer le nœud qui ferme le cou du bouc, ils penseraient autrement.

Un bon souvenir à tous.

Jules DORION.

DOUZIÈME LETTRE

Les Juifs se logent bien.— A Bethléem.— Quatre canadiennes ici.— Le champ des bergers.— Le chemin de croix.— La Mer Morte.— Le Jourdain.— Jéricho.— Mabeldouche.— Ain Carim.— Il faut partir !

Jérusalem, ce 11 mars 1934.

Mon cher L'Heureux,

Ne vous scandalisez pas si je bouscule un peu les événements, et les présente dans un ordre qui n'est pas tout à fait celui du programme resté au Canada. Nous avons déjà trouvé plus pratique de le changer sur place ; et la chronologie rigoureuse me laisse assez froid, puisque je suis libre de glaner.

Nous nous sommes divisés en deux groupes pour visiter Bethléem, car la Casa Nova de là bas ne pouvait nous loger tous à la fois. La distance est courte d'une ville à l'autre, et les autos ne prirent pas le mors aux dents ordinaire.

Une première chose frappe en sortant de Jérusalem de ce côté ; la richesse des maisons, en grande majorité modernes, et le nombre des nouvelles qu'on est

à édifier. Certaines de ces maisons rappellent ceux de la fameuse septième avenue, à New-York. Les plus anciennes sont déjà entourées de jolis bosquets, chose inouïe par ici.

Les Juifs ont mis la main sur ces terrains et y poursuivent méthodiquement la construction. C'est là, dans le voisinage de la gare, que se trouve leur grand et luxueux hôtel, le King David, et la Colonie Montefiore, un nom auquel on est habitué à Québec, le tout dans le centre des affaires, naturellement.

A Bethléem

A Bethléem la basilique de la Nativité a un extérieur qui paie encore moins de mine que celui du Saint-Sépulcre. Un mur absolument quelconque, percé au ras du sol d'une porte si basse, qu'il faut se courber en deux pour y passer, voilà sa façade.

La basilique, malgré son bon état de conservation, est froide, les schismatiques y ayant leurs entrées libres. La grotte de la Nativité serait moins froide, si les Grecs, les Arméniens ou les Coptes, je ne me rappelle plus, n'avaient expulsé les Latins, de cette partie de la grotte où une étoile d'argent marque l'endroit où, par une nuit de décembre, le petit Jésus apparut pour la première fois aux yeux ravis de Marie et de Joseph.

Il fait froid à Bethléem ; nous l'avons bien vu lorsqu'il nous fallut boutonner soigneusement nos paletots durant le dîner à la Casa Nova. Mais il fait beaucoup moins froid à la grotte de la Nativité qu'à l'Hôtellerie.

A minuit moins quelques minutes, tout le groupe, à la lueur des cierges, et au Chant du “ Ça bergers... ” de chez nous, s'acheminait vers la Grotte.

Messe de minuit plus simple ne saurait se dire, encore qu'un archevêque fut à l'autel.

Nos cierges pour luminaire, quarante Canadiens resserrés entre d'étroites parois, représentant les bergers ; les Noël's de chez nous, mais sans accompagnement ; dans l'ombre d'un couloir, un policier et un prêtre schismatique qui surveillent. Voilà qui ne ressemble guère au faste du Canada.

Mais nous touchons à l'étoile d'argent autour de laquelle sont écrit les mots : — “ Ici, Jésus est né de la Vierge Marie ”!

Derrière Mgr Forbes les lampes jettent une lueur tremblotante sur le marbre qui recouvre la Crèche ; nous assistons là à la messe de minuit la plus touchante de notre vie ; et nous comprenons mieux que jamais le degré d'humilité auquel voulut atteindre le Tout-Puissant, en entrant dans ce monde créé par Lui, plus pauvre que le dernier des hommes.

La communion de Bethléem fut une communion fervente, et restera comme un des plus doux souvenirs dans l'âme de tous ceux qui ont eu le bonheur de la faire.

Le retour se fit à la même lueur vacillante des cierges portés à la main ; et la nuit de Bethléem couvrit de son ombre quarante Canadiens bien heureux.

Quatre canadiennes ici

Les Franciscaines Missionnaires de Marie ont plusieurs maisons en Palestine et en Syrie. Depuis notre arrivée au Mont-Carmel, trois d'entre elles suivent notre pèlerinage : et résolvent ainsi très heureusement un problème que M. le chanoine Gaudreau se posait anxieusement depuis notre départ.

Une de ses nièces, Franciscaine, habite au monastère d'Alep, près des frontières de la Turquie. Très désireux de la voir, et dans l'impossibilité de le faire sans sacrifier son pèlerinage à Jérusalem, il avait demandé à la Supérieure du couvent d'Alep de vouloir bien permettre à sa parente de venir se mêler aux pèlerins Canadiens. Elle est venue, avec elle une autre Sœur Canadienne, de Montréal, et une troisième, franciscaine bretonne celle-là.

Entre parenthèse, celle-ci nous a valu une jolie scène au Mont-des-Oliviers. Dans le vestibule d'un des sanctuaires, celui où le Sauveur enseigna à ses Apôtres comment prier, le Pater est écrit sur des plaques de marbre dans toutes les langues du monde. On avait demandé à la religieuse bretonne de répéter le sien dans sa langue.

Avant qu'elle ne commence, Mgr Forbes fit remarquer que la langue des aborigènes du Canada ne figurait sur aucun des tableaux. On sait qu'il fut longtemps missionnaire chez les Iroquois. Il récita à haute voix le Pater en cette langue, très harmonieuse, dont les syllabes raisonnaient probablement pour la première fois sur le Mont-des-Oliviers.

Et donc les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie ont augmenté notre groupe de trois. A Bethléem, elle se retrouvaient chez elles puisque leurs Sœurs y ont un monastère. Nous y avons rencontré deux autres canadiennes, une lévisienne, dans le monde Mlle Rioux, et Mlle Bélanger. Comme nous avons parmi nous deux Lévisiens, le notaire Roy et sa fille, il y eut une longue conversation sur Lévis, ses familles et ce qui s'y passe.

Le champ des bergers

Tout en conversant, nous montions pour voir, de la terrasse du monastère, le “ Champ des bergers ”. Il est tout près de celui où Booz moissonnait lorsque Ruth et Noémi vinrent glaner derrière ses serviteurs ; tout près des pâturages où David conduisait son troupeau. Le soleil venait de sombrer derrière les montagnes, et une lumière légèrement violacée baignait le vallon. Nous chantâmes à pleine voix. “ Les anges dans nos campagnes ”, et l'écho fit rouler le cantique sur la plaine paisible.

Ici les innombrables jardins en terrasses sont soigneusement cultivés ; j'eus l'occasion de le constater quand, le lendemain, je pus y jeter un coup d'œil alors que l'aurore dorait toutes choses. Les Bethléémites partaient par groupes pour leurs champs, pendant que les femmes revenaient de la fontaine, la cruche sur la tête.

On nous a assuré qu'il n'y a pas de Juifs à Bethléem. Dernièrement un d'entre eux a tenté de s'y

établir comme savetier ; on ne l'a pas empêché d'exercer son métier ; mais comme on l'obligeait de retourner chaque soir à Jérusalem, sa journée de travail finie, il a trouvé la condition trop onéreuse, et a plié bagage.

Le Chemin de Croix

Le chemin de Croix à Jérusalem vaut tout un pèlerinage.

Où pourrait-on en faire un meilleur, où l'on comprenne aussi bien la grandeur de cet acte de piété ?

Vendredi matin il est tombé quelques orages, à la grande joie des gens du pays, qui demandent de l'eau pour leurs champs ensemencés. Nous nous en sommes à peine aperçus ; quelques parapluies mouillés seulement. Mais les rues de la vieille Jérusalem, du quartier arabe, n'en ont pas besoin de plus pour rester longtemps humides. L'eau y entre bien, mais elle en sort moins vite que dans les champs, parce que le soleil est empêché de s'en mêler.

Nous avons donc fait notre chemin de croix sur un pavé rendu glissant à cause de l'humidité, et des cailloux ronds et inégaux. Un père franciscain a prêché, et l'exercice a dure deux heures et demie.

Au départ un groupe d'une perfection unique en son genre, Pilate se lavant les mains, pendant que Jésus commence à descendre les degrés qui vont le conduire jusqu'à la croix, que tient un soldat à la figure dure. Le sculpteur a parfaitement réussi les têtes des deux principaux personnages. Jésus, tout

sanglant de sa flagellation, la figure, à demi cachée par les cheveux emmêlés de caillots, empreinte d'une sublime résignation. Pilate a la tête fine et le front large des Romains de bonne lignée ; mais l'eau dont il se lave les mains ne suffit évidemment pas à le tranquilliser. La figure, tourmentée, trahit à la fois la douleur, la colère et la honte de l'homme qui a conscience de l'injustice commise, et rougit de sa faiblesse.

Pour les autres stations, rien que des murs quelconques, marqués de petites croix, presque invisibles, mais qui indiquent les endroits précis où Jésus a pris sa croix, où il a rencontré sa Sainte Mère, Simon le Cyrénéen, Véronique, les filles de Jérusalem, où il est tombé et retombé.

Nous allons, priant et chantant, ne voyant rien de l'agitation de la ville, qui continue autour de nous. Les ânes passent avec leurs conducteurs qui demandent place à grands cris ; des gamins se bousculent et criaillent entre nos jambes ; du pas de leurs portes des boutiquiers nous regardent, indifférents, étonnés ou gouailleurs ; un Kavas à la canne argentée et un policier nous précèdent.

Le petit acte d'humilité que nous faisons sous les regards sarcastiques ou hostiles est immensément loin de la résignation du Sauveur, que ses ennemis pouvaient bafouer, bousculer et frapper à leur aise, dans ces couloirs tortueux et montants où ils surgissaient à chaque encoignure.

Dans la basilique du Saint-Sépulcre se font les cinq dernières stations ; c'est dans un espace res-

treint que ce sont déroulées les dernières scènes, les plus douloureuses et les plus poignantes.

Après que la voix du R. P. Franciscain eut cessé de se faire entendre, tout près de la pierre de l'Onction, nous sommes admis encore une fois à pénétrer dans le Saint-Sépulcre. Nous le faisons avec une ferveur accrue.

Déjà l'étonnement pénible des premiers jours s'est atténué, et un sentiment de fraternité, inconnu jusque là, s'est glissé dans nos cœurs. Cette femme tout enveloppée de voiles, accroupie sur le sol où elle déroule son chapelet, cet homme loqueteux et qu'on dirait botté tant ses pieds nus sont noirs de boue, ce nègre aux habits étranges qui regarde le Saint-Sépulcre d'un air recueilli ; ce sont nos frères, parce que le Sauveur dont nous embrassons le tombeau a également souffert pour eux.

Quand les hommes voudront comprendre, c'est à Jérusalem que se fera la Société des Nations ; une société véritable et efficace celle-là, parce qu'on n'y intriguera plus pour des intérêts matériels.

Travailleurs obscurs

Le dimanche soir, avant le dîner, nous sommes allés en corps, Mgr Forbes et Mgr Limoges en tête, rencontrer le R. P. Custode de la Terre Sainte.

Custode vient d'un mot latin qui signifie gardien. On ne soupçonne pas, à moins d'être passé par ici, combien cette charge est onéreuse.

Après que Constantin eut fait cesser les persécutions officielles, reconnu le christianisme et transporté à Byzamée la capitale de l'Empire, Sainte

Hélène chargea le chrétien Joseph, de Tibériade, de rechercher avec soin les principaux endroits sanctifiés par la présence et les actes du Sauveur, et d'y élever des sanctuaires. Joseph s'y employa avec ardeur, et bientôt la Palestine se couvrit d'églises.

Les invasions de Chosroès, roi de Perse, puis des Musulmans, firent disparaître les unes après les autres les églises du comte Joseph.

On peut mesurer la foi robuste et agissante des Croisés qui s'appliquèrent à en retrouver les restes et à les rebâtir.

Saladin et ses successeurs y promènèrent à leur tour le fer et le feu. Des chrétiens se dévouèrent par centaines et par milliers pour en dissimuler les restes et les mettre à l'abri des démolisseurs.

Les Franciscains, depuis le passage de leur père saint François d'Assise, se sont voués à cette tâche, et s'y sont consacrés malgré les persécutions.

Ils se sont faits gardiens des sanctuaires des Lieux Saints, et restaurateurs chaque fois qu'ils en ont les moyens. Ils ont recueilli les traditions, scruté les manuscrits, pioché les terrains, creusé, fouillé, examiné, comparé les pierres, de façon à pouvoir affirmer:— C'est ici que tel événement s'est passé, que tel miracle a eu lieu ; ce sanctuaire, relevé par les Croisés, est à l'endroit même où le comte Joseph avait bâti la première église, dont nous avons retrouvé les fondations et les mosaïques.

Plusieurs sanctuaires ont été rebâtis, les uns magnifiquement, comme au Thabor et à Gethsémani ; les autres ont été réparés et empêchés de tomber en

ruine comme à Séphoris ; d'autres sont en voie de construction, comme à l'endroit de la Vocation de saint Pierre et de la multiplication des pains.

L'œuvre entreprise est immense, et aussi belle que grande.

Lorsqu'arrivera désormais l'époque de la quête pour les Lieux Saints, soyons généreux ; l'œuvre le mérite ; elle n'incombe pas seulement à quelques uns, mais à tous les chrétiens.

La Mer Morte

J'allais oublier la randonnée vers la Mer Morte et Jéricho, et la prière sur les bords du Jourdain. C'est une des plus mouvementées qui soient, puisqu'il s'agit de descendre des hauteurs de Jérusalem, jusqu'à douze cents pieds au-dessous du niveau de la Méditerranée.

Les montagnes traversées doivent avoir l'âge de nos Laurentides, car elles en ont la forme. Mais là s'arrête la ressemblance. Autant les nôtres sont un charme continu pour les yeux avec leur manteau vert l'été, multicolore l'automne, et blanc l'hiver ; autant celles-ci sont désolées et lamentables.

Des pierres, des pierres, des pierres, et c'est tout.

Les automobiles dégringolent ou grimpent à travers cela, par des lacets dont nous n'avions eu encore aucune idée. Des pèlerines en ont le mal de mer.

De temps à autre un ruisseau ou une rivière, mais avec un lit de pierres seulement, sans une goutte

d'eau. Ici et là des vestiges de la rigole creusée durant la dernière guerre, par le général anglais Allenby pour y dissimuler ses conduites d'eau qu'il traînait depuis le Nil, dit-on.

Le bassin de la Mer Morte devrait être fertile. Nous roulons sur une marne que, d'ordinaire, on n'a qu'à remuer pour que le grain y rende cent pour un. Ici, rien ! La malédiction de Dieu pèse toujours sur cette lugubre vallée.

Les Juifs y ont cependant établi des salines. Ils pompent l'eau de la Mer Morte qu'ils répandent dans d'immenses marais salants. On voit, tout près, les habitations de leurs contremaîtres, et les tentes noires des Bédouins tâcherons.

Au bord de la mer, une plage avec un Casino et un dancing. A notre arrivée un phonographe jetait les notes criardes d'un jazz, pendant que des couples tournoyaient dans une chaleur étouffante, car on halète au fond de cette cuve. Plus loin, des baigneurs et baigneuses en échancrures modernes.

Les Juifs fréquentent beaucoup la Mer Morte, et s'y comportent de telle manière que le patriarche latin de Jérusalem a défendu à ses fidèles, sous peine de refus des sacrements, d'y aller.

L'eau de cette mer de désolation paraît belle et transparente, mais le goût en est effroyable. Je me pique de n'être pas difficile en fait de médicaments, mais les pires que j'aie encore goûtés ne rappellent que de très loin l'eau de la Mer Morte.

Le Jourdain et Jéricho

Nos autos s'engagent dans une route ravinée ; à travers une série de dunes. Il ne s'agit plus de faire du soixante à l'heure, mais d'empêcher les pneus d'éclater et les ressorts de casser. De peine et de misère nous atteignons le Jourdain, à un endroit où Franciscains et Grecs viennent de jeter chacun les premières bases d'un monastère.

La rivière que nous avons sous les yeux est boueuse, rapide, et enserre une île. L'Assomptionniste qui nous sert de guide lit trois passages des Saintes Écritures, que nous écoutons debout et tête nue.

Il n'y a pas besoin de commentaires ; on ne saurait dire en mots plus simples dans leur précision, de plus grandes choses.

Le tamaris solitaire, qui arrondit sa ramure là-bas, dans la plaine, est à l'endroit où les fils d'Israël marquèrent de douze pierres, une par tribu, que Dieu venait de les favoriser d'une grande grâce en arrêtant pour eux le cours du fleuve, et en leur permettant de traverser à pied sec.

Le second texte dit qu'Élisée, frappant les eaux du manteau que venait de laisser tomber son maître Élie, les divisa aussi.

Et le troisième rappelle cet épisode charmant où Jean, occupé à catéchiser et à baptiser, vit tout à coup venir à lui un homme sur la tête duquel une colombe se posa, pendant qu'une voix éclatant dans la nue, disait : Celui-ci est mon fils bien aimé...

Le Jourdain n'est plus le cours d'eau boueux, mais le fleuve où se sont passées de si grandes choses que ni le Saint-Laurent, ni l'Amazone, ni le Volga, ni le Nil ne peuvent lutter de célébrité avec lui.

Jéricho

Nous reprenons la piste à travers la plaine aride et tourmentée ; un couvent grec dresse sur une petite éminence ses murs lézardés par le séisme de 1927. Quelques chameaux paissent ici et là, " refaisant leur bosse " à même les maigres touffes de verdure qui commencent à paraître.

Puis c'est soudain un enchantement pour l'œil : des champs verts, des troupeaux, des touffes d'orangers, de dattiers, de bougainvilliers. C'est Jéricho, qui étale l'abondance de ses jardins autour de la fontaine d'Élisée.

Oasis fleurie et parfumée, elle a d'autant plus de charmes, dans le décor des montagnes chenues, et de la plaine désolée qui l'encerclent.

Mabeldouche

Le soleil venait de descendre derrière Jérusalem lorsque nous arrivâmes à Bethanie. Au court arrêt que nous faisons à l'endroit du tombeau de Lazare, un Arabe encadre dans notre portière une figure ronde et rouge, et qui baragouinne je ne sais quoi. C'est le propriétaire du terrain, qui escompte les " bacchiches " que laisseraient tomber de si nombreux curieux.

Mais nous sommes tous harassés de la randonnée ; personne ne se sent le courage de se hasarder sans lumière, dans des escaliers et des couloirs où il est difficile de se glisser même en plein jour.

Le guide répond par un énergique “ Mabeldouche”, ils ne veulent pas ; et nous passons.

Aïn Carim

Les Canadiens-français que nous sommes ne pouvaient passer en Palestine sans visiter le village où vivaient Elisabeth et Zacharie, lorsque Dieu combla leur vieillesse en envoyant un enfant à leur foyer.

Quel joli endroit !

C'est le cri qui monte naturellement aux lèvres lorsque paraît soudain, au dessus de ses jardins en terrasses, Aïn Carim.

Deux sanctuaires attirent le pèlerin, celui de la Visitation, et celui de la Naissance de Saint Jean-Baptiste. Tous deux sont accueillants au possible, et enrichis de tableaux de valeur, parmi lesquels, la “ Visitation”, d'un peintre italien dont j'ignore le nom, est remarquable de vérité. Elisabeth et Marie sont représentées dans les bras l'une de l'autre, se félicitant de leur bonheur.

Nous chantons avec entrain le Magnificat, à l'endroit où il fut dit pour la première fois par les deux saintes cousines.

Dans le second sanctuaire une pierre est conservée dans une niche. D'après la tradition, lors du massacre des Innocents, cette partie de rocher se serait

entr'ouverte, puis refermée sur le petit saint Jean-Baptiste, pour le dérober à la vue des soldats d'Hérode.

Après les trois invocations à saint Jean-Baptiste, patron des Canadiens français, M. Mongeau, un des pèlerins, dit la magnifique prière que les membres de notre société nationale ont l'habitude de réciter à chacune de leurs séances. C'est probablement la première fois qu'elle retentit à l'endroit même où notre patron est né.

Il faut partir !

Il faut partir, il faut quitter Jérusalem.

L'impression pénible de notre arrivée est depuis longtemps dissipée.

A maintes reprises nous sommes retournés au Saint-Sépulcre, et chaque fois l'emprise du Tombeau du Christ s'est faite plus forte sur nos âmes.

Nous ne nous arrêtons plus à l'apparence de la basilique ; c'est ce qu'elle recouvre qui nous a pris le cœur, et pour jamais. Nous comprenons maintenant, au lieu d'être étonnés, peïnés et presque scandalisés. Toutes ces disputes autour du tombeau du Christ sont à la fois un hommage et un témoignage.

C'est Dieu qui est passé là !

Le dîner du dimanche est un dîner d'adieu. Le R. P. Supérieur de Notre-Dame de France y assiste, ainsi que ceux de ses religieux qui ont eu la bonté de nous servir de guides dans nos différentes visites. Au dessert Mgr Forbes lui présente nos hommages et l'expression de notre gratitude.



A JÉRUSALEM, DANS LA COUR DE NOTRE-DAME DE FRANCE.

Le R. P. répond qu'il est toujours heureux de recevoir des Canadiens, et souhaite que nos pèlerinages se multiplient.

Deux religieux Assomptionnistes chantent ensuite les "Adieux à Jérusalem", dont nous répétons le refrain.

Puis, debout, nous chantons notre hymne national.

Nous quitterons Jérusalem demain, lundi, à l'aube.

Bon souvenir à tous, et soyez convaincus qu'il est plus facile de faire de la copie à 103, rue Ste-Anne, que par monts et par vaux en Palestine.

Jules DORION.

TREIZIÈME LETTRE

*Le départ.— Foyers et femmes.— Emmaüs.— Aque-
duc pour Jérusalem.— Chez les Philistins.— A
Lydda.— Gares et convois.— Le désert.— Com-
ment ont-ils traversé ?— La “ zone du canal ”.—
Galli, galli, galli.— Mgr A.-M. Hiral.— L’Egyp-
te.— Le triomphe des spéculateurs.— Tombeaux
et statues.— Un hôtel surprise.— A dos de cha-
meau.— Le jardin zoologique.— La grotte de la
Vierge.— Un peu partout.*

Le Caire, ce 16 mars 1934.

Mon cher Poulin,

J’avais réservé cette lettre pour vous parler des petits métiers, si florissants dans toutes les villes de Palestine, de l’élan agricole qui se produit partout, de la fièvre de construction qu’on remarque dans les grandes villes, de l’emprise que les Juifs cherchent à exercer, des intrigues grecques orthodoxes pour attirer à eux les sympathies anglaises, maintenant qu’ils ne peuvent plus compter sur l’aide puissante de Moscou, tous sujets susceptibles de donner lieu à des réflexions intéressantes ; mais nous sommes un peu comme le Juif errant, condamné à ne

s'arrêter nulle part. Mes compagnons marchent, il faut bien que je les suive.

Foyers et femmes

Et donc lundi matin, 12 mars, la file de nos autos s'engageait sur la route de Jaffa, descendant en spirale au fond des vallées, et remontant de même.

Après une couple de ces ascensions et de ces descentes, nous quittâmes soudain la grande route pour nous engager dans un chemin étroit, montant et malaisé, à travers un terrain rocheux, où ne poussent que les mimosas, que les femmes de Judée vont couper pour alimenter le feu de leurs fourneaux.

Quand je dis fourneaux, n'allez pas penser à ces poêles où nos canadiennes font cuire de si beaux plats.

On fait les choses plus simplement ici. La première boîte de ferblanc venu fait l'affaire. On la pose sur deux tiges de fer ou deux simples broches, on met dessous une couple de poignées de brindilles, et tout est prêt. A l'heure du souper on voit briller ces foyers à la porte de beaucoup de maisons, même dans les villes comme Nazareth, ou Jérusalem.

Et ce sont les femmes qui vont au combustible. De chaque côté du chemin, nous les rencontrons, pieds nus, leurs chaussures posées avec la pioche sur l'énorme botte de branchages — six pieds par quatre en moyenne — placée sur leur tête.

Ici, tout se porte sur la tête : branchages, paniers, cruches, canistres, avec une aisance et une sûreté

qui surprennent ; et j'ai remarqué que les femmes ainsi chargées ont une démarche particulièrement élégante, cambrant le torse, et portant haut la tête.

Emmaüs

Enfin, nous arrivons au village d'Emmaüs, si haut perché que nous pouvons apercevoir, dans le lointain, la plaine des Philistins, pendant que là bas, au sud, la tour russe et la tour allemande nous rappellent le Mont-des-Oliviers.

Dans la basilique, toute riante, un tableau représente les deux disciples qui reconnurent le Sauveur ressuscité à la fraction du pain. Ici encore on a scrupuleusement recherché l'endroit des églises primitives pour édifier la nouvelle.

La descente est moins pénible et donc plus rapide que la montée.

Un aqueduc pour Jérusalem

Nous reprenons la route, le long de laquelle sont alignés d'innombrables tuyaux de fonte d'à peu près dix-huit pouces de diamètre. On est à construire un aqueduc pour Jérusalem. L'eau sera puisée aux environs de Jaffa, paraît-il, à une soixantaine de milles.

Voilà un aqueduc d'une certaine longueur, qui pourrait donner lieu à plusieurs " affaires Beemer " ; mais comme le pays traversé ne connaît pas la gelée sérieuse, la conduite palestinienne n'aura pas les sautes d'humeur de notre " quarante pouces ".

Chez les Philistins

La plaine des Philistins, je l'appelle ainsi car je ne sais plus quel nom moderne elle porte, forme un vivant contraste avec la Judée, désolée et rocheuse.

Elle rappelle notre Ouest avec ses champs sans clôtures, immenses et verts, où le blé a déjà atteint deux ou trois pouces. A Gaza nous ne trouvons pas les portes de Samson, ni même les gonds auxquels elle furent un jour suspendues. Mais les vergers d'orangers commencent, les uns aux débuts de la plantation, les autres en plein rapport. Des gamins font la cueillette, des chameaux passent à la file, lourdement chargés.

Que d'oranges, grand Dieu, que d'oranges !

A Lydda

A Lydda, il nous faut attendre une heure le convoi de Jérusalem, que nous avons précédé.

Nous prenons ici congé de notre chauffeur, un Syrien intelligent et sympathique, qui nous a conduits avec la plus grande adresse, dans cette Chevrolet que tout le monde nous enviait. Nous ne l'avons pas eue dans cette dernière partie du trajet ; on nous l'avait remplacé par un Dodge 8 cylindres, — lisez bien Dumas, — qui n'était pas aussi moelleux ni aussi souple, mais avait pour excuse ses dix ans de service, et d'avoir parcouru déjà plus de cent mille milles.

Le propriétaire de tous ces autos a fait baptiser son dernier né à Jérusalem, dimanche après-midi,

et avait prié le Dr Degagné et Mme Bélanger d'être parrain et marraine. Ce baptême a été le grand événement de l'après-midi, avec la promenade à ânes qu'ont faite une quinzaine de jeunes pèlerins et pèlerines autour du Mont-des-Oliviers.

C'est à Lydda aussi que nous prenons congé de M. Shukri Talhami, le père de MM. Michel, Raphaël et Gabriel Talhami qui s'occupent tous trois, avec quelques-uns de leurs cousins, d'organiser des voyages en Palestine, en Egypte et même en France. Les messieurs Talhami, le père et son fils, Michel, chef du bureau de Jérusalem, ont été d'une attention constante, et d'une courtoisie parfaite pour chacun des pèlerins.

Gares et convois

L'attente n'empêche pas de regarder. Les gares de Palestine ne sont ni vastes, ni somptueuses. Les convois qui circulent n'ont rien non plus de ceux de chez nous ; ce sont les modèles européens, plus petits aussi, car la voie est étroite. Les locomotives et wagons ont des tampons d'arrêt qu'on ne voit pas chez nous, et qui paraissent fort commodes. Les réservoirs d'eau sont de chaque côté de la locomotive, ce qui l'appesantit et permet de diminuer le tender. Quant à la locomotive pilote qui fait le service de la cour, j'ai eu beau l'examiner et réexaminer, je n'ai jamais pu découvrir son ou ses cylindres. Elle doit les avoir sous le ventre.

J'ai lu sur un convoi qui prenait une autre direction : — “ Compagnie internationale des wagons-lits et des grands express européens ”. Ce sont les

“ Pullman ” d’ici, fort luxueux, encore que plus petits, et français par dessus le marché, comme vous voyez. Ici comme à Nazareth il y a du français partout.

Les compartiments à huit, avec couloir latéral, ont d’abord étonné nos voyageurs ; mais on s’y fait vite, et nous y fûmes bientôt chez nous.

Et la plaine aux orangers continue de se dérouler pendant une couple d’heures sous nos yeux.

Le désert

Le désert produit une étrange impression chez ceux qui ne l’avaient encore vu que sur les gravures. Pour nous, Canadiens, c’est la plaine immense, où la neige serait remplacée par du sable, Mêmes stries, mêmes ondulations, mêmes “ bancs ”.

Ce ne doit pas être gai lorsque le vent se met à fouiller là dedans.

La semaine dernière il y a eu une de ces poudreries, deux convois se sont trouvés non pas enneigés, mais ensablés, et il a fallu aller à leur secours.

Tout l’après-midi, nous avons passé des dunes et des dunes, avec, pour reposer nos yeux, des files de chameaux qui se profilaient en caravane dans le lointain, ou la Méditerranée, pas tout à fait tranquille aujourd’hui, puisqu’elle venait franger d’écume le rivage que nous longions à certains moments.

Ici et là des gares, maigres cabanes, et des villages de cantonniers, reconnaissables parce que toutes

les palissades y sont construites avec de vieilles traverses de chemins de fer.

Des oasis en assez grand nombre, et parfois considérables ; l'impression est étrange de voir ces beaux dattiers à si belles couronnes de palmes, sortir d'un sol qui paraît de sable vif. Mais l'eau n'est pas loin ; de grands puits à "brimballes" révèlent sa proximité. Le sable est ici un intrus amené par le vent du désert qui, demain, le poussera ailleurs, au gré de son caprice.

Comment ont-ils traversé ?

Jusqu'à El Kantara, la même impression pénible m'opprime ; la vapeur nous traîne facilement, nous, dans de confortables et solides voitures ; mais saint Joseph, qui marchait à pied aux côtés de son âne ; mais la Vierge, qui pressait sur son sein le petit enfant arraché aux sanguinaires séides d'Hérodé le calculateur, comment ont-ils pu franchir seuls, sans expérience et sans secours, cette cruelle solitude ?

Préoccupation aussi tardive qu'inutile !

La Providence ne veillait-elle pas sur eux ? Et résignés à la souffrance comme l'étaient les trois saints personnages, n'ont-ils pas supporté avec patience la fatigue, la soif et l'angoisse, parce qu'ils accomplissaient la volonté du Père ?

La zone du canal

Nous n'approchions pas avec la même quiétude la zone du canal de Suez, une des plus surveillées de la terre.

L'impression de détente ressentie par tout voyageur qui met pied à terre après sept heures de chemin de fer, est bientôt gâtée par l'apparition de militaires et de policiers de toutes tailles et de toutes couleurs, et surtout le spectacle de nos colis, traités avec un tel sans gêne que les uns y perdent leurs poignées, pendant que les autres encaissent des bosses et des égratignures. Ils vont ensuite s'aligner sur une immense table quadrangulaire, où une nuée de galonnés à casquettes commencent à les regarder d'un œil soupçonneux.

Va-t-il falloir ouvrir ces cent soixante malles, et résoudre à nouveau le formidable problème de les reboucler ?

Heureusement, M. Baril est là qui s'agite et coule vers les gabelous des regards chargés d'un fluide magnétique.

Le bruit court, dans nos rangs, qu'il n'y aura que deux ou trois victimes ; mais lesquelles ? Des noms sont appelés : Mlle Morency, madame Lavoie, un autre que je ne saisis pas. Ils ouvrent et voient des mains plus ou moins nettes plonger parmi leurs effets. Notre sympathie les reconforte. *Hodie mihi, cras tibi.* Ce sera peut-être notre tour demain, car il circule des bruits terrifiants sur les exigences des douaniers français et italiens.

Galli, Galli, Galli

Nous nous avançons vers le bac, un bac qui accoste par les deux bouts, comme ceux de Ste-Anne et de

Batiscan autrefois. Et voilà que commencent les Galli, Galli, Galli.

Vous ne savez pas ce que c'est ?

C'est le cri d'appel du prestidigitateur de l'endroit, ou plutôt des prestidigitateurs, car il y en a de cinq ans, de dix ans et de quarante ans.

Celui de quarante ans s'assied sans façon sur le sol, et sort de la besace qui lui pend au flanc trois gobelets qui lui servent au truc bien connu : passez muscade. Il prend ensuite le linge qui traînait à terre, se le passe entre les lèvres, le roule en peloton, le pose dans sa bouche, le retire et à sa suite un œuf, deux poulets, une tige de sept pieds de long ; et, passe ensuite le chapeau.

Il n'est pas seul. Les vendeurs de cigarettes, de cartes postales, de bijoux, de pipes, de fez, de chasse-mouches, de cannes, surabondent.

Mgr A.-M. Hiral

De l'autre côté du canal Mgr Ange-Marie Hiral, si bien connu à Québec, nous attend.

Il est venu exprès de sa ville épiscopale pour rencontrer les Canadiens ; dans sa chapelle de Notre-Dame du Désert, il nous bénit, puis nous dit quel bon souvenir il garde du Canada, où il a été reçu prêtre et où il a passé la plus grande partie de sa vie.

Nous montons ensuite dans des wagons encombrés pour nous rendre au Caire ; et ce n'est que tard dans la soirée que chacun de nous, enfin retiré dans sa chambre du Continental Savoy, peut secouer le sable

du désert, se brosser, s'épousseter, et enfin se plonger dans un bain qui paraît délicieux.

Nous ne sommes pas au Metropolitain, à cause de l'encombrement ; c'est la saison du tourisme ici, mais nous sommes très convenablement logés dans une hôtellerie qui égale nos meilleures, en face du jardin Ezbekiya, un des plus considérables et des mieux entretenus de la ville.

Mais personne ne se met au lit sans dépouiller son courrier, le deuxième qui nous arrive. Il faut être loin du pays, comme nous le sommes, pour comprendre ce que veut dire cette phrase : “ des nouvelles de chez nous ! ”

L'Egypte

Les Hébreux avaient raison de regretter les oignons d'Egypte. Le premier cri qui s'échappe de nos lèvres mardi matin, lorsque nous commençons notre exploration est : quelle différence !

Des champs de blé déjà épiés, où les tiges sont si pressées qu'elles ondulent à peine à la brise ; d'autres champs, de trèfle qui a déjà plus d'un pied de haut. Ce ne sont plus les animaux étiques de la Palestine, mais d'énormes vaches, genre zébu, qui doivent descendre des vaches grasses du Pharaon ; les ânes sont replets et gaillards, et les chevaux attelés aux nombreuses Victorias que nous rencontrons, tous parfaitement modelés et à poil luisant, sont de cette race Arabe tant vantée. En passant, n'ayons pas honte

de nos chevaux pur sang canadiens, ils ressemblent à ceux-ci.

Après des milliers d'années, la Vallée du Nil, grâce à son fleuve bienfaisant, garde sa même fécondité. C'est déjà une pléthore de produits, et pourtant nous ne sommes pas encore dans la période d'abondance.

Les fellahs ne négligent aucun soin pour traiter cette bonne terre comme elle le mérite. Nous les voyons nombreux dans les champs, qui s'affairent sans se laisser distraire par notre passage.

Un exemple suffit pour illustrer le soin qu'ils y mettent : Nous avons vu des plantations de plus d'un mille carré, protégés à chaque rang par des jones, contre le vent. Or la distance entre ces rangs ne dépasse guère un pied, et ces jones sont plantés à la main ! On multiplie aussi les canaux d'irrigation, qui font abandonner les puits antiques, d'où l'on extrayait l'eau à l'aide de pompes actionnées par des bœufs.

Notre première journée

Cette première journée nous visitons la chapelle de "l'arbre de la Vierge", plus ou moins authentique, l'obélisque à hiéroglyphes, haut de plus de soixante pieds, qui marque le centre de l'ancienne Héliopolis, et la Héliopolis moderne, déjà considérable, mais encore en construction.

Voici le lieu du plus grand triomphe des spéculateurs sur immeubles.

Ce terrain, situé en plein désert, ne valait rien. Le premier spéculateur l'acheta pour une bouchée de pain, et le revendit bon prix. Le deuxième le revendit encore plus avantageusement à une compagnie, dont le baron belge Ampère était le président. Outre le prix spécifié, et qui était déjà considérable, on lui fit don d'une belle maison de rapport.

Quant au baron Ampère, décédé il y a quelques années, il a sa tombe dans la cathédrale catholique du Caire ; et son fils, qui continue l'exploitation, habite un palais de style hindou.

Nous avons terminé notre visite en passant à travers les tombeaux des Khalifes, qui sont nombreux, parfois imposants par leur grandeur, mais ne paient pas de mine dans l'abandon où on les laisse.

Un seul, celui de Tewfick pacha, est dans toute sa splendeur. Il faut y entrer en babouches, puisque c'est une mosquée ; mais l'ennui en vaut la peine, car il contient trois sarcophages d'une richesse inouïe, dont un en bois précieux incrusté d'ivoire.

Tombeaux et Statues

Mercredi était la journée désignée pour la visite des sphynx et des pyramides, sur les confins du désert de Lybie.

Les photographies donnent l'illusion que ces monuments se mirent dans les eaux du Nil. C'est une erreur, car le miroir est trop loin ; tout au plus se rapproche-t-il, lorsque le Nil déborde au début de l'automne. La route est surélevée pour la mettre à l'abri des inondations.

Le matin nous visitons la pyramide à degrés du roi Zozer, la plus ancienne de l'Égypte, le sphynx d'albâtre, non le plus grand mais le plus beau qui existe, les deux gigantesques statues de Rhamsès II, le tombeau d'un roi dont vous me pardonnerez d'avoir oublié le nom, car selon l'expression des vieux Canadiens, il est "imbaisable".

Les sculptures et inscriptions des murailles sont cependant intéressantes. Elles prouvent, entr'autres choses, que les bovins d'aujourd'hui existaient, tels que nous les voyons, il y a trois ou quatre mille ans, puisque les sculptures les montrent avec la même bosse au garrot, et les mêmes longues cornes, courbées vers l'arrière, le long du cou.

Monsieur le bœuf Apis avait aussi ses temples tombeaux ; j'en ai regardé trois semblables dans leur énorme masse de granit ; mais comme il s'agissait de se glisser dans un étroit couloir, où les bougies, consumaient le peu d'oxygène à notre disposition, pour voir les dix-sept autres, j'ai fait demi-tour. Le bœuf Apis, encore que ses adorateurs l'aient embaumé, ne m'intéresse pas à ce point.

Un hôtel surprise

Dîner, dans la grande salle chinoise de "Mena House", un hôtel surprise situé au pied des grandes pyramides.

Je dis hôtel surprise car tous les raffinements modernes y ont été réunis, y compris une immense piscine à ciel ouvert dont le fond est à carrelage de marbre d'un bel effet ; un tennis, un golf, un gymnase,

et des jardins qui sont une merveille dans le luxe de leur végétation orientale.

A dos de chameau

Le trajet de l'hôtel aux Pyramides n'est pas très long, à peine un mille, mais il s'est fait à dos de chameau ; et c'est bien l'impression la plus vive que la plupart de nos voyageurs rapporteront de leur visite au Caire.

Chameaux, ânes et calèches, oui des calèches, pas tout-à-fait comme celles de Québec, mais à deux roues tout de même, sont rangés le long du boulevard, près de l'hôtel, dans un endroit ménagé à cet effet.

Les chameaux ont la majorité absolue ; ils sont une centaine, qui avancent un à un, et plient tour à tour leurs longues jambes sur un signal du chamelier.

Les beaux chameaux, ceux qui sont tondus, soigneusement étrillés, avec des arabesques dessinés aux ciseaux autour de leur cou, et des pompons de laine voyante tombant de leurs selles, sont vite pris d'assaut par ces dames ; et c'est un petit drame à chaque lever.

Le chameau se déplie en trois fois. Il lève d'abord à demi le derrière, ce qui vous lance en avant ; il vous renvoie en arrière en redressant ses jambes de devant, puis il vous fait planer à sept ou huit pieds au-dessus du sol quand il s'est enfin mis d'aplomb sur ses quatre pieds, larges et mous.

La longue caravane des quatre-vingts " vaisseaux du désert " se met enfin en marche en plus ou moins bel ordre, pendant que M. Roberge trotte sur ses flancs, monté sur un fringant âne gris. Deux calè-

ches montent péniblement derrière, chargées des pèlerins les moins aventureux.

Je n'ai pas lieu d'être fier de ma bête ; c'est la plus noire, la plus petite et la plus poussive du groupe ; la chamelle de Madame Dorion porte un grand nom, Sarah Bernhardt, mais elle n'en est pas plus fringante pour cela. Mgr Forbes évoque les " quarante siècles " de Napoléon, en regardant Chéops et Kephrem ; un autre entonne " Un canadien errant ", mais c'est lamentable sur le dos d'un chameau.

Nous nous faisons photographier ; puis descente générale vers le grand sphynx. Quand nous longeons à quelques pieds l'immense construction de Chéops, — elle dépasse notre citadelle de plus de cent pieds, — nous avons l'air de fourmis. Quelques petites taches mouvantes se dessinent sur la paroi oblique ; ce sont des grimpeurs, qui, tirés ou poussés par les guides arabes, s'agrippent des pieds et des mains pour gagner le sommet.

Nous reprenons nos chameaux, et déjà plus hardis et un tantinet entraînés, nous descendons dans un bel ordre vers l'hôtel.

Le jardin zoologique

L'odeur du ruminant à bosse est persistante. Les nez fins s'en accommodent mal, et se plongent en vain dans les mouchoirs parfumés. Il nous faudra épousseter, secouer et laisser à l'air nos habits !

En attendant, nous arrêtons au jardin zoologique, qui est plus ancien et plus habité que le nôtre.

A l'entrée, de nombreux perroquets nous jassent une bienvenue qui doit être de l'arabe, car nous n'y

comprenons rien. Puis ce sont de gentilles gazelles à la tête fine, des antilopes aux cornes immenses, deux girafes d'une hauteur démesurée, des zèbres, des pélicans, des lions, des tigres, des panthères. Dans un étang, quatre hippopotames s'ébattent lourdement ; sur l'invitation du gardien l'un d'eux ouvre une bouche immense, et lance un grognement qui n'a rien d'harmonieux. Les deux crocodiles qui dorment au soleil, ne daignent pas interrompre leur somme pour nous faire plaisir. Le couple de rhinocéros fait preuve de plus d'urbanité ; il fait des cabrioles et brandit ses doubles cornes en notre honneur. Notre visite rapide s'achève par les cages des singes, qui cessent de s'épucer pour faire mille cabrioles, où ceux à la queue prenante laissent loin en arrière leurs concurrents.

La grotte de la Vierge

Nous terminons notre course par la visite, dans un faubourg miteux, d'une église copte dont on fait remonter la construction à plus de quinze cents ans, et qui accuse bien cet âge. Le chœur recouvre une grotte que, suivant une tradition, la Sainte Famille aurait habitée durant les sept années de son séjour en Egypte.

Un peu de tout

En revenant à notre " Continental-Savoy ", nous constatons encore mieux, car la circulation est intense, que le nombre des hommes à robes l'emporte beaucoup sur les autres. Ces robes descendent jus-

qu'à la cheville : elles sont blanches ou rayées, et coupées d'une ceinture voyante, le plus souvent rouge. Chez les gens à l'aise, le manteau est de l'étoffe la plus fine, et souvent de fort belle couleur.

A l'hôtel les chefs portent l'habit, du matin jusqu'au soir ; les garçons de table portent la robe blanche, la ceinture rouge et le fez ; ceux de l'ascenseur, les commissionnaires et les chasseurs, ont la veste et le boléro des zouaves, avec une jupe qui ressemble à la culotte bouffante.

La police égyptienne a un uniforme bleu-marin, porte le fez, et est armée d'un bâton long de trois pieds, muni d'une poignée à garde de cuir. D'autres portent le fusil ; et la police du désert se fait à dos de chameau.

On peut s'adresser partout en français. Tous le comprennent, et beaucoup le parlent avec une grande correction. A un d'entre nous qui s'en étonnait, un Egyptien a répondu : " Mais, le français est ici la langue du commerce, monsieur. "

Allez donc faire comprendre cela aux " book-keepers " de chez nous ?

Nous n'avions vu de gros ventre ni à Ceuta, ni à Naples, ni à Athènes, ni à Constantinople, ni en Palestine. Au Caire, il en pleut !

Est-ce un effet de la richesse du sol, et de la surabondante récolte qu'on en tire ? Pourtant, il n'en devait pas être ainsi aux siècles passés ; les vieux dessins égyptiens ne représentent que des hommes aux larges épaules et à la taille mince.

La population du Caire dépassant le million, il y a des camelots beaucoup plus qu'on en désire, des bazars par milliers, et aussi des magasins où l'on vend de fort belles marchandises.

Nos femmes les ont découverts, avec un véritable flair de Christophe Colomb ou de Jacques Cartier. Et à tout instant, sur les terrasses ou dans les salons du Continental-Savoy, ce sont des mystérieux et enthousiastes colloques : — “ Avez-vous vu, madame ? . . . Oh ! ma chère, que c'est beau ? . . . Vous n'avez payé que cela ! C'est beaucoup moins cher qu'à Québec . . . Comme vous sentez bon ! . . . Une seule goutte, madame ! Et le vendeur m'a dit qu'avez cette bouteille on peut en faire trois de la grandeur de celles de chez nous ! . . . ”

Les maris et les pères tâtent mélancoliquement leurs portefeuilles qui s'amincissent !

Bon souvenir à tout le monde.

Vous savez qu'ici, nous avons 76 Farenheit à l'ombre ce matin.

Est-il vrai qu'il y a encore de la neige à Québec ?

Jules DORION.

QUATORZIÈME LETTRE

La fête de l'Indépendance.— Sur la citadelle.— Les Mamelouks.— Les bazars.— Le musée Mariette Pacha.— Tout-Ankh-Amoun.— Sur le Nil.— Les catholiques au Caire.— Du cinéma.— Dans la rue.— Vers Alexandrie.— Le français en honneur.— Passeports, etc.— La Méditerranée tressaille.— Le 17 mars.

Sur " L'Esperia ",
ce 18 mars 1934.

Mon cher Dumas,

Aujourd'hui, 15 mars, c'est le jour de l'Indépendance ici, quelque chose comme le 4 juillet chez nos voisins, ou plutôt comme le 1 juillet chez nous, car il y a indépendance et indépendance.

Toutes les perches des tramways portent bien le drapeau vert, avec le croissant et trois étoiles blancs ; Madame la Khédive a bien été applaudie, comme elle se rendait à un gala de l'opéra en grande toilette, son voile de fine soie blanche sur le nez ; mais aucun appareil militaire, du moins dans les quartiers où nous avons fréquenté ; et la rumeur circule, — vaut-

elle quelque chose ? — que le résident anglais et Fouad I se regardent de travers, parce que le second aurait fait à Mussolini des concessions, que le premier ne trouve pas de son goût.

Quoiqu'il en soit, j'ai trouvé très significatif, en montant sur la citadelle, d'y voir flotter non le drapeau vert, mais le Union Jack, tout comme chez nous. Ego nominor leo !

J'ai vu tout à l'heure la garde montante et la relève de sentinelles au palais royal. Fez et soldats égyptiens, en uniformes bleus. Mais sur la citadelle, soldats anglais en uniformes khakis.

Le canal de Suez est tout proche, et le Soudan n'est pas un pays à négliger.

Sur la citadelle

De la citadelle, élevée non loin des carrières d'où l'on tira la pierre des pyramides, la vue est très belle ; on voit d'un coup d'œil presque toute la ville, et jusqu'au désert qui, au reste, n'est jamais loin, que ce soit à l'est ou à l'ouest.

Nous avons dû aux réparations qu'on est à y faire, l'avantage de visiter sans babouches la mosquée Méhémet Ali. C'est un diminutif de Ste-Sophie de Constantinople, avec cette différence que les murs et les colonnes ont un revêtement d'albâtre de plus d'un pouce d'épaisseur. Le luminaire avait été enlevé ; on se modernise ici, car partout les lampions à l'huile sont remplacés par l'électricité.

Les Mamelouks

Quelques pas plus loin, c'est le palais des Mamelouks, immense, mais vide même de meubles. Ces Mamelouks jouaient depuis longtemps aux prétoriens romains, faisant et défaisant à leur gré les Khédives, — ils en agissaient déjà ainsi au temps de saint Louis, — lorsque Mohamed Ali, le chef de la dynastie actuelle, prit un jour si bien ses mesures que tous les chefs de la redoutable milice se trouvèrent réunis en même temps dans le palais.

Il saisit l'occasion, et en fit pendre dare-dare quatre cent soixante et dix-neuf.

Le quatre cent quatre-vingtième enfourcha en vitesse son cheval, et sauta par dessus le rempart. Le cheval se tua, le Mamelouk point. Prenant ses jambes à son cou, il gagna le désert.

Quelques années plus tard Amine bey, c'était son nom, eut l'imprudence de revenir. Mohamed Ali était persévérant dans ses desseins. Il fit pendre le quatre cent quatre-vingtième Mamelouk.

Habita-t-il ensuite le palais ? Peut-être car on nous y montre une magnifique baignoire, tout en albâtre, qu'on dit être la sienne.

Les Bazars

Le reste de l'après-midi nous visitons les bazars arabes, qui ne diffèrent point de ceux de Constantinople et de Jérusalem.

Tant que la rue fut assez large pour donner passage à une automobile, notre chauffeur, un maigre égypt-

tien aux yeux de braise, y évolua sans écraser ni accrocher personne, avec une maîtrise digne d'admiration.

Lorsque les amateurs insatiables d'achats descendirent, comme je n'ai aucun goût pour ces marchés où il faut se battre pour n'être pas volé, je restai dans la voiture. Comment nous arrivâmes à nous tirer de là et à gagner une grande place, je me le demande encore.

Cette place était un centre de vie arabe intense. Cafés où l'on mange des pâtés formés de deux crêpes accolées, renfermant je ne sais quoi, et que l'on trempe dans je ne sais quoi; gamins qui se bousculent et se roulent dans la poussière; musulmanes qui s'arrêtent, curieuses, avec l'étrange étui de cuivre à trois anneaux qu'elles portent sur le nez pour retenir leur voile au-dessus de la bouche; enfants à califourchon sur une épaule de la mère ou du père; porteurs qui vont se dandinant, avec toutes sortes de choses sur la tête; troupeaux de moutons évoluant comme s'ils étaient chez eux; harems que le propriétaire transporte d'un bloc dans sa charrette à âne; tout cela passe et repasse, jusqu'à ce que nos acheteurs et acheteuses, enfin rassasiés, sortent des bazars.

Le musée Mariette Pacha

Ce Mariette Pacha est un Français, tout comme l'était le Soliman Pacha dont la statue de bronze se dresse sur une grande avenue tout près de l'église des RR. PP. Franciscains.

Soliman, ancien colonel français, avait dressé à l'européenne l'armée du Khédive, dont il devint commandant en chef. On dit qu'il eut l'occasion de donner une râclée à de Moltke, alors jeune officier, et qui se faisait la main dans l'armée turque avec laquelle le pacha du Caire vint en conflit.

Mariette ne fut pas un soldat, mais un savant qui s'occupa beaucoup d'antiquités égyptiennes, et surtout de les réunir dans un musée, pour empêcher qu'Anglais et Américains ne les démenagent complètement à Londres ou à New-York. Il a son buste en bronze dans le musée, de même que Champollion, le découvreur du secret de l'écriture à hyéroglyphes, si je ne me trompe, et tous ceux qui se sont illustrés dans les recherches de ce genre.

Ce musée du Caire est passionnant d'intérêt, et mériterait des visites longues et répétées.

Notre passage ultra rapide nous permet cependant de nous faire une idée du degré de culture auquel ont atteint les Egyptiens. Et aussi de leur folie idolâtrique.

Les momies, on le pense bien, abondent ici ; mais ce que l'on sait peut-être moins, c'est qu'il y a non seulement des momies d'hommes, de femmes et d'enfants, mais encore de bœufs, de vaches, de chats, de chiens, de crocodiles, de serpents, de singes, de poissons !

Les dessins coloriés, datant de deux ou trois mille ans, sont remarquables par la fraîcheur relative de leur couleur ; les yeux de certaines statues, faits d'ivoire, de cristal et d'ébène, étonnent par leur

vivacité d'expression. En voyant certaines feuilles couvertes d'écriture encore bien lisible, on fait cette mélancolique réflexion que, dans trois mille ans, nos journaux, ainsi que les pensées et les opinions que nous y exprimons, seront depuis longtemps passés à la poussière et à l'oubli, puisque notre papier vaut moins que le papyrus des anciens.

Tout-Ankh-Amoun

La grande richesse du musée du Caire est le tombeau de Tout-Ankh-Amoun, récupéré en entier par les chercheurs. On sait que les tombeaux des autres Pharaons avaient été depuis longtemps pillés lorsque les savants modernes y ont atteint. Celui de ce jeune Pharaon de 18 ans était resté inviolé. On se prend à se demander, en voyant les innombrables richesses qu'on en a tirées, ce que pouvaient bien renfermer les autres !

Tout-Ankh-Amoun n'était pas fils du Pharaon mais il avait épousé sa fille, princesse qui tenait de sa famille un occiput très développé.

On a déjà parlé à satiété des richesses trouvées dans ce tombeau ; je n'en entreprendrai pas la description ; qu'il me suffise de dire que, malgré tout ce que j'ai lu, je n'ai pu m'empêcher d'être surpris de la profusion des objets et de la quantité d'or. Les Egyptiens croyaient que les défunts sortaient de leur tombe, pour mesurer l'affection de leurs proches à l'abondance des dons qui environnaient leur dépouille. Le jeune Pharaon de 18 ans n'a pas dû avoir de doute sur les effectons laissées derrière lui.

Sur le Nil

L'après-midi du vendredi étant libre, et d'ailleurs fort chaude, beaucoup en ont profité pour se reposer ou regarder, des terrasses de l'hôtel, la vie couler dans la rue, pendant que les échos d'un concert de fanfare militaire leur arrivaient du jardin d'en face. Un petit groupe a satisfait l'envie qu'il avait de faire de l'aéroplane.

Un autre, plus considérable, a goûté le plaisir beaucoup plus calme d'une promenade en felouque sur le Nil. Le bateau n'a rien de moderne, mais ne manque pas d'élégance. Après avoir remonté le fleuve à force de rames et de cordelle, les excursionnistes l'ont redescendu à l'aide de l'immense voile triangulaire qui caractérise ces embarcations.

Les catholiques au Caire

Les catholiques ne sont pas nombreux au Caire ; cependant, il s'y trouve trois églises assez fréquentées, et qui forment autant de paroisses. Les Franciscains qui les desservent appartiennent à plusieurs nations ; ils comptent deux Canadiens, dont un québécois, avec qui nous avons eu le plaisir de causer.

Deux ou trois communautés de Sœurs exercent aussi leur apostolat dans des hôpitaux et des écoles. Les deux sont fréquentées par des gens de toutes religions et de toutes couleurs. Le ministère se fait pour la plus grande partie en français.

C'est la langue étrangère dominante au Caire, il est très facile de s'en apercevoir.

Du cinéma

L'après-midi s'est terminé par une séance de cinéma dans un établissement de photographie de la ville.

M. l'abbé Fréchette, des Trois-Rivières, possède un petit appareil enrégistreur qu'il a largement utilisé depuis que nous sommes entrés en Méditerranée. Comme deux de ses rouleaux de films étaient développés, il nous a invités à aller les voir.

L'invitation était faite de trop bon cœur pour être refusée.

Nous avons passé là une bonne demi-heure, à revivre maintes scènes de rues auxquelles nous avons assisté, et à nous voir agir nous-mêmes sur la toile, ce qui cause toujours une impression très originale.

Pour ma part, je ne monterai probablement plus jamais à chameau, mais, du moins, ai-je eu l'occasion de voir quelle figure j'y ai faite.

Dans la rue

Un coup d'œil dans la rue avant de quitter la capitale de l'Égypte. Les chose se passent à la porte du Continental-Savoy, au-dessus duquel flotte un drapeau à carreaux rouges et blancs, comme à la porte du Frontenac à Québec, à la différence des uniformes près :

Suisse galonné à sa manière, qui appelle les autos ou les équipages ; policier imposant ; guides à amples manteaux ou à turbans, la plupart noirs ; frotteurs de bottes qui examinent soigneusement si vous avez un grain de poussière de trop, — il m'est arrivé un

jour d'en avoir un à chaque pied, — vendeurs de cigarettes, de journaux, de toutes sortes de choses, car les camelots sont légion ici.

Les tramways passent et repassent. Ils sont blancs, fort propres, et vont toujours par couples, l'un tirant l'autre.

Nos gens ne les ont pas fréquentés ; allez donc vous retrouver avec ces serpents enchevêtrés que sont les caractères arabes. Et les chiffres ! Des V sur le côté ou la tête en bas, des epsilons grecs, des 7 à l'envers ! On y est tout de suite perdu.

J'ai fait au début de l'après-midi, à l'heure où le soleil tape, une course sur la rue. Les gens du pays ne bougeaient guère, les uns sirotant une consommation à la table de quelque café, les autres étendus tout bonnement dans un coin d'ombre, sur le trottoir, et faisant leur sieste, la tête abritée sous un pan de leur burnous, et les pieds nus.

Vers Alexandrie

Nous avons quitté le Caire le matin du 17, à sept heures, pour Alexandrie.

Voyage agréable, à travers une plaine plate comme celles de notre Ouest, et dans le plus bel état de culture. Les blés ont l'apparence de ceux des alentours du Caire, les luzernes sont hautes, les champs d'oignons et de fèves en plein rendement ; et, de place en place, des laboureurs sont à l'œuvre pour préparer les champs à je ne sais plus quelles semences.

Quand nous ne voyons pas le Nil ou un de ses bras, nous le devinons à une pointe de voile latine, ou à l'extrémité de quelques longues vergues qui strient l'horizon.

La population grouille, affairée, dans les champs; des bœufs, des ânes, des chameaux traînent la charrue, font mouvoir les pompes, ou parcourent les longues jetées que sont ici les routes. Parmi les marchandises transportées, beaucoup de ballots de coton, qui s'empilent dans les cours des immenses manufactures du Delta. Le coton d'Égypte, paraît-il, compte parmi les meilleurs. Des villes se tassent autour des filatures; nous passons à toute vitesse, sans pouvoir rien examiner de leur physionomie.

A Alexandrie, les autos qui viennent nous chercher à la gare nous promènent pendant une heure avant de nous conduire au quai où l'“ *Esperia* ” nous attend au lieu de l'“ *Ausonia* ”.

La différence n'est pas grande, l'un est un peu plus petit que l'autre, mais avec même gabarit et même fini.

Le caractère strictement égyptien est beaucoup moins marqué ici qu'au Caire. Alexandrie est la grande ville maritime où la physionomie prend l'aspect cosmopolite. Même les Musulmanes y portent leur voile avec moins de soin, le laissent parfois négligemment tomber; et une d'entre elles a vu brutalement lever devant ses yeux la jalousie de la fenêtre du wagon, d'où elle jetait un regard trop intéressé sur les hommes de notre groupe.

La cathédrale Ste-Catherine est une belle église, fort intéressante, et qui révèle une piété active

chez la population qui la fréquente. Les Franciscains, qui desservent l'église, sont polyglottes ; les confessionnaux révèlent qu'on y entend des pénitents dans toutes les langues parlées dans le bassin de la Méditerranée.

Le français en honneur

Une chose significative. A Alexandrie, le français est en honneur plus que partout ailleurs. Les noms de rues sont indiquées en arabe et en français. Nous avons parcouru plusieurs voies commerciales, et les plus importantes, à en juger par la grandeur et la richesse des établissements. Enseignes, annonces, tout en excellent français. Nulle trace de " jobs " ici ; mais des " soldes " en veux-tu, en voilà. Et quelle jolie langue partout ! Il y a des ateliers de bonnetterie, de cordonnerie, des tailleurs pour hommes ou pour dames, des joailliers, des horlogers.

Les hommes d'affaires et les commerçants de chez nous devraient bien passer par là ; ils verraient comment il est possible et agréable de faire des affaires en excellent français.

Passeports, etc.

Nous commençons à nous faire au sort des troupeaux parqués dans un coin de gare, et dont chaque membre doit passer, à son tour, sous l'œil inquisiteur du douanier, du préposé au visa des passeports, et de l'agent médical.

Les formalités, toutefois, se simplifient du fait que nous voyageons en groupe, et que notre union, disciplinée, nous vaut une force devant laquelle doivent s'incliner les sbires les plus conscients de leur autorité, et les plus soucieux de la faire sentir.

Jusqu'ici le poids de nos cent soixante colis, arrivant à la fois, a eu raison de tous les barrages. A une heure, le 17 mars, nous étions à bord de l'“ *Esperia* ”, un joli navire tout blanc, de ses cheminées à la ligne de flottaison ; et à deux heures et demie, nous prenions le large, pendant que s'affairaient autour de nos tables, des garçons absolument débordés par notre invasion subite.

Dois-je vous dire qu'ici comme au Continental-Savoy, au Mena House, et partout où nous sommes passés, le menu est en excellent français ?

La Méditerranée tressaille

L'“ *Esperia* ” est un lévrier de mer. Coque étroite, étrave tranchante; à peine au dehors des môles d'Alexandrie, il se mit à jouer de l'hélice avec une ardeur qui fit tressauter les plats sur la table, et les cœurs dans les poitrines.

Plusieurs dîneurs restent la fourchette en l'air, et se regardent piteusement. Le lévrier n'en a cure, et continue de foncer en avant.

Il vous est arrivé de voir un cheval agiter fébrilement une partie de sa peau lorsqu'une mouche importune vient s'y poser. Sous un soleil brillant, à peine lutinée par une brise légère, la Méditerranée

paraissait de belle humeur ; mais ce moucheron d'“ *Esperia*”, qui s'obstinait à pointer dans son flanc, la fit changer d'allure ; elle se mit à tressaillir avec de ces moutonnements qui sont chez la mer ce qu'est le froncement de sourcil chez l'homme.

Les cœurs commencèrent à se décrocher, et à traîner lamentablement je ne sais où ; un gros dîneur, qui a pour principe de toujours manger pour son argent, dût s'y prendre à cinq fois avant d'arriver à son compte, pendant que l'“ *Esperia* ” continuait de filer ses dix-neuf nœuds.

Un enragé joueur de bridge prit son courage à deux mains pour finir un “ slam ” commencé ; mais bernique, la mer ne se dérange pas pour si peu ; elle a continué ses tressaillements fibrillaires, et le “ slam ” est resté là, à la grande satisfaction des deux joueurs qui devaient être victimes.

Le 17 mars

Le 17 mars ne peut s'oublier même en voyage, surtout lorsqu'on a, pour représenter les Canadiens irlandais, un curé comme M. l'abbé Boyd, né le jour de la St-Patrice, et ordonné aussi à cette date. Par surcroît, il y a 47 ans aujourd'hui que S. E. Mgr Forbes est prêtre.

Le dîner fut donc reculé à huit heures, les tables ornées de fleurs, les coupes à champagne disposées en bel ordre, et, tout le monde sur le pont ! Jusqu'aux malades, qui firent un effort pour traîner leurs cœurs à table, et les y garder au moins jusqu'au dessert.

M. le chanoine Gaudreau, créé orateur des grandes circonstances, porta la santé de l'Irlande, de Mgr l'archevêque d'Ottawa et de M. l'abbé Boyd.

Mgr Forbes répondit avec sa souriante bonhomie, et M. Boyd avec la cordiale ardeur d'un Irlandais fier de sa patrie, et désireux de la voir recouvrer sa complète indépendance. Si les Jaunes de l'Ulster se fussent trouvés devant lui, je doute qu'ils s'en fussent tirés sans y laisser des plumes.

On chanta, comme il convient, "O Canada" en chœur ; mais la mer continuant de se montrer agressive, la veillée ne fut pas poussée loin, chacun éprouvant le besoin d'envoyer son cœur faire dodo.

Malgré tout, nous commençons à revenir vers le pays. Chaque tour de ces hélices trépidantes nous en rapproche.

Bon souvenir à tous.

Jules DORION.

QUINZIÈME LETTRE

La chicane.— Saint Joseph.— Syracuse.— Des catacombes.— L'oreille de Denys.— L'Aetna.— Repas pantagruélique.— Encore à Naples.— A Pompéi.— Le Vésuve.— Capri.— La grotte d'Azur.

Naples, ce 21 mars 1934.

Mon cher L'Heureux,

Durant toute la journée de dimanche, la mer n'a cessé de protester contre la brutalité de l'“ *Esperia* ”. Quand j'ai vu que les choses prenaient cette tournure, je n'ai pas voulu aller me mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce. J'ai entendu une messe matinale, pris un léger déjeuner, et hop ! au lit. Je n'en suis sorti que le soir, pour prendre une légère collation, alors que les belligérants parlaient sérieusement de paix.

Ceux qui ont voulu se mêler de l'affaire y ont perdu des plumes ; près des deux tiers de l'effectif sont restés sur le carreau ; quelques unes des victimes parlaient sérieusement de se fixer en Europe, plutôt que de franchir à nouveau la mer ; d'autres se sont fait plaies et bosses, en oubliant de se tenir aux parois quand le plancher changeait de niveau.

La Saint Joseph

Le lendemain, jour de la Saint Joseph, les figures tournaient au beau avec le temps. L'assistance aux messes fut nombreuse ; mais le prédicateur, choisi pourtant parmi les plus solides curés, avait été trop éprouvé dans ses œuvres vives ; nous dûmes nous contenter des sermons entendus autrefois.

Et puis une teinte grisâtre commençait à se préciser dans le nord, la Calabre ; à l'ouest une pyramide blanche, l'Aetna ; et les moutons avaient laissé la mer pour une bergerie inconnue !

On se reprit à causer avec animation, et à se battre en champ clos, entre bridgeurs.

Pendant le deuxième déjeuner le navire laissait tomber l'ancre dans la baie de Syracuse, et nous descendîmes à terre dans les chaloupes de l'endroit. L'appareil n'avait rien de brillant. Pour notre part le rameur, ses chaussures placées à l'avant, appuyait sur le banc d'en face d'énormes pieds nus pour mieux faire effort à chaque coup d'avirons.

Syracuse

Syracuse n'est pas une ville d'hier, les Grecs s'y étaient depuis longtemps établis quand Rome vint au monde. Et puis, elle a connu bien des maîtres. Elle fait maintenant partie de l'Italie une ; et donc elle a des gendarmes et des soldats, mais beaucoup plus fripés qu'ailleurs. Nous sommes en Sicile, et Mussolini est loin.

Au reste, la moitié de la population au moins se dandinait sur la rue, en tenue des dimanches, non en notre honneur, mais parce que saint Joseph est particulièrement honoré à Syracuse, et que sa fête est chomée par le grand nombre.

Notre première visite fut pour la carrière des Capucins. N'allez point vous étonner ; les bons pères Capucins ne taillent pas de pierres ici plus qu'ailleurs ; mais leur monastère étant tout proche, on a donné leur nom à une carrière abandonnée, qui ne ressemble à aucune autre carrière au monde, et qu'on a transformée pour cela en jardin public.

Penser aux carrières de Beauport ou de Saint-Marc ne vous servirait de rien. Ici la pierre n'est pas par couches, mais d'un bloc. On a taillé là-dedans pendant des siècles ; maintenant le promeneur se trouve devant d'immenses murs hauts de deux cents pieds et plus, percés d'innombrables grottes de toutes formes et de toutes dimensions. Ici des piliers, là des arceaux, en plusieurs endroits des pierres étranges, suspendues à de grandes hauteurs, et dont l'une à la forme d'une gigantesque tête de crocodile. Dans le fond, des citronniers, des lierres, des fleurs. Ici et là des coins pleins d'une ombre fraîche, et où il fait bon se reposer sur des bancs de pierre.

Encore une fois ce jardin, enfoncé profondément, est à voir !

Des Catacombes

Tout près il y a des Capucins réels. Ils sont les gardiens d'un sanctuaire dont j'ai oublié le nom. La

partie la mieux conservée est la crypte, reconstruite par les Normands dans le style ogival, et dont les quatre piliers du transept supportent chacun le symbole d'un évangéliste.

A côté s'ouvrent des catacombes, peut-être les plus anciennes de la chrétienté ; nous en parcourons quelques galeries, en prenant soin à la fois de nos pieds et de nos têtes, car le danger est aussi grand de trébucher que de s'écorcher le front. Tous les tombeaux sont vides ; mais sur les parois, des inscriptions sont encore visibles.

Avant de sortir, on attire notre attention sur une vieille chapelle, où aurait parlé saint Paul.

Les apôtres prêchaient la vérité, mais ne cherchaient pas à éblouir. Rien de plus simple et de plus pauvre que cette chapelle de l'apôtre des Nations. Les premiers chrétiens ont été pris par le cœur et par le cerveau, pas par les yeux.

Syracuse possède encore de très beaux restes d'un théâtre grec, d'un amphithéâtre romain, et d'un théâtre comique qui était primitivement couvert.

L'oreille de Denys

Elle a aussi " l'oreille de Denys " !

Nous badinions sur ce sujet avant que le navire ne jette l'ancre ; mais l'oreille où le tyran écoutait, pour en faire son profit, les conversations des prisonniers politiques, existe encore. Nous n'y avons pas appliqué la nôtre, il aurait fallu monter trop haut ;

mais nous l'avons vue, de la grotte que nous avons visitée dans ses recoins, et qui est aussi haute, au moins soixante et quinze pieds, que grande.

L'écho y est remarquable. Le bruit d'une feuille de papier, déchirée à l'entrée, s'enfle et se répercute ; et il suffit de fermer un peu fort la porte, pour que le son revienne des profondeurs avec la violence d'un coup de canon.

Nous aurions voulu rester plus longtemps dans cette ville accueillante, où personne ne semble pressé, et où les "trottaria" donnent la soif rien que par leur apparence ; mais l'"Esperia" commençait à hurler dans le port. Le capitaine avait décidé de partir à quatre heures tapant ; nous ne voulions pas l'obliger à brusquer ses hélices, leur trépidation ne nous vaut rien.

Les autos, plutôt poussives, dégringolèrent donc de la ville haute, passèrent, sans arrêter, devant la cathédrale où nous aurions désiré faire une prière, et nous déposèrent sur le quai. Les rameurs recommencèrent à s'escrimer des pieds et des mains, c'est le cas de le dire, et nous arrivâmes à la passerelle au moment où le navire commençait la manœuvre de la levée de l'ancre.

L'Aetna

On ne voit pas l'Aetna tous les jours, et quand on l'a vu, on s'en détache difficilement. C'est qu'aussi il est-au-dessus du commun, et que la véritable grandeur en impose toujours.

Or, l'Aetna est grand.

Nous étions bien loin en mer lorsque nous l'aperçûmes pour la première fois ; il était tout blanc. A mesure que nous en approchons, les détails se précisent. Le sommet n'est point blanc ; est-ce effet de la chaleur intérieure ? Le roc est-il coupé trop à pic pour retenir la neige ? La région des glaces ne commence que plus bas, mais s'étale largement, jusqu'à la zone des forêts qui, elles, grimpent bien au-dessus de la mer.

Le géant ne fume pas comme le Vésuve, qui a toujours un bon panache. Cependant, en l'examinant bien, on s'aperçoit que le cratère, situé du côté nord, et plus bas que la crête, laisse échapper constamment des vapeurs. Seulement, elles ne s'élèvent jamais aussi haut que le sommet, et s'éloignent comme en roulant vers le nord, sur le flanc de la montagne.

Nous en détachions les yeux, mais pour y revenir aussitôt, tant la pensée de la force formidable qui dort là, impressionne.

Mais le soleil tombe, la grisaille s'étend entre le volcan et nous, et les lumières de Catane commencent à scintiller timidement, loin au nord-ouest.

Repas pantagruélique

Le capitaine de l'“ *Esperia* ” veut que nous gardions de son navire un autre souvenir qu'un ébranlement de cerveau ou d'estomac. Il nous a fait préparer un dîner à je ne sais plus combien de couverts.

Nous laissons avec peine le pont, où nous commençons à entrevoir les lumières de Reggio à droite,

et celles de Messine à gauche ; la mer s'adoucit dans le détroit, le vaisseau glisse.

Nous avons passé plus d'une heure à table ; nous n'étions pas obligés de goûter à tout, mais je n'ai jamais vu changer les assiettes autant de fois ! Il fallait bien rester ; on nous disait à tout moment : Ce n'est pas fini, attendez ; et chaque convive avait trouvé sous sa serviette, la photographie prise le matin du pont supérieur !

A gargantuer ainsi, nous avons perdu le Stromboli. Quelques convives avaient bien guetté sa lueur à travers les fenêtres ; mais lorsque nous courûmes enfin au dehors, rien que la nuit, les étoiles et la mer ; aucun volcan cracheur de feu.

Peut-être aussi Vulcain ne forgeait-il pas cette nuit-là.

Encore à Naples

Il n'y a pas de meilleur réveil matin que la cessation d'un bruit. Quand les hélices arrêterent de ronronner, tous les sommes furent interrompus, et chacun de se dire : Nous entrons dans la baie de Naples. Une heure plus tard l'“ *Esperia* ” s'immobilisait à quelques encablures de l'endroit, où, il y a près d'un mois, le “ *Roma* ” nous avait amenés.

J'ai des colis d'un caractère particulier. Tous les autres étaient passés sous l'œil vigilant des officiers de douane, et les miens ne paraissaient point ! Il fallut envoyer dare dare un exprès à la cabine 84 pour les en faire sortir. A l'arrivée des porte-faix

l'officier de douane, heureusement abruti par le coup d'œil jeté sur les trois cents autres valises, se borna à me demander : Pas de tabac ? Pas de cigarettes ? — Imaginez si j'étais à l'aise pour répondre : Je ne fume pas, monsieur.

Et, d'une large craie, l'argus macula mes valises d'un signe cabalistique. Ni Poulin, ni Carrier, ni Dumas (1) n'auraient passé aussi facilement ; la senteur ne suit-elle pas le fumeur !

Et donc, nous voilà installés dans l'autobus, où nous attendaient depuis longtemps nos compagnons, impatients, et quelque peu inquiets. Encore ces valises ?

Nous démarrons, mais pas pour longtemps.

Quelques arpents plus loin, au beau milieu d'une place, nous arrêtons devant le bâton blanc d'un officier de circulation impérieusement dressé. Mais nous ne repartons plus ; l'embrayage vient de se détraquer.

Il fallut donc redescendre avec nos valises, remonter dans un autre véhicule, toujours avec nos valises ; mais nous finîmes par arriver à l'hôtel Vésuve, où nos places étaient retenues.

Rassurez-vous ; cette difficile entrée en matière n'était pas un mauvais présage.

A Pompéi

Cela reconforte tout de même de retrouver des choses déjà vues ; nous n'avons encore été Napoli-

(1) Rédacteurs à "l'Action Catholique."

tains qu'un seul jour, et cependant le Castel Nuovo, la palais du prince héritier, la baie, le Vésuve, les uniformes variés et qui ont l'air de sortir de chez le faiseur, l'agent à bâton blanc qui bat la mesure en face des autos, tout cela est du déjà vu.

La toilette a été faite à bord de l'“ *Esperia* ”, nous sommes lestés du petit déjeuner, pourquoi tarder ? En route pour Pompéi.

Nous traversons Portici et quelques bourgs, dont quelques-uns à relents assez désagréables, à cause des usines à gaz et des tanneries. Partout des jardins potagers, admirablement disposés et entretenus. C'est à se demander s'il existe des mauvaises herbes par ici.

A part la vigne et les figuiers, tout est en feuilles, même en fleurs. Contrairement à Jaffa, les oranges sont plutôt rares et de maigre apparence, mais les citrons pullulent et sont très gros. La route, aussi belle et propre qu'on peut la désirer ; et aucune traverse à niveau ; même les routes transversales passent au-dessus ou au-dessous de la voie ferrée. Aussi les autos s'en donnent ! Notre autobus, un magnifique “ *Fiat* ” d'un luxe, et d'un confort dont on n'a aucune idée à Québec, filait tout-à-l'heure ses cinquante, lorsqu'il a été dépassé par une machine privée comme s'il n'avait fait que du 20.

A l'entrée de la ville redécouverte, un café de grand style où l'on s'entend à plumer le touriste avec le sourire, et toutes les liqueurs du pays.

Petit musée du plus grand intérêt : œuvres d'art de toutes sortes, l'inévitable chanteur de “ *Santa Lucia* ”, un vieux ténor sur le retour ; un autre

ténor, plus en forme, mais peut-être empêché par son bedon de jouer les jeunes premiers, nous sert tout ce que le disque a vulgarisé de Caruso, en y joignant les yeux en coulisse et les gestes arrondis. Deux violons et une mandoline l'accompagnent ; l'ensemble est bien. Ce qui l'est moins, c'est l'homme à la tire-lire, en l'espèce le gratteur de mandoline. Notre monde, satisfait, met volontiers la main au gousset ; mais le quêteur, a sur son énorme crâne chauve, une protubérance de la grosseur d'une orange, et qui attire désagréablement le regard.

Vous n'attendez pas que je parle longuement de Pompéi. Les ruines ont été trop souvent et trop minutieusement décrites.

Nous avons vu, comme tant d'autres avant nous, les rues étroites et pavées de larges blocs, dans lesquels les ornières creusées par les chars romains, paraissent encore ; je ne sais cependant comment nos cochers et charretiers s'accommoderaient des traverses, élevées de plus d'un pied, et que les cheveux devaient enjamber. Nous avons vu, dans le bain public, les moules de deux hommes et du chien dans les affres de l'agonie. Nous avons vu les tavernes, avec leurs urnes de terre cuite fixées dans ce qui m'a paru être du béton ; et la boulangerie avec sa meule à moudre le grain, ses pétrins, et le four d'où l'on a retiré les pains calcinés qui sont maintenant au musée de Naples ; le forum, l'amphithéâtre, les restes de temple, les maisons romaines du temps, dont une est dite " du banquier ", parce qu'on y a trouvé un énorme coffre-fort de bronze.

Celle-ci est presque intacte, avec ses fontaines, ses statues, ses bronzes ; surtout ses peintures murales, d'une perfection de dessin remarquable, et d'une fraîcheur de coloris particulière.

L'honorable M. Taschereau sera peut-être heureux de dire à M. Duplessis que le rouge est, de toutes les couleurs, celle qui a le mieux résisté au temps, et au Vésuve. Et son Honneur le maire Grégoire ferait bien de faire remarquer à nos édiles, et aux ingénieurs de notre aqueduc, que les conduites d'eau de Pompéi, en feuilles de plomb battues, sont encore en si bon état après près de deux mille ans d'existence, que l'eau y circule comme au temps de Pline ; elles alimentent une fontaine à laquelle plusieurs d'entre nous ont pu puiser et boire. Eau de première qualité !

Enfin, s'il n'y a plus d'habitants à Pompéi, il y a des lézards ; nous en avons vu des dizaines, tous fort jolis, puisque caméléons ; mais agiles aussi, car c'est en vain que nos jeunes leur ont donné la chasse.

Le Vésuve

En revenant à Naples nous avons remarqué, sur les flancs du Vésuve, un chemin en lacets qui rappelait le mont Thabor, et puis le vieux funiculaire de la partie nord. Autour des tables de l'hôtel, la discussion roula sur la voie à choisir : le funiculaire ? les lacets ?

Un argument péremptoire fit remporter la victoire aux lacets : le dernier convoi conduisant au funiculaire était parti !

Discussions avec un guide, des chauffeurs. Au diable les *momento* ; le temps est limité, et nous brûlons de partir !

Cependant, plusieurs *momentos* encore, dont le plus grave à une fabrique de coraux qu'on veut à tout prix nous faire visiter ! Voyez-vous ça ! Pour le coup c'est une colère collective ; Mgr Limoges seul restant avec son sourire ; nous en étions à nous demander si on ne se fichait pas de nous ; nous tournions le dos au volcan, nous étions presque rendus à Castellamare !

Mais non. Il fallait passer par là pour prendre la montagne en douceur. Trois mille pieds ne se grimpent pas à l'œil ! Notre " Fiat " se " planta " et se mit à virevolter sans broncher. Je guettais le moment où la vapeur s'échapperait du radiateur. Point. Nous montions toujours. La forêt de pins franchie, nous voici dans le champs de lave ; et vire, et monte encore !

A notre droite de longues fissures rouges ; c'est de la lave en fusion, s'il vous plaît ! Le chemin, à pic, mais toujours beau. C'est Mussolini qui l'a fait commencer il y a trois ans ; ses ingénieurs ont bien travaillé ; s'ils avaient eu à compter avec la gelée, ça aurait peut-être été autre chose !

Une cabane de bois. C'est le terminus. Tout le monde descend. La montagne nous semble toujours aussi haute et le cratère aussi loin, mais il paraît que nous n'avons plus à marcher que pendant dix minutes. Le chemin devient sentier, excellent, mais de plus en plus raide. Les cœurs sexagénaires doivent faire des haltes répétées. La jeunesse passe,

et même des curés formidables mais à peine quinquagénaires, qui tous se disent in petto : Les vieux n'atteindront pas le haut !

Ils l'ont atteint, dix minutes après les autres, qui en avaient bien pris trente.

L'effort en vaut la peine. La dernière arête tournée, le sentier finit brusquement à un champ de lave bossué, crevassé, dont la surface ne saurait se mieux comparer qu'à une masse de tire brusquement refroidie. Le sol résonne sous le talon, les bords des crevasses cèdent, des spirales de fumée s'élèvent ici et là ; ce n'est pas l'endroit pour risquer des chevilles fragiles. Au reste, le cône, jusqu'ici masqué par la crête de la montagne, est maintenant visible et tout proche ; il gronde et vomit par saccades des flocons de fumée. Quelques dames françaises nous imitent et cherchent un endroit où s'asseoir et regarder à leur aise.

Nos compagnons ? Invisibles. Au pied du cône, une dépression ; ils sont là à regarder couler la lave, à en faire retirer des parcelles par les guides, et à y imprimer des pièces de monnaies.

Tout à coup le Vésuve, qui grognait depuis un moment, éclate, une volée de pierres monte à une hauteur de cent pieds et retombe vers l'ouest... , heureusement, car nos compagnons sont à l'est.

Nous les voyons tout de même reparaitre en vitesse. La mitraille est arrivée subite ; elle peut revenir, peut-être du mauvais côté cette fois ; le plus prudent est de déguerpir.

Le jour tombe, des fissures rouges, invisibles tout à l'heure, se dessinent dans le champ de lave de gau-

che. A droite, la vue est merveilleuse; tout le golfe, de Sorrente à Pouzzoles.

Nous rentrons le cœur gai ; au reste, nos chauffeurs ne flânent plus.

Au dîner notre enthousiasme fait éclore des pensées amères chez ceux qui n'ont pas daigné nous suivre. Un groupe décide, séance tenante, de sacrifier Capri ; leur conviction, c'est qu'il faut voir le Vésuve.

Capri

Le lendemain, nous sommes une demi-heure en avance, car il s'agit de trouver place sur le " Capri-Napoli ", joli, mignon, mais qu'on encombre comme un tramway de chez nous aux heures de presse. Je me demande où tout ce monde s'accrocherait si le navire allait par le fond.

Mais nous allons plutôt vers Sorrente, jolie falaise criblée de grottes, d'escaliers et de pentes. Nous en repartons après quelques minutes pour pointer résolument vers Capri.

Deux hommes du bord s'amènent, en grande tenue de garçons de club chic. Ils portent un plateau, des verres : Cognac, Monsieur ; cognac, Madame ? Beaucoup se laissent tenter et sirotent le petit verre, pendant que le " Capri-Napoli " danse comme un petit fou sur des vagues longues, toutes poudrées de lumière.

Le cognac s'allie à la danse pour troubler les cœurs ; des visages pâlissent.

La petite ville à laquelle nous abordons est au centre de l'île, entre deux montagnes fort élevées, dont j'ai nommé spontanément celle du sud le "saut de Tibère" ; cette falaise de plus de mille pieds, tombant à pic dans la mer, a dû être choisie d'emblée par le tyran pour y faire précipiter ses victimes.

Cela ne veut pas dire que la ville elle-même soit peu élevée. La basse ville, étroite comme Notre-Dame de la Garde chez nous, est au niveau de la mer ; mais l'autre, bien au-dessus.

Le funiculaire nous a monté d'un coup à trois cents pieds, pour nous rendre à l'hôtel où nous devions luncher, et nous n'étions qu'à mi-côte. Cette hôtellerie, un palais ! Je n'y ai jamais mieux constaté comment peuvent s'ennuyer les riches élégants et élégantes, qui paraissent avoir pris pour règle de vie de ne rien faire qui ressemble, même de loin, à un travail utile, et de tout prodiguer pour mettre une armée de serviteurs à la solde de leurs caprices.

Il y a, dans cette partie haute de la ville, de jolis magasins, très bien pourvus de belles marchandises.

La grotte d'Azur

L'excursion à la grotte d'Azur, a été délicieuse.

Le navire serrait la terre ; il courait le long de falaises rappelant celles du Saguenay, et au-dessus desquelles commencent des jardins en terrasses qui grimpent à une hauteur vertigineuse. Ici, comme en Palestine, on utilise chaque motte de terre.

A la grotte, une quarantaine de barques attendaient. Chacune ne prend que deux passagers à la fois ; nous préférâmes laisser aller les étrangers pour nous trouver ensemble à la fin.

Au reste, le spectacle est joli, du va-et-vient de ces embarcations blanches, qui dansent comme des mouettes sur les vagues. De temps à autre le navire, que le vent fait dériver, remet ses hélices en mouvement et décrit un large cercle pour reprendre sa position.

Enfin, c'est notre tour, et voici les quatre-vingt Canadiens ondulant à leur tour, plutôt brusquement. Notre rameur s'étonne : Vous êtes français ? — Oui, français du Canada.— Sa figure s'épanouit. Il cesse son essai de baragouin en anglais pour s'exprimer fort convenablement en français.

Tous les voyageurs connaissent la grotte et son entrée. La mer un tantinet plus grosse, et nous serions revenus bredouilles.

Il faut se coucher complètement dans la barque, voilà pourquoi on ne peut prendre que deux passagers à la fois. Cette obligation a donné lieu à des promiscuités hilarantes, et dont on n'a pas encore fini de s'amuser.

Le moment est venu, nous sommes allongés au fond du canot ; le marin enlève fébrilement rames et tolets, saisit une chaîne fixée au roc, et avant que la vague ne revienne, tire d'une main vigoureuse et s'affale en même temps. La barque bondit puis court sur son erre ; nous pouvons nous redresser, le passage est franchi.

A intervalles irréguliers une nouvelle barque arrive, comme surgissant du fond. Les yeux s'habituent rapidement au jour nouveau ; tout est d'un bleu étrange, l'eau et les parois de la grotte ; mais la rame, la main qu'on plonge prennent des reflets d'argent.

Comment le peu de lumière arrivant à travers l'eau par cette ouverture de quatre ou cinq pieds de large, peut-elle s'irriser avec cette puissance et cet effet ? Je me le demande.

Nous sommes pris par cette beauté ; et soudain éclate l'hymne à la Vierge : Ave, Maris Stella. Les strophes résonnent sous les voûtes et rebondissent dans les anfractuosités. Notre " O Canada " s'élève à son tour, grave, solennel. Les canotiers se regardent étonnés : Que sont ces gens ? Quel feu ! Quel entrain ! Nous n'avons encore jamais rien vu de pareil.

Lorsque nous commençons " Santa Lucia ", ils sont pris à leur tour, et chantent avec nous.

Mais il faut sortir. Les canots se pressent l'un contre l'autre près de l'entrée.

Quelques visiteurs sont inquiets. Les vagues se succèdent, qui bouchent absolument l'ouverture ; des embruns gros comme le doigt entrent horizontalement à douze ou quinze pieds.

Enfin le premier canotier de gauche saisit le moment où la houle se creuse ; un vigoureux coup de poignet, et le voilà dehors.

Mon rameur a parlé pourboire bien avant l'arrivée au navire ; il avait été charmant, je n'ai pas mesquiné.

Signor, vous devriez passer une semaine, quinze jours à Capri ; je vous conduirai partout ; il y a encore beaucoup de grottes dans l'île : la grotte... Il en continuait l'énumération lorsque je saisis l'échelle pour sauter à bord.

Le retour aurait été charmant, sans ce navire, qui balançait de droite à gauche sur une mer d'apparence inoffensive, mais qui se vengeait peut-être sournoisement de n'avoir pas été assez " pourboirée ". Ma voisine, une plantureuse dame allemande se levait pour lui payer le tribut, lorsque le navire glissa entre les môles du port.

La situation s'améliore ; mais beaucoup de cœurs sont descendus à Naples la tête en bas.

Sur l'heure du midi, demain, nous partirons pour Rome.

Un groupe de jeunes a projeté de se lever au petit jour pour faire à son tour l'ascension du Vésuve. Ils nous joindront à la gare.

Bon souvenir à tous.

Jules DORION.

SEIZIÈME LETTRE

*Les pèlerins Canadiens-français à Rome.— Mussolini,
Duce de l'Italie.— Le Pape, Duce des Nations.*

Rome, ce 25 mars 1934.

M. le Chanoine Chamberland,
Directeur de l'Action Sociale Catholique,

Monsieur le Chanoine.

Vous connaissez Rome dont vous avez été longtemps presque un citoyen, vous seriez infiniment mieux placé que moi pour juger du changement qui s'y est produit depuis le nouveau régime ; les voyageurs à la volée, comme nous, ne peuvent voir les choses qu'en surface.

La surface, ici, est brillante.

Rome est une ville propre. Rome est une ville paisible. Rome est une ville où il y a de l'ordre. Rome est une ville où l'on sent l'autorité partout, non pas sous une forme un peu théâtrale comme à Naples, mais en profondeur, si on peut parler ainsi. Rome est une ville où s'exécutent des travaux publics, comme ailleurs ; mais ici l'idée générale et le plan d'ensemble percent partout.

Je devine votre pensée : Pas besoin d'être si long ; il aurait pu résumer d'un mot . . . Mussolini !

Le mot suffit, en effet, à expliquer tout le reste.

L'Italie une est maintenant gouvernée. Et celui qui est à la barre est un homme aux idées nettes, à la volonté ferme, à la main forte ; un homme de gouvernement enfin.

Les hommes de gouvernement ne pleuvent pas, certes, mais il y en a tout de même beaucoup plus qu'on ne croit. Ce qui est une rareté, ce qui est une exception, c'est l'homme de gouvernement qui ne gouverne pas pour lui-même, pour assouvir son ambition, mais pour le bien du pays et de ses concitoyens. Mussolini est-il cet homme ?

Il faudrait le connaître pour répondre pertinemment à cette question. Or, je ne l'ai pas même entrevu, ni entendu ; je n'ai fait que lire des parcelles de ces discours où l'emphase et les formules lapidaires, évidemment cherchées, n'empêchent pas l'énergie et le bon sens de transsuder partout.

La Providence prépare bien ses instruments. En voici un qui est fait pour l'action, comme le soleil pour éclairer. Né chez le peuple, il le connaît pour avoir vécu sa vie et vibré de ses sentiments. Il a commencé par être chef dans ce milieu, et donc adversaire de l'autorité, avec les meneurs du temps. Puis, au-dessus des classes, il a vu la patrie. Elle était malade, très malade. Il a saisi d'un coup d'œil ce qui pouvait la sauver. Il a rompu avec le socialisme, et marché sur Rome.

Plus de parlottage. De l'action !

Il faut avancer, ou disparaître.

En une nuit il se débarrasse de la société qui, depuis deux siècles fait la terreur des gouvernements républicains ou royaux. La Franc-maçonnerie n'existe plus en Italie. Elle essaie sa manœuvre ordinaire, l'assassinat. Mussolini se garde et continue d'aller de l'avant.

Il devait fatalement se heurter au Saint-Père, l'autre autorité, l'autorité par excellence.

Moment critique ! Frédéric Barberousse, Napoléon I l'ont connu.

Le nouveau conducteur de peuples va-t-il marcher sur leurs brisées ? Que va-t-il arriver ?

Il arrive la Cité Vaticane, puis le Concordat.

L'impasse dans laquelle étaient bloqués le pouvoir civil et le pouvoir religieux, disparaît, " les chemins tortueux sont redressés, et les collines aplanies ". Il y a bien ici et là des difficultés soudaines ; Mussolini se substitue alors aux ministres embarrassés, et la machine finit par continuer de rouler.

Une de ces difficultés, qui paraissait d'abord formidable, même insurmontable, est née avec les " balillas ".

Le Duce sent bien que la génération présente n'est que bridée et que, pour faire durer le régime, il faut pétrir la génération qui lève. C'est ce qu'il a entrepris avec l'institution des " balillas " dans lesquelles entrent les enfants, garçons et filles de huit à quinze ans.

Ceux-là, lorsqu'ils seront grands, auront connu l'éducation à la Spartiate. Il y a, à leur seul usage, un stade tout neuf, en marbre, orné de statues qui représentent tous les jeux et exercices en honneur dans l'antiquité. Tout près est un gymnase qu'on pourrait baptiser l'université des sports ; à côté un obélisque en marbre de Carrare, qui ne le cède à aucun autre pour la grandeur et la hauteur, et sur laquelle il n'y a qu'un nom écrit verticalement en lettres gigantesques : MUSSOLINI.

L'histoire en est courte.

Stade, université, statues, tout cela est l'œuvre d'ouvriers qui auraient connu le chômage, si le Duce n'avait obligé toutes les villes d'Italie à contribuer leur part à l'érection de cet ensemble ; voilà pourquoi chacune d'entre elles a la statue de son choix. Les ouvriers des carrières de Carrare, ont, par reconnaissance, consacré chacun un jour de travail par semaine, à l'obélisque.

Quant aux craintes inspirées à l'autorité religieuse par la création des " balillas ", elles sont maintenant dissipées. Les règlements primitifs obligeaient les enfants à passer un dimanche payen ; Mussolini les a modifiés. Il y a même maintenant si je ne me trompe, un évêque des " balillas " ; les exercices dominicaux commencent à une heure qui permet aux enfants de remplir leurs devoirs religieux ; quant à ceux qui n'ont pas pu le faire, un endroit a été aménagé, tout près du stade, où la messe est dite chaque dimanche.

Mussolini, on le sait, a entrepris de redonner aux corporations, sous une forme adaptée à notre époque, l'influence dont elles jouissaient au Moyen Age.

Le parlement se composera désormais surtout de leurs représentants. Le vote, qui marquera dans l'histoire, a été pris le dimanche des Rameaux. Nous avons eu l'avantage d'assister à la fin de la campagne électorale, de loin, bien entendu. Le Duce a fait un grand discours, à l'occasion de l'anniversaire du fascisme, il y a eu parade des chemises noires, musique en tête ; mais le plus caractéristique paraissait dans les affiches. Un seul mot, en caractères noirs, sur papier de toutes les couleurs SI, c'est-à-dire, répondez OUI à la question qu'on vous pose.

C'était impérieusement suggestif.

A un carrefour où la circulation est intense, une affiche gigantesque d'au moins cinquante pieds carrés, avait, au milieu, la tête en relief de Mussolini, une tête de six pieds de diamètre, entourée de milliers de SI.

Il y a aussi un musée fasciste, qu'on pourrait appeler le temple du facisme. Tout y est grandiloquent, l'endroit particulier réservé à la mémoire de ceux qui sont tombés pour le triomphe de la cause, et dans lequel les visiteurs passent en silence, sous le regard de sentinelles figées dans leur pose de factionnaires.

Mais quand on va plus profondément que l'apparence, il y a là une leçon de choses précieuses ; c'est l'histoire des moyens employés par Mussolini pour arriver à son but. La chemise noire, le bâton, la baïonnette au bout du fusil, ne sont pas les seuls ni les principaux. Le grand moyen a été la " presse ", toujours " la presse ", l'arme par excellence, quand

on sait la manier, le levier qu'avait en vain cherché Archimède pour soulever le monde.

Je conclus, pour achever cette dissertation, peut-être échevelée, d'un passant : Le fascisme est une puissance. Il a ramené l'ordre, là où existait le désordre, établi la paix là où elle était plus que compromise, bridé le communisme en un pays où son triomphe paraissait aussi facile qu'en Russie. Le fascisme a été bienfaisant.

Survivra-t-il à celui qui l'a créé et le fait agir ?

Quelle puissance humaine est assurée de durer ?

Et quelle puissance humaine a survécu au rôle que la Providence lui avait assigné ?

Le Pape

On ne peut se poser la même question au sujet du Pape. Sa puissance à lui dure depuis dix-neuf cents ans ; et elle durera jusqu'à la fin des temps, parce qu'il est écrit que les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle.

Ce qu'elle a subi de vicissitudes et d'apparentes éclipses !

Ce qu'elle a rencontré de gens qui l'ont crue morte, décapitée, réduite à jamais au rôle de vassale, d'esclave !

Et elle vit !

Elle vit plus éclatante, plus solide que jamais, au moment que s'écroulent autour d'elles trônes et

sociétés qui croyaient l'avoir dominée : “ Je n'ai fait que passer ; ils n'étaient déjà plus ”.

Aujourd'hui, sans le Pape, Rome, malgré le fastueux monument de Victor Emmanuel II, orgueil de l'art moderne, malgré ses “ corsos ”, serait une petite ville pratiquement sans ressources, et sans attrait ; car allez donc déblayer les forums et ressusciter les Césars, avec des ouvriers non payés.

Pour peu qu'on regarde avec la moindre application, tout, à Rome, parle du Pape, même comme souverain temporel.

L'intelligente et bienveillante activité de ces pontifes-rois se révèle encore partout.

L'autorité religieuse et le bras séculier sont actuellement représentés dans Rome par deux cerveaux remarquables, et qui s'apparentent par plusieurs qualités. Seulement Pie XI n'a pas eu à évoluer ; son successeur n'y sera pas obligé non plus.

Nos pèlerins ont été particulièrement favorisés. Grâce aux intelligentes démarches de M. Baril, lorsque nous quitterons Rome la plupart d'entre nous auront vu le Saint-Père quatre, et même cinq fois ; quand plusieurs Canadiens résidant dans la ville éternelle depuis des semaines et des mois, ont dû se joindre à notre groupe pour l'entrevoir une première fois.

Nous n'étions pas arrivés à Rome depuis une demi-heure, que déjà nous étions à Saint-Pierre, attendant, avec la foule, l'entrée du Saint-Père qui venait y assister à une heure d'adoration solennelle.

Il arriva au milieu de sa cour pompeuse, dans laquelle figuraient trois de nos évêques, porté sur la Sedia Gestatoria. Et pendant que le cortège montait majestueusement la grande nef, au milieu des acclamations de la foule, aux accords des trompettes d'argent je me disais :

Cet homme qui vient de passer, et dont la main s'est levée bénissante sur nos têtes, porte sur ses épaules le poids d'un gouvernement auprès duquel celui des plus puissants empereurs n'est qu'un joujou. Son autorité s'étend sur toutes les races ; à sa suite défilent sous nos yeux des Blancs, des Rouges et des Noirs, qui chantent les mêmes prières, dans le même rythme, et avec la même mélodie. Le personnage qui vient de passer est le Duce des Nations ; c'est le vicaire de Celui dont il est écrit, à la base de l'obélisque de la place Saint-Pierre : Le Christ a vaincu, le Christ règne, le Christ commande ; et il défend son peuple contre tout mal !

Le surlendemain, nous avons le bonheur d'attendre sa venue dans la salle du Consistoire.

A son arrivée, nous le saluons d'une vigoureuse acclamation : Vive Pie XI, Pontife et Roi ! Il sourit, passe dans nos rangs, donne sa main à baiser à chacun d'entre nous, puis, assis sur son trône, il nous dit : Mes chers fils et mes chères filles. . . ”

Nous ne sommes pas des sujets, nous sommes des enfants qui viennent de loin, et qui deux jours à peine après leur arrivée à Rome, ont le bonheur de passer presque une heure avec le Saint-Père, et de l'entendre prononcer des paroles comme celles-ci :

“ Soyez les bienvenus, soyez les bienvenues, chers fils et chères filles du Canada, tous et toutes, chacun et chacune. Soyez les bienvenus ; Nous vous le disons avec d’autant plus de cœur que Nous venons de faire la connaissance personnelle de chacun et de chacune d’entre vous. La connaissance de chacun et de chacune, grâce à Mgr l’archevêque d’Ottawa, n’est-ce pas la chose la plus agréable pour le Père Commun, qui reçoit ses enfants, surtout lorsqu’il s’agit de si bons fils et de si bonnes filles ? Ce n’est pas un compliment quelconque, et pour cause, il suffit de vous voir réunis ici où vous êtes venus trouver le Père, pour y chercher la bénédiction paternelle. C’est bien la première pensée que Vous avez eue.

“ Mais il y a une autre raison, c’est que vous venez à Nous de Jérusalem, demander des bénédictions, quand vous êtes déjà riches en bénédictions. C’est une heureuse idée qu’un pèlerinage en Terre Sainte, surtout en cette Année Sainte, Sainte, extraordinairement Sainte, dans le souvenir dix-neuf fois centenaire de la Rédemption, œuvre divine, immense bienfait pour l’humanité et pour chacune des âmes, la Rédemption dont vous avez vu le théâtre de l’accomplissement.

“ Nous devons ajouter à cette pensée si pieuse, la pensée si filiale de venir célébrer avec Nous ce jubilé, pensée de foi, de religion, de piété filiale. C’est votre réponse à Notre appel, à Notre invitation, lancée il y a un an au monde entier.

“ Les bienfaits de ce jubilé sont de méditer ce grand bienfait de la Rédemption, d’en remercier l’auteur, et de profiter mieux de ce sang versé pour notre salut.

“ Nous vous félicitons, chers fils et chères filles, des richesses spirituelles que vous y recueillerez ; et Nous souhaitons que les fruits de votre pèlerinage hiérosolomytain, et de votre pèlerinage de Rome soient les plus riches, les plus complets, et les plus durables. Ces fruits, ce sont d'abord les grandes indulgences, dons précieux dans l'Année Sainte, fruits plus précieux que jamais. Car indulgence signifie : pardon pour le péché et ses conséquences, rémission des dettes.

“ Quel trésor ! quand personne ne peut prétendre ne pas avoir besoin de pardon ! Les fruits de l'Année Sainte, c'est encore tout ce qui l'accompagne : la prière en commun, les Sacrements mieux reçus, la visite des grandes Basiliques, la réciprocité de l'édification.

“ Un autre fruit à demander en cette année, c'est ce fruit que le Rédempteur a indiqué Lui-même, lorsqu'il a dit expressément : *Ut vitam habeant, et abundantius habeant*. C'est la raison de son œuvre : Porter aux âmes la vie chrétienne, non pas dans une mesure quelconque, mais dans l'abondance. Cette vie chrétienne, chers fils et chères filles, vous la vivez déjà ; votre présence ici, vos pèlerinages, le démontrent ; mais il y a toujours place à mieux, c'est-à-dire une plus grande abondance, une intensification, un développement plus large de vie chrétienne, un accomplissement plus attentif de tous les devoirs de la vie chrétienne : devoirs individuels, devoirs envers le prochain, envers l'Église, envers Dieu, envers la patrie, votre cher Canada, devoirs de conduite publique et privée. C'est là la vie chrétienne qui doit devenir la vie des Saints ; car la vie des Saints, c'est la vie

chrétienne mieux vécue, comme celle de ceux que nous élevons sur nos autels. Voilà les fruits que Nous souhaitons par cette bénédiction que vous attendez, que vous désirez, et que vous méritez si largement.

“ Cette bénédiction, Nous l'accordons, non seulement pour vous, mais pour toutes les chères personnes que vous portez dans votre pensée et dans votre cœur : Vos familles, vos parents, vos maisons, votre cher Canada. Nous accordons une bénédiction spéciale à tous vos prêtres, à votre clergé, ministres de la Rédemption ; c'est leur mission, leur responsabilité, leur gloire et leur récompense. Qu'ils travaillent à conserver, augmenter et développer, toujours plus, les fruits de la Rédemption.

“ Avec eux Nous voulons bénir les âmes généreuses du laïcat, qui aident à l'accomplissement de l'action catholique, dont l'œuvre nous est si chère. L'action est l'effet et la mesure de la vie ; la vie sans l'action est une vie endormie.

“ Nous voulons aussi une bénédiction, plus affectueuse si possible, pour vos évêques, si dignement représentés. Nous voulons leur dire toute Notre reconnaissance pour le bien qu'ils font à Nos chers fils du Canada. Et Nous prions Dieu qu'Il veuille accompagner de Ses bénédictions, les bénédictions qu'accorde Son Vicaire. ”

Sur la demande de Mgr l'archevêque d'Ottawa, Sa Sainteté voulut bien accorder séance tenante, à tous les prêtres présents, la permission de transmettre cette bénédiction à leurs paroisses, et aux institutions d'action catholique.

Vous dirai-je, M. le Chanoine, que les yeux secs auraient pu se compter sur les doigts d'une seule main, parmi ceux qui étaient restés ardemment fixés sur le Saint-Père depuis les quarante minutes près qu'il était avec nous ?

La prenante bonté du Père commun s'était emparée du coup de tous les cœurs ; et il n'est pas un d'entre nous qui n'emportera de ce voyage de trois mois, à travers trois continents, un souvenir dominant tous les autres, celui de cette voix énergique et douce à la fois, disant de son timbre grave : *Mes chers fils et mes chères filles du Canada !*

Jules DORION.

DIX-SEPTIÈME LETTRE

Les grandes scènes romaines.— La canonisation.— La pluie.— Notre paroisse.— Presque une mariée.— Deux marraines.— L'église du cardinal Villeneuve.— Notre granit.— La via Flaminia.— Zouaves, Pie IX et Porta Pia.— Le cimetière St-Laurent.— La piété italienne.— Les visites.— Et nous partons !

Florence, ce 3 avril 1934.

Mon cher L'Heureux,

Il y a longtemps que les dépêches vous ont renseigné sur les inoubliables cérémonies de la canonisation de Don Bosco, et de la clôture de l'Année Sainte. Ce qu'elles n'ont pas dit, c'est que les Canadiens étaient là, les yeux et le cœur tout grands ouverts. Ils ont vu, dans toute leur splendeur, les grandioses cérémonies romaines, ont vu passer et repasser le Saint-Père, compris ce que sont les véritables acclamations lorsqu'ils ont entendu quarante mille bouches crier à la fois, chacune dans sa langue : Vive le Pape ! et les applaudissements crépiter au point de couvrir la fanfare des trompettes d'argent.

De telles scènes ne s'oublient point, et restent à jamais gravées dans la mémoire de ceux qui les ont vécues.

La canonisation

De par la bonne volonté des autorités vaticanes, je devais occuper une excellente place ; mais j'ai dû me borner à la lorgner de loin, car quoique rendu une heure avant le commencement de la cérémonie, la tribune de St-Longin était déjà remplie à sa pleine capacité bien avant mon arrivée. Et donc, de sept heures du matin à deux heures de l'après-midi, madame Dorion et moi sommes restés debout sans trop nous en apercevoir, tant nous étions pris par tout ce qui se passait sous nos yeux.

Le cortège des représentants officiels des gouvernements fut le premier à paraître. Le prince de Piémont, fort sympathique et qui a vraiment grand air, fut vivement applaudi. Ce furent ensuite les Salésiens et la bannière de Don Bosco, dont l'entrée fut non moins triomphale.

Enfin un véritable tonnerre fait à la fois de cris d'enthousiasme et d'acclamations, annonça l'arrivée du Saint-Père.

Puis se déroulèrent les scènes grandioses de la canonisation, de la présentation des présents ; deux tonnelets de vin, deux pains, cinq cierges, deux colombes, deux tourterelles, quatre petits oiseaux chanteurs ; et enfin la messe chantée par le Vicaire de Jésus-Christ lui-même.

Celui qui n'a pas entendu la préface et le Pater chantés par le Pape ; celui qui n'a pas vu l'auguste célébrant communié à son trône par le diacre d'office ; celui qui n'a pas entendu la bénédiction tomber des

lèvres de l'homme qui a le pouvoir de lier et de délier ; celui qui n'a pas vu le Chef de l'Église descendre au tombeau du premier Pape pour y prier, ne peut se faire une idée de ce qu'est la messe à Saint-Pierre de Rome.

Lorsque le Saint-Père parut au balcon de la première église de l'Univers, pour donner la bénédiction *Urbi et Orbi*, ce fut un délire dans l'immense foule massée sur la place. La pluie s'était malheureusement mise de la partie, et le tonnerre, remplaçant le canon du fort St-Ange, muet en ces occasions depuis qu'il n'appartient plus au Pape, vint ponctuer les accords des cloches de Saint-Pierre, mises en branle toutes à la fois.

La pluie

Puis ce fut la débandade !

L'orage qui venait de se déclarer avait la violence de nos cataractes de juin. Une partie de la foule s'abrita sous la colonnade du Bernin. L'autre fonça tête baissée dans la tourmente, à l'assaut des taxis des autobus et des tramways.

Vous devinez bien qu'après cinq minutes il n'y avait plus un taxi en vue ; mais la place restait grouillante de peuple, qui se portait en colonne serrée à l'assaut de chaque tramway et autobus.

Après un quart d'heure, il arriva ce qui arrive à Québec aux jours de presse, la foule courut au devant des voitures publiques pour monter plus tôt. Place St-Ange nous pûmes enfin nous faufiler dans un

“ N. B., Porta Pia ”, qui vira de bord aussitôt, sans prendre la peine de se rendre place St-Pierre, car il était archi comble, et laissa en plan tous ceux qui le hélèrent sur le pont Victor Emmanuel et plus loin.

A Rome, nous n'aurons pas passé une journée sans pluie. Mais celle de Pâques restera avec la palme. Pourtant, à l'aurore, il y avait encore au firmament une belle grosse lune ronde qui, chez nous, aurait présagé le beau temps. Mais la lune n'a ni la même humeur ni la même signification dans tous les pays.

Et voilà pourquoi j'ai maintenant un col de velours qui a l'air d'un chat tombé dans la soupière, et une casquette à la visière toute gondolée.

Notre paroisse

Nous avons fréquenté à Rome beaucoup d'églises ; mais St-Camille, située à peu près à égale distance des hôtels Royal et Regina où nos gens avaient leur logement, a été notre église paroissiale. En fait, les pèlerins canadiens constituaient souvent la majeure partie des assistants, surtout masculins, à l'office. C'est ainsi que, le Jeudi Saint, le commandeur Drolet et M. Roberge ont porté le dais avec les marguilliers de la paroisse, et le Vendredi Saint, M. Lalonde a rempli les mêmes fonctions à Ste-Suzanne.

La plupart de nos pèlerins ont fait leur confession jubilaire dans la paroisse.

Presque une mariée, et deux marraines

Une pèlerine même s'y serait mariée, si le futur ne s'était aperçu à temps de la substitution de personne.

Elle s'était rendue à une messe matinale à St-Camille, et trouvant que le premier banc avait l'air accueillant, s'y plaça sans arrière pensée. Quelques minutes plus tard arrivèrent deux messieurs particulièrement soignés dans leur toilette, ce qui suggéra à notre compagne la pensée que les paroissiens de Saint-Camille étaient des gens de bien belle prestance. Mais le plus jeune des deux messieurs, qui donnait depuis quelques moments des signes d'une inquiétude visible, finit par se porter au devant d'un prêtre sortant de la sacristie :

Monsieur le Curé, ce n'est pas celle-là !

On avertit aimablement la Canadienne que le jeune monsieur bien mis devait se marier ce matin là, et que la place occupée par elle était celle de la future !

Notre compagne reviendra donc à Québec, célibataire comme devant, à moins qu'un autre futur n'y regarde pas de si près. Il arrive tant de choses en voyage !

Et nous avons encore eu deux marraines à Rome ! Ce sont les religieuses Clarisses qui en sont la cause. Une de leurs Sœurs, Canadienne française de naissance, devant prononcer ses vœux le jour des Rameaux, la Supérieure a prié madame de Varennes et Mlle Paradis de lui servir de marraines, ce à quoi elles ont consenti de bonne grâce.

La cérémonie, présidée par S. E. Mgr Forbes, a été aussi touchante que solennelle. Cette communauté de Clarisses, nouvellement implantée à Rome, est,

à date, presque exclusivement composée de Canadiennes.

L'église du cardinal Villeneuve

Lorsque le guide nous a conduits à Ste-Marie-des-Anges, il ne se doutait pas le moins du monde que cette église avait un autre intérêt pour nous que celui de ses colonnes de granit importées d'Egypte, son tombeau du général Diaz, et ses tableaux.

Un d'entre nous ayant, par hasard, levé les yeux du côté de l'entrée y vit à la fois le portrait du Saint-Père, et celui du primat de l'église canadienne.

L'église de notre cardinal, s'écria-t-il !

Tout changea soudain d'aspect à nos yeux. Une prière à haute voix au grand autel, pour notre archevêque ; un Ave Maris Stella aux mêmes intentions. C'est après cela seulement que nous consentîmes à écouter notre guide.

Sainte-Marie-des-Anges est une belle église, la plus belle qui ait encore été assignée à un cardinal canadien. La famille royale y fréquente régulièrement ; et lors de notre passage un groupe de fidèles, qui augmentait à vue d'œil, se plaçait déjà autour de la chaire pour entendre un prédicateur qui fait paraître courir toute l'Italie, Mgr de Gabarro.

Le gouvernement italien a aussi obtenu la permission de faire enterrer là le général Diaz, créé " Maréchal de la Victoire ", après la défaite décisive qu'il infligea aux Allemands. Un vieux soldat s'est constitué le gardien du tombeau. Son histoire est touchante. Ancien officier d'ordonnance du duc d'Aos-

te, son cerveau est resté affecté après une blessure de guerre. Il croit avoir reçu la consigne de rester de faction auprès de la dépouille du grand chef disparu ; il passe depuis des années ses journées dans l'église.

Son cas se rapproche un peu de celui du sommelier du roi Humbert, dont la raison sombra lorsque son maître fut assassiné. Après avoir passé quelques années dans une maison de santé, son état s'est assez amélioré pour permettre son retour au palais royal. Sa manie, inoffensive, consiste à toujours parler de l'ancien roi comme s'il vivait encore.

La façade de Ste-Marie-des-Anges ne donne aucune idée de ce qu'on va trouver, une fois le porche franchi. Une partie de ses murs sont empruntés aux anciens Thermes de Dioclétien, les plus vastes et les plus luxueux qui aient jamais été construits. Quarante mille esclaves chrétiens y travaillèrent. Aucun d'eux ne pouvaient prévoir, en versant entre les briques ce ciment romain dont on a perdu le secret, et qui a résisté aux siècles, qu'il posait les assises d'une église dont un cardinal du Canada, pays alors insoupçonné, serait un jour le titulaire.

Notre granit

J'ai parlé tout à l'heure de colonnes de granit.

Savez-vous qu'à Rome et dans tout l'Orient, on parle du granit avec la même admiration que nous du marbre ? Nous en avons du beau, chez nous. Il ne suffit que de l'utiliser ; nos colonnes de granit poli, au Parlement, sont encore comme si elles étaient

neuves, malgré que cinquante de nos hivers soient passés sur elles.

Le marbre est bien beau ; mais il ne subit pas victorieusement comme le granit l'assaut des éléments. Le pont Victor Emmanuel, sur le Tibre, n'est guère plus vieux que notre parlement, et déjà ses magnifiques marbres ont une bien vilaine teinte.

Utilisons donc notre granit.

La Via Flaminia

La via Flaminia est destinée, dans l'esprit de Mussolini, à ressusciter une des voies triomphales de l'ancienne Rome ; elle continue jusque dans la banlieue, le Corso Umberto, et des ouvriers sont constamment occupés à la redresser et à l'élargir, afin qu'elle ait, sur toute sa longueur, l'aspect majestueux qu'on ambitionne pour elle.

Or, un peu passé le pont Milvius, qui rappelle la victoire décisive de Constantin sur Maxence après l'apparition du Labarum, il y a un couvent de Jésus-Marie ; dans ce couvent trois religieuses canadiennes, dont l'une a nom Ste-Thérèse d'Avila ; elle est sœur d'un prêtre du plus grand mérite, et qui est à mettre sur pied, à Québec, une œuvre sociale qu'on appréciera beaucoup dans quelques années.

La sœur, elle, n'a pas revu le Canada depuis longtemps ; elle est devenue, si je ne me trompe, assistante générale de son ordre, et a fait fleurir dans ce qui était alors une suburre de la plus vilaine sorte, un couvent que la plupart des sages et des prévoyants du temps croyaient destiné à l'échec.

Mais le pape Pie X voulait l'œuvre d'un désir obstiné, convaincu que c'était le seul moyen d'évangélisation à employer dans ce champ de ronces.

Les Religieuses commencèrent par se faire toutes à tous, à soigner les malades, à nourrir et à vêtir les pauvres. Les enfants furent attirés les premiers par cette bonté prenante ; puis les mères ; et longtemps après, quelques-uns de ces hommes qui ne croyaient ni à Dieu ni à diable, et étaient constamment à la disposition de ceux qui désiraient faire un mauvais coup.

Après plus d'un an d'efforts un homme consentit à écouter le prêtre, et à faire ses Pâques !

Aujourd'hui il y a là une paroisse, qui compte parmi les plus florissantes de Rome ; et la dernière retraite prêchée aux hommes, dans la jolie chapelle du Couvent, a réuni tant d'auditeurs, que beaucoup durent suivre les sermons, du porche et même du jardin adjacent. Les Sœurs sont adorées, le curé est écouté et vénéré ; le miracle du pont Milvius s'est répété d'autre manière.

Guidés par M. l'abbé Hudon, madame Boulanger et les demoiselles Morency, toutes anciennes élèves de Sillery, madame Dorion et moi, sommes allés rencontrer les Sœurs canadiennes du couvent de Jésus-Marie.

Nous avons passé là des heures délicieuses. Une des trois canadiennes, maîtresse des novices, était malheureusement indisposée ; mais les deux autres ont passé l'après-midi avec nous, à causer du pays,

surtout de leurs œuvres, et à nous faire part des espérances qu'elles entretiennent.

Nous nous sommes séparés avec peine ; et cette visite restera un des meilleurs souvenirs de notre passage à Rome.

Zouaves, Pie IX et Porta Pia

Durant la période de patriotisme exalté que le pays traverse, il ne fait pas bon parler zouaves en Italie. Il y a presque partout des “ piazza di indipendenza ”, comme devant l'hôtel “ Majestic ” à Florence, des rues “ Venti Settembre ” comme devant “ l'Albergo Reale ” à Rome ; mais les noms de Mentana et de Monte Rotondo, n'apparaissent que sur une petite gare. Quant à celui des Zouaves, pas plus que sur la main. Silence le plus complet sur les “ mercenaires ” exécrés jadis.

Je n'ai pas examiné de près le fastueux monument de Victor Emmanuel, mais j'ai rôdé à la “ Porta Pia ”. Cadorna avait bien choisi l'endroit de son attaque ; le Quirinal, habité alors par Pie IX, est, en droiture, à moins d'un mille de là. Les murailles ont été abattues de chaque côté de la porte, pour faciliter la circulation ; mais la porte elle-même reste intacte et est soigneusement entretenue.

Elle a grand air et a gardé, gravées dans le marbre, les armes du pape qui la fit construire. La cour intérieure est garnie, aux angles, par quatre vieilles pièces d'artillerie, entre lesquelles figurent des canons de campagne et des obusiers modernes. Au dehors. le dos à la “ Via Nomentana ”, qui continue de ce

côté la “ Via Venti Settembre ”, la statue gigantesque d'un bersagliier, avec, sur le socle, des bas-reliefs représentant les batailles où cette infanterie d'élite s'est illustrée.

L'un de ces bas-reliefs rappelle la journée du 20 septembre 1870.

Le sculpteur a peut-être satisfait la fierté italienne en représentant les Bersagliers franchissant la brèche, baïonnette au poing, mais il n'a pas respecté la vérité historique. Il n'y a pas de gloire à franchir une brèche non défendue.

Les Bersagliers attendaient dans les vignes quand l'artillerie piémontaise, placée hors de portée des pauvres pièces pontificales, réussit facilement à abattre un pan de murailles. Mais les Bersagliers entrèrent lorsque les Zouaves eurent reçu de leur chef, le Saint-Père, l'ordre de cesser le feu. Quelques-uns ont pu se donner la satisfaction de passer par la brèche ; ils auraient pu tout aussi bien entrer par la porte ; ni l'une, ni l'autre n'étaient à cette heure défendues.

Les prédécesseurs de Pie IX et ses successeurs ont leur tombeau dans Saint-Pierre ; lui, point. J'ai fait un pèlerinage à sa tombe dans l'église de St-Laurent. Elle est simple parce qu'il avait formellement ordonné qu'il en soit ainsi ; mais les fidèles se sont repris en enrichissant la vaste chapelle qui la contient. Elle est toute tapissée de mosaïques, et, de ce chef, probablement la plus riche de Rome à l'heure actuelle.

Le Pape de l'Immaculée Conception n'avait pas oublié ses fidèles défenseurs. Dans un coin discret du cimetière Saint-Laurent, il a fait élever un magnifique monument à tous ceux qui sont morts à son service dans les États Pontificaux. Ils reposent ainsi à quelques pas de lui.

Le cimetière Saint-Laurent

On dit que ce Campo Santo de St-Laurent est inférieur à celui de Gênes. C'est possible ; mais s'il n'a pas " la marchande de noisettes ", je vous conseille, si vous passez par là, de jeter un coup d'œil sur la jeune mère disant adieu au garçonnet pendu à son cou ; et sur le bambino qui, ne comprenant rien au mystère de la mort, tire la couverture du lit où sa grande sœur vient de rendre le dernier soupir, comme pour l'inviter à se lever.

Les Italiens ont conservé beaucoup des vertus qui font les races fortes. Ils ont le culte de la famille, et le culte des morts.

En cette veille de Pâques où nous avons visité le cimetière, le temps était superbe ; partout, dans Rome, les étalages regorgeaient de fleurs. Beaucoup de tombes, lors de notre passage, étaient déjà fleuries. Elles ont dû l'être presque toutes, car à la sortie nous ne cessions de rencontrer des hommes, des femmes et des enfants, parfois des familles entières, qui entraient les bras chargés de fleurs. Je n'ai vu en somme que peu de choses à Rome, mais je compte parmi mes bonnes journées celle où j'ai pu vaguer

dans l'église St-Laurent hors les murs, et dans le cimetière adjacent.

La piété italienne

Le Jeudi Saint l'affluence était énorme aux "stations" dans les églises de Rome ; c'était un encombrement ! Il y a des manifestations de piété auxquelles nous ne sommes pas habitués. Telle la manière dont se lancent, à la volée, les pièces de monnaie, destinées à tomber dans le plateau placé à cette fin sur le parquet, mais qui roulent un peu partout, et vont parfois se jucher jusque dans les gerbes de fleurs.

Pas de respect humain ; chacun satisfait sa piété à sa manière, agenouillé dans un coin obscur, ou en envoyant du bout des doigts des baisers à la Madone. Elle prend parfois une ardeur dont le bruyant nous étonne.

Le Vendredi Saint, il y a ostentation de grandes reliques à Sainte-Croix de Jérusalem : Un morceau de la vraie Croix, deux épines de la Sainte Couronne, un clou de la Crucifixion. Lorsque nous entrâmes dans l'église, longtemps avant la cérémonie, la foule était déjà compacte, et grâce au flux et au reflux des allants et venants, nous fûmes bientôt comme des copeaux à la crête des vagues.

Une première poussée nous oblige à protéger notre poitrine contre les coudes trop pointus. S. É. le cardinal Biondi entre, suivi de plusieurs évêques, dont deux de race brune.

Longue attente, puis nouvelle poussée, formidable cette fois. La foule ne paraissait plus compressible ; et cependant, on réussit à y ouvrir un passage de quatre ou cinq pieds de large, du chœur jusqu'à la grande porte. Lorsque le cardinal Biondi y entra, portant la relique de la vraie Croix, ce fut une vibrante acclamation. Evviva la Croce ! puis la foule entonna un cantique, ponctué à chaque refrain par l'acclamation Evviva la Croce !

La pluie avait repris, battante. Nous pensions bien que la procession traditionnelle jusqu'à St-Jean de Latran ne pourrait se faire ; voilà pourquoi, au lieu de suivre la foule, nous nous rapprochâmes plutôt de la table de communion, afin de pouvoir vénérer plus facilement les reliques à leur retour.

Une vieille italienne d'aspect peu commode fit comme nous ; traînant sa chaise et son prie-Dieu rempaillés, elle vint s'installer sans façon sur la troisième marche de la table de communion. L'inconvénient n'était alors pas grand, il n'y avait que notre groupe. Mais le cortège revenait, la foule avec, plus dense encore et plus ardente ; il fallut bientôt protéger non seulement nos poitrines, mais encore la table de communion, qui oscillait d'une façon inquiétante.

Au milieu du cantique, qui continuait toujours, et des énormes cierges à quatre mèches dont la cire nous menaçait d'en haut, je sentis qu'on s'agrippait à mon paletot. C'était une jeune fille, qui voulait voir ! Je n'y avais pas d'objection ; mais la jeune curieuse fit aussi basculer le prie-Dieu de la mégère. Prise de bec, puis coups. La vieille n'interrompait

pas son cantique, ni ses Evviva la Croce ! Mais elle ponctuait la mesure à coups de poings dans mon dos !

Nous sortîmes de là comme nous pûmes, et hélâmes un taxi pour arriver en vitesse au Colisée, où l'abbé Thellier de Poncheville devait prêcher le chemin de croix. Mais la pluie avait tout compromis.

Nous retournâmes à l'hôtel, heureux de nous en être tirés avec, à peu près, tous nos habits. Mon chapeau seul avait pris une forme fantastique, au point que je préférerais le garder aplati sous mon bras, plutôt que de voir tout le monde pouffer de rire à mon aspect.

Les visites

A Rome les pèlerins canadiens ont été séparés en trois groupes. Les ecclésiastiques ont suivi LL. EE. Mgr Forbes et Mgr Limoges au Collège Canadien. Les laïques ont logé moitié à l'hôtel Regina, moitié à l'hôtel Royal.

Les liens de famille s'étaient déjà tellement développés que chacun se sentit comme désespéré. Autant les six retardataires, qui nous arrivèrent le 26, paraissaient heureux de se trouver en famille, autant nous étions marris de nous voir ainsi éparpillés. Aussi des relations suivies ne tardèrent-elles pas à s'établir entre les trois maisons. Regina déménageait au Royal, ou le Royal au Regina.

Mgr Forbes et les pèlerins ecclésiastiques furent des premiers à venir nous voir ; mais il ne nous fut pas facile de leur rendre la politesse. Le Collège Canadien ferme rigoureusement ses portes le soir, à neuf heures et demie, tout comme le Séminaire de Québec, alors que nous sortions à peine de table. Nous en fûmes donc réduits à de courtes visites de politesse, entre deux courses.

D'autres s'étaient imposé pour tâche de ne jamais aller à la messe à la même église le matin ; ils réussirent ainsi à couvrir beaucoup de terrain, et à voir les confesseurs à baguette. Car à Saint-Pierre et dans les autres grandes basiliques, chaque confesseur a une grande baguette ; après sa confession le pénitent va s'agenouiller devant le confessionnal, et reçoit un simulacre de coup ; cet acte d'humilité, qui rappelle une antique coutume, lui vaut une indulgence.

Il est arrivé aussi à plusieurs de s'égarer. Les rues de Rome sont loin d'être droites, plusieurs changent soudain de nom, et un très grand nombre sont aussi étroites que tortueuses. Quelques-uns ont dû jouer longtemps des jambes avant de s'y retrouver.

Et nous partons

Dire qu'il ne nous en a pas coûté de quitter Rome serait nous mentir à nous-mêmes. Loin de chez nous, nous nous y sentions cependant tout près du Père!

Nous avons vu cinq fois le Pape, avec un plaisir toujours renouvelé, dans les circonstances les plus or-

dinaires, comme à l'heure d'adoration, et à la chapelle Pauline ; mais aussi, dans les solennités de la canonisation, et de la bénédiction *urbi et orbi*.

Les grands sanctuaires, après nous avoir étonnés et quelque peu désorientés, nous ont pris par leur majesté et leur incomparable richesse ; l'histoire de trente siècles est sortie vivante des ruines pour mieux nous faire mesurer le triomphe du christianisme sur les mœurs et les coutumes païennes ; surtout, le spectacle des nations réunies autour du Saint-Père, — il y avait un pèlerinage de quatre cents Hindous, un prince Siamois et sa suite, des Noirs de tous les points de l'Afrique, des Jaunes : — et tout ce monde priait dans la langue de l'Église ; et tous ces hommes venus de continents divers, et séparés d'ordinaire par des milliers de lieues, joignaient sans effort et sans difficulté leurs voix pour chanter les mêmes hymnes au même Dieu.

Quel exemple de l'universalité et de l'unité de l'Église !

Il est naturel que tant de catholiques rêvent de revenir, lorsqu'il leur faut quitter la Ville Éternelle.

N'oubliez pas de saluer tous les camarades, et particulièrement le bon abbé Jobin, (1) dont je viens de recevoir la lettre.

Cordialement à vous.

Jules DORION.

(1) Rédacteur à "l'Action Catholique".

DIX-HUITIÈME LETTRE

Des touristes.— Croiriez-vous ?— Les petits métiers.— Florence.— Vers Venise.— Le dîner à bord.— En gondole.— La place St-Marc.— Notre guide.— Les industries.— Sérénades.— La Lombardie.— Milan.— Lugano.— Turin.

Nice, ce 8 avril 1934.

Mon cher Poulin,

L'Année Sainte est terminée, et aussi notre pèlerinage dans la Judée et à Rome.

Nous visiterons pieusement encore Notre-Dame de la Garde, Lourdes et Lisieux, en France ; mais pour l'heure nous sommes devenus de simples touristes qui vagabondent en vitesse à travers l'Italie.

Pendant que nous laissions Rome le matin du 2 avril, une quinzaine des nôtres n'en partaient que le soir, en route pour Paris. Attendez moins que jamais un courrier régulier ; nous sautons d'une ville à l'autre, et dans le convoi, pas de machine à écrire, pas de lettre.

Les convois italiens, wagons et locomotives, sont plus légers que les nôtres, ce qui ne les empêche pas

de filer en vitesse, et d'arrêter en douceur. Je commence à trouver des avantages à leurs compartiments, pourvu que leurs occupants soient comme nous, gens qui ont plaisir à être ensemble ; chacun peut aussi aérer à son goût, sans avoir à subir les courants d'air du voisin.

Croiriez-vous ?

Enfin croiriez-vous qu'en Italie où la houille blanche est si rare, et la gasoline encore plus, on se promène d'un bout à l'autre de Rome, en tramway ou autobus, pour un prix fort convenable ? Croiriez-vous encore que, sans Shawinigan, les compagnies de chemin de fer italiennes ont à la douzaine des locomotives électriques, qu'elles attellent aux convois partout où c'est nécessaire pour le confort des voyageurs, par exemple dans la région des tunnels, l'entrée et la sortie dans les grandes villes ?

Les petits métiers

Quand on voyage, les occasions sont nombreuses de comparer ; nous le faisons, et pas toujours à l'avantage de notre pays et de la manière dont les choses s'y passent. Tous les jours, et dans tous les milieux, je m'émerveille de la survivance des petits métiers, et des avantages qu'ils donnent au grand nombre de se procurer au moins du pain. Il est vrai qu'ici on ne compte guère avec le froid, conséquemment avec la gelée et la nécessité du chauffage ; personne n'est obligé d'avoir voitures d'hiver et voitures d'été, ni de se ruiner en laines et en fourrures.

Je vous ai déjà dit que la terre nous paraît parfaitement cultivée partout. Mais à mesure que nous montons vers le nord elle va sans cesse en s'améliorant.

Quelqu'un disait autour de moi : Nous ne faisons que passer de bourgeons en bourgeons. C'est exact. Après avoir laissé Québec par 20 degrés sous zéro, nous sommes arrivés à Madère au temps des bourgeons ; naturellement les feuilles poussent derrière nous, car la saison avance ; mais parce que nous montons maintenant vers le nord, les bourgeons nous suivent.

N'empêche que nous avons vu quelques fleurs de lilas dans les alentours de Florence ; mais on sait que le lilas est hâtif, même chez nous. Par contre, les orangers sont disparus depuis Rome. De la vigne encore et toujours de la vigne. Voilà ce que nous voyons partout, quand nous ne sommes pas dans les tunnels ; je croyais que nos voies ferrées des Rocheuses en surabondaient, mais ce n'est rien auprès d'ici. Ils sont en plus grand nombre et plus longs que chez nous.

Florence

Notre convoi de dix-huit wagons, bondés au point que plusieurs voyageurs se tenaient sur les strapon-tins des couloirs, ou debout, — si nos wagons canadiens étaient achalandés de la sorte, il n'y aurait pas de problème ferroviaire chez-nous, — est entré à Florence à temps pour nous permettre de jeter un coup d'œil sur la ville avant le souper. Notre hôtel " Majestic ", situé tout près de la gare, nous permet-

tait de nous rendre en quelques minutes, à Ste-Marie Nouvelle, à Ste-Marie aux Fleurs, le fameux Dôme, au Baptistère et à l'Arno.

Les rues qui y conduisent sont bordées de boutiques où il nous fut donné pour la première fois de voir les produits de l'art florentin. Le lendemain, pas un d'entre nous qui ne déploreât la brièveté de notre séjour dans un endroit où le *beau* est, pour ainsi dire, dans l'atmosphère, puisqu'on le respire partout.

Les Médicis ont été diversement appréciés, et leurs rivaux les traitaient naturellement de tyrans ; mais ce fut une dynastie de gens de goût, et la tradition leur a survécu. On a le goût du beau et de la mesure à Florence ; et il est peu de villes du monde où soient réunies à la fois tant, et de si belles choses.

Au départ, le lendemain, pour aller jeter au moins un coup d'œil ici et là, la journée faillit commencer par une catastrophe ; notre autobus prit en écharpe un cycliste commissionnaire qui ne s'était pas garé assez tôt ; le pauvre garçon s'en tira sans mal, le bicycle avec des avaries, mais les larges "fiascones" de vin qu'il portait volèrent en éclats. Il aurait fallu croquer sur le vif la mine de plusieurs passants qui s'étaient arrêtés, et regardaient d'un œil lamentable le précieux liquide s'en aller à l'égoût.

Notre visite n'en fut pas affectée, et notre matinée fort employée. On sait les merveilles que renferment le Baptistère, le Dôme, et cette autre église qui est comme le Panthéon de Florence. Le guide de notre groupe maniait très bien le français ; mais il avait oublié le mot enterrer, qu'il remplaçait par

“sépuler”, ce qui produisait un drôle d'effet. Nous arrivâmes à la cathédrale pendant la messe du Chapitre. J'ai été frappé par l'excellence de l'acoustique.

L'ascension des hauteurs nous permit de voir d'un côté le château où Galilée faisait ses expériences, et de l'autre la ville dans le magnifique cadre que lui font les collines avoisinantes. La traversée de l'Arno sur le vieux pont, tout bordé de boutiques, nous fit revoir en petit les bazars orientaux.

Le reste de notre temps fut dépensé au palais Pitti ; mais comment traverser en courant de pareilles richesses artistiques ?

Le guide faisait remarquer un ou deux tableaux, et passait ; mais nous ne passions point, et il fallait multiplier les objurgations pour arracher les gens à leur contemplation.

Que voulez-vous ? Il fallait quitter la ville au cours de l'après-midi ! Durant tout le repas ce fut une plainte unanime : Si nous avions su nous aurions pris nos dispositions pour rester plus longtemps à Florence !

Mais bientôt le souci des valises, — c'est l'ombre des départs et celui des arrivées, — fit oublier le reste ; et notre “caravana” s'achemina vers la gare sise à quelques arpents.

On est à en doubler la capacité ; ici, comme ailleurs en Italie, on abat les maisons et on les reconstruit ; des ouvriers démolissent donc à un bout de la place, pendant que d'autres posent les rails et cons-

truisent des quais de débarquement là où le terrain est déjà nivelé. Dans quelques mois, la capacité de la gare de Florence sera doublée ; et on inaugurerà à ce qu'on m'a dit, la nouvelle ligne de Venise, où il n'y aura plus qu'un tunnel au lieu de la vingtaine qui existe aujourd'hui, pendant que la durée du trajet sera raccourcie d'une bonne heure et demie.

Si jamais vous avez la bonne fortune de passer par Florence, prenez vos mesures pour y rester au moins quelques jours ; et comptez aussi vos gros sous, car les occasions sont nombreuses de les dépenser, pourvu qu'on ait le moindre goût du beau.

Vers Venise

De Florence à Venise le trajet est assez laborieux, non pas que la route soit mauvaise mais parce qu'il faut traverser la chaîne entière des Apennins. Les tunnels sont innombrables ; on en sort pour traverser rapidement des vallées étroites, entrevoir quelques maisonnettes, admirer l'élégance d'un pont dont l'arc se recourbe au-dessus d'un filet d'eau, retrouver la route carrossable, fort belle, et qui se faufile de gorge en gorge ; les amateurs du pittoresque et de l'imprévu qui veulent y faire de l'auto sont servis à souhait ; parce que, eux, voyagent presque constamment avec le ciel au dessus de leur tête.

Le convoi, lui, ne sort d'une montagne que pour s'engouffrer dans l'autre ; à un moment donné l'échappée vers l'ouest fut merveilleuse ; entre deux montagnes à pic, du fond de la gorge où se dérou-

laient dans la demie obscurité, les vingt anneaux de notre convoi, — il comptait dix-huit wagons et deux locomotives — nous eûmes durant quelques moments la vision éblouissante d'une large plaine ensoleillée, où des centaines de maisonnettes paraissaient piquées sur le tapis vert des prés.

Le dîner à bord

Vous avez dîné sur nos convois ; les convives ne sont pressés d'aucune manière. Ici, c'est autre chose, et quand la " Caravana ", — c'est ainsi que les officiers publics commencent à appeler notre groupe — quand la " Caravana " s'en mêle, cela devient une affaire !

Il n'y a pas apparemment de crise des chemins de fer italiens ; leurs wagons sont toujours remplis à pleine capacité ; les Voyageurs de l'"Action Catholique" occupent, à eux seuls, tout un wagon, avec leurs bagages entassés dans chaque compartiment, au-dessus des têtes.

Nous dînons en deux groupes, et comme M. Baril fait précéder chaque dîner de négociations, nous sommes seuls. Je vous prie de croire que le service se fait presto. Gare à celui qui a le malheur de rester la fourchette en l'air à regarder trop attentivement le paysage, ou à causer à son voisin avec trop d'animation. Vous ne mangez pas ! Pstt, votre assiette disparaît et est remplacée par une vide. Les causeurs et les curieux qui s'y sont fait prendre une fois, ont maintenant l'habitude de toujours rester une main dessus ; ils sont ainsi assurés de pouvoir la vider.

En gondole

Quand irons-nous en gondole ? demandaient les jeunes en cours de route. — “ Mais, à Venise, et dès l'arrivée ”.

Ce fut donc une sensation dans le wagon quand une voix cria ; — “ Voici Venise, je vois de l'eau ! ”

Aussitôt tous les nez de se coller aux vitres, avec les mains de chaque côté du visage en guise d'oculaires, — le reflet des lumières du convoi faisait scintiller l'eau. Nous traversions la longue jetée qui coupe la lagune. — Quelques minutes plus tard nous mettions le pied sur le quai, et après avoir assisté au transbordement des inséparables valises, nous descendions enfin, par groupes de cinq, dans les gondoles.

Ces grands esquifs, vous le savez, paraissant poser à peine sur l'eau ; je me suis demandé en vain comment le gondolier dirige sa barque avec tant de maîtrise, tout en ramant toujours du même côté, en ne laissant pas traîner son aviron comme le pagayeur de chez nous. Nous avons parcouru maints canaux étroits où nous nous fauflions tout juste, passé sous des ponts qui obligeaient le rameur à se courber, rasé beaucoup d'embarcations, sans jamais les toucher, et notre gondole alla ainsi une demi-heure sans autre mouvement qu'un léger balancement.

Je suis resté convaincu que le gondolier, excellent rameur, doit aussi être possesseur d'un organe puissant. A chaque coin non pas de rues, mais de canaux, il jette un cri sonore qui avertit, non seulement de sa présence, mais de la route qu'il entend suivre.

L'hôtel Bauër-Grunewald est fait d'une suite d'anciens palais dont l'ensemble forme un tout luxueux et commode, avec une terrasse d'où la vue sur le "Grand Canal" est assez agréable pour qu'on y flâne une demi-journée durant sans trouver le temps long. Il est en outre tout à côté de l'église St-Moïse, gros avantage pour les ecclésiastiques de notre groupe, aussi pour les laïques désireux de rester fidèles à leur habitude de la messe quotidienne, et à moins de dix minutes de la place St-Marc, le centre et le cœur de la ville.

La Place St-Marc

Elle mérite son importance et sa vogue.

Créée lorsque Venise était la reine de l'Adriatique, et la ville la plus puissante du monde, elle est unique en son genre, et assez vaste pour loger toute la population. Ses pigeons remarquablement gras et dodus, ont une renommée mondiale ; outre qu'il ne coûtent rien à la ville, puisque les étrangers de passage les nourrissent, ils font vivre les marchands qui vendent des cornets de grains aux visiteurs, et trois ou quatre photographes, car les gens aiment voir ces gracieux oiseaux les entourer et manger dans leurs mains ; mais ils aiment encore plus prouver à leurs amis leur pouvoir sur les oiseaux du ciel, et ils se font photographier en posture de Providence.

L'église St-Marc ferme un des côtés de la place ; des arcades de belles proportions, sur lesquelles s'ouvrent des cafés et des magasins en tous genres, bor-

dent les trois autres. Une autre place du même genre mais plus petite, la continue, entre le palais des Doges et la bibliothèque, et aboutit à la mer.

Notre guide, un beau Vénitien à cheveux grisonnants, est un passionné d'art ; il fit assez sèchement sentir à ceux de son groupe disposés à se laisser distraire, qu'ils auraient plus de profit à l'écouter.

Au vrai, il le mérite. Enthousiaste du Titien, du Tintoret et de Véronèse, il nous fit comprendre et admirer leurs peintures, dont le palais des Doges regorge. Familier de la synthèse, il nous fit un raccourci lumineux de l'histoire de Venise, ce qui nous fit souvenir que rien n'est nouveau sous le soleil, même les Conseils exécutifs de Montréal et de Québec, qui rappellent, sans en égaler la perfection ni l'efficacité, le Conseil des Dix.

J'ai cru deviner que la cathédrale où repose la dépouille mortelle de l'évangéliste saint Marc, ne l'éblouit pas. Il nous en a fait admirer les somptueuses richesses ; mais il n'a pas eu à l'égard de ses lignes architecturales, l'enthousiasme qu'il manifestait pour les harmonieuses proportions, et les colonnades de la place.

La cathédrale St-Marc, c'est une de ses singularités, est construite de marbres de toutes les couleurs. Les marchands vénitiens couraient de grands risques dans leurs aventureuses randonnées. Lorsque eux, ou leurs vaisseaux échappaient au naufrage, aux corsaires ou aux pirates, ils apportaient, en signe de reconnaissance, une colonne, un chapiteau, ou sim-

plement un morceau de marbre pour contribuer à la construction.

Cette construction, qui dura fort longtemps, finit cependant par être terminée. Il resta donc des pierres, des colonnes, des chapiteaux. On les a disposés dans un endroit spécial. En nous montrant un magnifique bloc séparé en deux, le guide nous fit remarquer : “ Ce marbre a été scié. ” Mais le malheureux prononçait le *sc* à l’italienne ; il ne disait pas scintiller, mais chintiller ; imaginez l’effet lorsqu’il s’est agi de scier du marbre !

Les industries

Un petit pont traversé, et nous voici chez les dentelières.

Elles ont tenté ces dames, et les curés. Il y avait des bas d’aubes et des dessus d’autel à faire rêver ; aussi des simulacres de mouchoirs, des nappes et autres objets dont je ne connais pas la destination. Il s’est amorcé là des marchés sérieux.

De là nous passons chez les souffleurs de verre.

La grande fabrique n’est pas ici ; ce n’est que l’antichambre de magasins à donner le vertige ; trois souffleurs s’y tiennent, retirent du four des boules de verre en fusion, et en fabriquent en un tour de main toutes sortes d’objets, à l’aide de deux ou trois outils qui nous paraissent rudimentaires. Leur habileté ébahit les spectateurs.

Paraissent ensuite des messieurs aux gestes arrondis et qui parlent un français impeccable ; il nous entraînent dans les magasins. Les occasions se sont

multipliées de succomber aux tentations onéreuses ; nombreuses ont été les chutes.

Mon grand mérite à moi, est de ne pas m'être ruiné chez les fabricants de mosaïques. Il y avait là des tableaux d'une richesse de couleurs à faire pâlir d'envie tous les peintres. Je ne croyais pas, avant d'avoir vu cela, qu'on put atteindre à une pareille perfection. Mais lorsqu'il s'agit de déboursier d'un coup mille, deux mille ou trois mille livres, cela fait revenir un journaliste à lui-même !

Sérénades

L'après-midi, continuation de la visite en gondole, révélation de deux nouveaux tableaux du Titien, et exécution en un tour de langue, par notre guide, des deux auteurs du tombeau de Canova.

Durant la promenade, M. l'abbé Boyd égrène son répertoire, sa voix s'élève sonore sur les canaux étroits, bordés de hautes maisons ; des têtes apparaissent, curieuses, aux fenêtres, les passants se groupent sur les ponts ; les applaudissements crépitent lorsque le chanteur entonne Santa Lucia. Les gondoliers ne veulent pas être en reste ; le soir deux nacelles viennent s'amarrer en face des terrasses de l'hôtel, et deux heures durant on sérénade les Canadiens.

La matinée du lendemain étant libre, les magasins reçoivent d'autres visites, de même que la place St-Marc. Le campanile, d'où le regard domine toute la

ville et atteint même la mer, fut fort fréquenté ; même la tour de l'horloge municipale, où deux géants de bronze frappent les heures, eut son contingent de curieux.

Puis, après le second déjeuner, ce fut le réembarquement des personnes et des choses.

La Lombardie

Depuis Florence la différence est sensible dans les personnes, les paysages et les villes. A Naples, on aurait dit que tout le monde jouait au soldat, tant les rues sont encombrées d'uniformes de toutes sortes. A Rome, c'était déjà plus sérieux, mais le changement de la garde, au Quirinal, donnait chaque jour lieu à une démonstration claironnante. A Florence, la sobriété s'accroît ; puis à Venise, et dans toute la Lombardie, c'est presque le régime normal ; les panaches de plumes de coq des bersagliers cessent d'être visibles ; les gendarmes se font beaucoup moins nombreux ; les officiers de circulation ne jouent plus du bâton blanc à la chef d'orchestre, ils se bornent à étendre, presque à la façon des nôtres, un bras recouvert d'une manchette blanche, comme ceux de Jérusalem.

Notre convoi ne tarde pas à atteindre la vallée du Pô ; c'est une magnifique région agricole, où l'on ne sait quoi admirer le plus : la richesse de la terre, le soin qu'on met à la cultiver, ou les moyens d'une simplicité presque primitive qui suffisent à produire d'aussi beaux résultats.

Durant les deux jours que nous l'avons traversée, je ne sais pas si nous avons vu dans les champs deux chevaux au travail. Des bœufs, toujours des bœufs, sur la charrue ou la charrette, et des bœufs invariablement blancs.

Plus de palmiers non plus, ni d'orangers. Mais beaucoup de mûriers, pour nourrir les vers à soie, de grands champs de blé, et jusqu'à des rizières.

A certains moments la plaine s'étend, toujours plate, sur de si grands étendues, qu'on se croirait dans notre Ouest ; à cette exception près, qu'il n'y a pas dans les champs de charrues à quatre socs, ni de ces machines dispendieuses qui ont grevé notre producteur de blé d'obligations qui le réduisent à l'impuissance.

Ici il n'y a ni tracteurs, ni moissonneuses lieuses, ni chevaux attelés à la demi-douzaine ; mais toute la famille, père, mère, et enfants sont dans les champs, chacun si occupé à sa besogne, qu'on n'en voit presque aucun lever la tête au passage du convoi.

Milan

Milan a une gare à laquelle on a fait récemment une façade monumentale, et qui s'agrémentera encore de nouvelles sculptures, car les colonnes et certains pans de murs renferment des blocs à cette fin. Le nom de Mussolini figure en place très apparente, ce qui donne une chance à Victor Emmanuel III d'y paraître lui aussi.

Notre hôtellerie de Noailles n'est pas loin ; nous y habitons tout en haut, dans l'attique, une chambre d'où la vue est excellente.

Ici comme dans la plupart des villes d'Italie, on a démoli plusieurs blocs de maisons, probablement vieillotés, pour percer des boulevards et créer des places publiques. Tout à côté de l'hôtel, une petite gare déverse de temps à autre sur la place des nuées de voyageurs, qui s'éparpillent aussitôt dans toutes les directions.

Des tramways, grands comme ceux de Québec mais avec une porte de sortie au centre, passent et repassent à côté de l'église qui nous fait face ; les cyclistes vont par groupe ; je n'en ai jamais tant vus ; il est évident qu'en gens pratiques, les Milanais prisent beaucoup ce mode de locomotion économique.

En bref, Milan est la ville la plus active en même temps que la mieux ordonnée que nous ayons encore visitée.

Un bon groupe de nos voyageurs s'empresse d'aller entendre Roméo et Juliette à la " Scala", le fameux théâtre de réputation européenne, où notre Albani a remporté des triomphes ; ils n'en reviennent qu'à une heure. Les autres causent dans le grand salon de l'hôtel, et assistent à un concert par d'excellents artistes. M. Julian Smith est parmi les auditeurs, et paraît désireux de savoir qui nous sommes.

Le matin suivant, course rapide à travers la ville ; nous visitons la fameuse cathédrale, les portes de bronze magnifiques, qui ont coûté quatorze ans de travail à leur auteur, les verrières de l'abside, les plus grandes du monde, le tombeau de saint Ambroise, le tableau contenant la liste des archevêques, parmi lesquels figure le cardinal Ratti, devenu le Pape

actuellement régnant ; nous admirons les colonnes qui, sous un certain angle, paraissent une véritable forêt.

A la sortie, coup d'œil rapide sur le monument de Victor Emmanuel, sur le musée bibliothèque, puis course au cimetière nouveau, le plus luxueux de toute l'Italie, et où ne sont enterrés que ceux dont la famille est en état de dépenser des sommes considérables pour les monuments funéraires. Tels de ces monuments coûtent des fortunes. La conséquence est que le Campo Santo de Gènes est déjà dépassé par celui-ci.

Il faut aller aussi voir l'original de la fameuse " Scène " de Léonard de Vinci, un peu abîmée par la couche de plâtras dont l'avaient recouverte les moines, lorsque Bonaparte s'avisa de transformer en écurie le réfectoire où elle se trouve. D'après notre guide, la tête de Juda est le portrait du prieur de l'époque dont le peintre voulut se venger parce qu'il le pressait de finir.

Lugano

Cette visite en a été une à vol d'oiseau, c'est le cas de le dire. Il fallait nous hâter puisque le second déjeuner devait se prendre à Lugano, en Suisse. Nos autobus prirent donc la direction des Alpes, et traversèrent bientôt des villages pittoresques, aux rues parfois si étroites, qu'un guide devait courir à l'avant afin d'empêcher notre énorme voiture d'accrocher les maisons.

La frontière ! Visa ordinaire des passeports ; douaniers qui nous regardent sous le nez ; mais nous

prenons un air désinvolte, car nous n'avons rien, toutes nos valises sont restées à Milan.

D'autres voyageurs ont plus de tintoin ; sur la réquisition d'un douanier soupçonneux, une escouade de chasseurs tyroliens tourne sans façon une automobile sur le côté, afin de rendre plus facile l'examen des dessous. Notre autocar traverse la barrière à vide, et nous à pied.

Lugano est un endroit charmant ; on ajoute à son nom celui de " paradiso ", et je ne m'en étonne point. Il paraît bien que le tourisme est la grande industrie du pays, et que les Suisses sont passés maître dans l'art de l'exercer. Le lac a de l'importance, et pousse ses interminables baies entre de hautes montagnes encore couvertes de neige, chose exceptionnelle à cette saison nous dit-on. Mais l'hiver a été rigoureux ici comme ailleurs.

Dans la petite ville, tout est douceur ; le long de la courbure de la baie court une longue promenade bordée dans sa longueur d'un jardin, où les palmiers voisinent avec des arbres de toutes sortes actuellement en pleine floraison. Nous y faisons une agréable promenade, pendant qu'un fort groupe des nôtres navigue sur le lac. Quelques dames magasinent, et donnent un croc-en-jambe au quart-d'heure de Rabelais, puisque le leur dure près d'une heure, sans qu'elles s'en aperçoivent, naturellement.

Le retour se fait par une autre route encore plus pittoresque ; à la barrière les formalités des passeports sont les mêmes, mais l'attente ne nous paraît pas longue ; nous en passons le temps sur un vieux pont de pierre à arches, à suivre les évolutions de

nombreuses truites dans l'eau transparente, et celles des laveuses qui, solitaires ou par groupes, battent et frottent laborieusement leur linge au bord de l'eau, pendant qu'un magnifique cygne fait des grâces au large.

Cinq ou six heures de voiture deviennent tout de même monotones. Une fois la plaine retrouvée, nous sentirions la fatigue si, derrière notre première auto, ne venait tout-à-coup se placer un vigoureux cycliste qui entreprend de la suivre, et réussit à le faire pendant au moins une demi-heure. Tous, le coup tendu, le dévorent des yeux. Va-t-il tenir ? Va-t-il lâcher ? Un peu plus, des paris s'engageraient.

Le cycliste joue des jambes avec une rapidité qui rappelle les leviers des grandes roues de locomotive ; de temps à autre, sans perdre un coup de pédale, il laisse les poignées, se passe les mains dans les cheveux, s'étire les bras ; un moment même il renfonce fébrilement dans sa culotte la chemise qui menace d'en sortir, puis s'assied sur ses deux mains comme pour amoindrir une sensibilité qui s'accentuerait de ce côté. Lorsque nous l'avons enfin dépassé, dans les faubourgs de Milan, il épongeait une figure devenue rouge comme une tomate, et où les sueurs descendaient en pluie.

Au concert du soir j'ai eu l'honneur de serrer la main de M. Julian Smith, de la Shawinigan Power Company. C'était bien le moment de nous plonger dans une longue conversation sur la houille blanche, et la façon dont elle est exploitée en Europe et au Canada ; mais comme il parle encore plus difficile-

ment le français que je ne baragouine l'anglais, nous dûmes nous en tenir aux phrases banales des messieurs qui se disent très heureux et très honorés d'avoir eu l'occasion de se connaître.

Turin

Nous avons visité Turin à la volée, "entre deux trains", c'est le cas de le dire, après un lunch au café de la gare, où le personnel dût se multiplier pour satisfaire nos appétits pressants.

On a reconstitué là un village du Moyen-Age qui ne manque pas de pittoresque. Ici, le bronze domine sur le marbre dans les monuments.

Nous avons vu la chapelle, toute en marbre noir, où est conservé le Saint Suaire, et dans un immense cadre, le fac-similé, grandeur naturelle, de cette insigne relique de la Passion.

Toute la ville est dans une agitation fébrile au sujet de Don Bosco, dont on doit célébrer le lendemain l'octave de la canonisation. Partout des estrades, des chaises, des girandoles ; et les ouvriers travaillent encore !

Nous avons eu l'avantage de visiter l'établissement des Salésiens, où le nouveau saint a passé ses derniers jours, la chambre et le lit où il est mort, les classes où il exerçait son zèle ; nous avons vu ses livres, ses vêtements, ses ornements sacerdotaux, l'autel où il a dit sa dernière messe.

Partout une foule immense, recueillie, où rien ne paraissait de la pétulance italienne.

Au retour nos autobus traversent un immense bazar à la mode orientale, mais à ciel ouvert, et où l'on vend de tout. Figurez-vous une dizaine de Woolworth, de Kresge et de American transportés au parc Victoria !

Puis nous reprenons notre course, nos tunnels ; nous retrouvons des Alpes de plus en plus neigeuses ; en certains endroits la route, qui virevolte plus bas que nous entre les collines pendant que nous nous enfonçons dans les montagnes, apparaît bordée de “ bancs de neige ” comme chez nous le printemps, lorsqu'on a “ ouvert les chemins ”.

Vous ne sauriez croire ce que produisent ces ressemblances avec les choses du pays, lorsqu'on en est éloigné comme nous le sommes. Ce sont tous les êtres, ce sont toutes les choses de chez nous qui repaissent avec la rapidité de l'éclair dans la pensée.

Mais nous approchons.

Dans une heure au plus nous serons en France !

Amitiés et bon souvenir à tous.

Jules DORION.

DIX-NEUVIÈME LETTRE

*En France. — La Côte d'Azur ? — La Côte d'Azur ! —
Marseille, et Notre-Dame de la Garde. — Lour-
des. — Nous y rencontrons Mgr Gerlier. — Ail-
leurs.*

Paris, ce 14 avril 1934.

Mon cher L'Heureux,

Une figure ronde, rougeaude et joviale s'encadre tout-à-coup dans la porte du compartiment, et une voix grasseyante demande avec courtoisie : — Rien à déclarer, messieurs et dames ? C'est la Douane...

Nous poursuivions, sans entrain, une partie de bridge interminable ; la nuit avait succédé aux tunnels, et la pluie rayait les vitres de longues gouttes.

En France ! Nous sommes en France !

Les cartes sont jetées pêle-mêle sur la table, et nous nous empressons vers les portières, pour jeter un coup d'œil sur la gare ; nous n'y avons pas pensé plus tôt, l'obscurité, la pluie et la monotonie de ce long trajet nous avaient rendus indifférents. Mais, ici, nous jetons un coup d'œil avide.

Enfin ! Depuis deux mois près que nous entendons baragouiner dans toutes les langues, voici du français, moelleux, chantant ; et une politesse raffinée, sans qu'il y paraisse rien d'obséquieux.

Plus de bersagliers, de chasseurs Tyroliens, de gendarmes aux monstrueux bicornes, de lignards de toutes les nuances. Près de la gare, deux douaniers placides qui ne songent même pas à faire parade de leurs revolvers ; sur le quai, trois ou quatre portefaix râblés déambulent à pas traînants ; partout une atmosphère nouvelle, dans laquelle nous nous plongeons avec la satisfaction d'enfants qui rentrent tout à coup au foyer ! Nous en oublions la pluie qui continue de ruisseller, et les longs, les innombrables tunnels que notre convoi a enfilés. Des Alpes, avec, dessus de la belle neige blanche de chez nous, cela va. Mais ces trous noirs dans lesquels on s'enfonce, cela peut amuser une fois, dix fois même ; mais cinquante fois et plus, ah ! non.

Nous en avons passé une douzaine, et nous attendions le plus long, après lequel ce serait la frontière ; mais quand ? — “ Quand vous verrez la neige à un mètre sur la route, ” nous avait dit un des garçons, comme nous cassions une croute dans le wagon-buffet. Et nous guettions, et nous regardions passer de jolis petits villages alpins avec des bancs de neige en bordure des maisons, et des routes “ ouvertes ”, comme les nôtres au printemps ; mais quand la pluie s'en est mêlée nous avons tout laissé là.

En France donc, il pleuvait autant qu'à Rome le jour de Pâques ; à Nice la véranda de verre de l'hôtel “ Ambassador ” laissait filtrer l'eau, et, pour nous

recevoir, les valets de pied portaient d'immenses parapluies, dont on a dû emprunter le modèle aux "femmes du marché" du temps de mon enfance. Après le dîner, au cours d'une éclaircie, nous tentâmes une course à la "promenade des Anglais". Pas un chat. Une mer grondant dans l'obscurité opaque; des éclairs qui rayaient l'horizon loin dans le sud. L'ondée réussit à nous atteindre. De dépit nous nous fourrâmes au lit en rentrant à l'hôtel; et c'était sage, après la longue randonnée en chemin de fer, la déception du moment, et en prévision de la messe du lendemain, dimanche.

La Côte d'Azur ?

Si quelqu'un vous dit encore que Nice est situé quelque part, sur la Côte d'Azur, n'en croyez rien. Nous n'avons vu aucun coin de bleu durant notre séjour ici. Rien que du gris, et de l'eau. Le temps de la messe, cela pouvait aller. Quelques gouttes seulement. Mais tout de suite après, de l'eau, de l'eau, de l'eau, et encore de l'eau. Sur la rue, quelques rares passants, courbés sous la rafale; sur les places, des cochers somnolents sous d'immenses parapluies que des cordes à linge attachées au siège empêchaient de chavirer.

Nos autocars arrivent tout de même à l'heure convenue, et nous nous y entassons; car, malgré la grisaille, il faut toujours voir ce que c'est que Nice, puis la Corniche, et Monaco, et les salles de jeu de Monte Carlo.

A Nice, à part la promenade des Anglais et les luxueux hôtels qui la bordent, pas grand'chose à voir,

du moins sous la pluie. Les deux églises visitées le matin, quoique sans grande valeur particulière, nous ont plus intéressés, parce que tout s'y passait beaucoup comme chez nous, que l'assistance y était nombreuse et recueillie, et qu'on aurait dit un curé canadien en chaire, tant les annonces, recommandations et commentaire de l'Évangile s'y faisaient comme au Canada.

Pas question de la Grande Corniche ; le brouillard y a élu domicile, et on n'y verrait pas à cent pieds ; nous enfilons la Moyenne Corniche, ouverte depuis quatre ans seulement, et dont la route se trouve, de ce chef, la plus belle. Quelques courts tunnels ici et là, et plusieurs magnifiques galeries ouvertes du seul côté de la mer ; elles ne servent, aujourd'hui, qu'à nous faire voir un horizon uniformément gris, ourlé de blanc par le bas, là où la mer vient se briser sur la plage.

Entre autres localités nous cotoyons Ez, véritable nid d'aigle, avec son château fort autour duquel sont tassées des maisons moyennâgeuses ; des rentiers y vivent, m'a-t-on dit, avec le produit des terres vendues aux amateurs de " villas ".

De la nouvelle, nous passons à la Basse Corniche, toujours sous la pluie, qui nous a obligés un moment à ouvrir nos parapluies dans les autobus, dont la capote dégouttait sur nos têtes. Comme nous y voyons de plus près les personnes et les choses, le spectacle devient plus intéressant. Et nous gagnons ainsi Monte Carlo.

Ici tout est fait, comme vous savez, pour les jeux de hasard ; et les palais où on s'y livre sont d'une

somptuosité sans exemple. La pluie n'a pas empêché la foule de s'y presser ; la voix des croupiers se fait entendre, monotone : " Faites le jeu, Messieurs... rien ne va plus ", et les râteaux ramènent les jetons, qui valent des louis. Des joueurs ont des carnets dans lesquels ils inscrivent les caprices de la roulette, pour tâcher de découvrir des séries qui les guident dans leurs mises. La plupart veulent paraître impassibles ; mais le tressaillement de certains muscles, la crispation des lèvres, l'éclat fiévreux des regards, font deviner les émotions qui les secouent. Une bonne moitié sont des femmes.

Le spectacle de tant de gens, qui dépensent si inutilement, et si dangereusement leur temps, leurs calculs et leur argent, me dégoûte et m'opprime ; j'attends avec impatience le moment où mes compagnons en auront assez.

La pluie ruisselle un peu moins lorsque nous voyons Monaco, beaucoup plus paisible, et le palais du prince tout près de la vieille forteresse ; la moitié de l'armée, qui ne comprend pas cinquante hommes ici, y fait une garde débonnaire. Au retour nous passons aux portes de villas qui doivent être somptueuses si on en juge par la richesse et l'élégance des fers forgés qui les enclosent.

Le soir quelques groupes retournent pédestrement aux casinos de la promenade des Anglais, qui ressemblent à ceux de Monte Carlo, mais où l'on joue moins gros jeu ; ils y risquent quelques pièces de cinq francs. M. Mongeau est le seul, à en retirer de modestes bénéfices.

La Côte d'Azur !

Mais il y a une côte d'Azur, tout de même.

Si nous ne l'avons pas vue le dimanche, à Nice, où elle se dérobait et boudait les Canadiens, nous l'avons vue au cours de notre randonnée du lendemain. Jusqu'à Marseille, un véritable enchantement ! Je la conseille à tous les Canadiens de passage en France, surtout aux nouveaux époux.

Ce n'est pas la Grande Corniche, c'est une suite de corniches, grande, moyenne, et basse, puisque nous montons à des hauteurs vertigineuses, après avoir roulé presque au niveau de la mer.

Premier arrêt à St-Raphaël où nous nous dégourdissons sur la " promenade des Anglais ", de l'endroit. Mlles Destroismaisons qui sont de St-Raphaël en Québec, font mine de nous recevoir, mais elles s'excusent de ne pouvoir nous donner de " tire " en rentrant chez elles.

Deuxième arrêt au Lavandou, où nous prenons le déjeuner dans une hôtellerie sans prétention, mais où l'abondance des mets, et leur succulence nous reposent des grands établissements où des garçons en habit nous servent, solennellement, de toutes petites choses, qui ne valent souvent que pour l'œil.

Partout des villas et des localités qui nous semblent connues, tant nous en avons lu les noms souvent, et surtout chez les romanciers qui situent sur les côtes méditerranéennes beaucoup de leurs épisodes.

Une surprise, c'est de voir toute la côte sous les canons des Anglais.

Trois divisions de la flotte de la Méditerranée y sont, en effet, en manœuvres, à Antibes, à Villefranche et à Fréjus ; les deux premières comprennent chacune une quinzaine de grands contre-torpilleurs, groupés autour d'un cuirassé battant pavillon de contre-amiral ; la troisième est une division de sous-marins, dont une dizaine naviguent en surface, autour d'un grand vaisseau de ligne.

Les accusations de militarisme que l'on porte contre la France me reviennent naturellement à l'esprit, et je m'amuse du contraste entre ce déploiement de puissance maritime de la part d'un des deux pays qui insistent le plus pour obtenir que la France réduise toujours sa flotte, et ce qui existe en réalité. Je crois bien que, en ce même moment, le nombre des navires de guerre dans le grand port militaire de Toulon, est inférieur de beaucoup à celui des navires des trois escadres anglaises que nous venons d'apercevoir.

Quant aux soldats, le seul aperçu durant toute cette randonnée, qui a duré du matin jusqu'au soir, est le factionnaire de garde près de la caserne des Alpins dans la banlieue de Toulon.

Quel contraste avec l'Italie, où nous nous heurtions à tous moments sur des soldats de toutes armes et de toutes couleurs, et à des officiers portant très ostensiblement sabre et revolver !

Marseille

L'arrivée à Marseille de ce côté rappelle la Judée, tant les monts à travers lesquels la route se faufile,

sont dénudés. La perspective est cependant beaucoup moins triste; de temps à autre, il y a la Méditerranée, infiniment plus vivante que la Mer Morte, et des vallons où la végétation reprend ses droits avec une vigueur qui rappelle le Canada.

La première vision de Marseille ne donne pas une idée de l'importance de sa population, car à part les grandes artères, les rues y sont étroites, tortueuses, bordées de maisons hautes qui sont de véritables ruches.

Nos gros autobus se faufilent d'un trait jusqu'au bas du funiculaire qui grimpe à Notre-Dame de la Garde.

Ce premier sanctuaire de la Vierge que nous visitons en France, où il y a en a tant, nous prend tout de suite le cœur. Notre-Dame de la Garde, c'est en grand, en très grand si l'on veut, une Notre-Dame des Victoires qui giterait sur le Cap Diamant, au lieu de se tapir modestement dans notre Basse-Ville.

Les ex-voto font bien voir que si les Français ont confiance en elle, la Bonne Vierge se plaît à les combler. Les petits navires, suspendus à quatre de hauteur toute la longueur de la nef, montrent que les marins lui sont redevables de bien des services; quelques avions minuscules commencent à faire concurrence aux bateaux; dans les cadres qui couvrent les murs, des croix de guerre, des épées, des épaulettes, et jusqu'à des "casoars" témoignent que, durant la "grande guerre", la Vierge n'a pas négligé ses enfants.

Mais ce qui rappelle surtout la Notre-Dame des Victoires de chez nous, ce sont les expressions de

gratitude que l'on peut lire partout, et qui révèlent l'abondance des grâces intérieures accordées à ceux qui les sollicitaient.

Notre-Dame de la Garde est puissamment secourable à ceux qui l'invoquent !

Avant de gagner le funiculaire, nous nous attardons sur le péristyle de la basilique, d'où le regard embrasse facilement, et le cadre des montagnes que nous avons traversées tout à l'heure, et l'amas des maisons rayé de petits traits, qui sont les rues.

L'hôtel de Noailles, celui de nos voyageurs, est situé sur la Cannebière ! On a dit que si Paris avait une Cannebière, ce serait un petit Marseille ! Nous sommes donc au centre de la vieille cité, fondée par les Grecs, alors les maîtres de la Méditerranée, et bien placés pour profiter des quelques instants qui nous sont donnés pour la voir.

Je n'ai jamais vu pareil grouillement de peuples. L'heure s'y prête peut-être, malgré que ce ne paraisse pas être celle de la fermeture, mais toutes les rues riveraines déversent dans la grande artère principale, des foules toujours plus pressées et plus bruyantes.

Des tramways passent, encombrés ; et les femmes, à jupes et manteaux gris qui en sont les receveuses, ont fort à faire.

Sur un point la foule se précipite ; des sergents de ville s'affairent et jouent des bras pour dissiper un rassemblement de communistes. L'un de ces derniers s'éloigne, échevelé, et faisant de grands gestes : “ Nous vous “ zigouillerons ” tous, vous et vos bourgeois ! ” Comme il regardait, en disant ceci,

du côté de quelques unes de nos voyageuses, arrêtées devant une attrayante vitrine, celles-ci sont arrivées au dîner tout émotionnées. Ce “ zigouillage ” dont elles n'avaient jamais entendu parler auparavant, mais dont elles ont tout de suite compris la signification, n'était pas dans le programme de leur voyage. Cela ne les a pas incitées à prolonger leur séjour à Marseille.

Le trajet à partir de Marseille, s'est fait entièrement par chemin de fer, sur une voie très fréquentée ; heureusement notre wagon, avec son affiche “ réservé de Marseille à Lourdes ”, nous défendait contre l'envahissement. La locomotive électrique, qui nous traînait allègrement à travers montagnes, vallées et tunnels, nous faisait faire des retours mélancoliques vers la rencontre, à Milan, de M. Julian Smith, et les pouvoirs électriques de chez nous.

Les petits villages, tassés autour d'un clocher trapu, se multiplient ; les champs changent aussi d'aspect, tout en gardant fort belle apparence ; et puis, voici une longue suite de Pyrénées tourmentées et neigeuses, qu'un soleil brillant revêt de toute la gamme des blancs ; le contraste est charmant entre ces blancheurs qui accrochent les nuages, et les prés verts coupés de haies, où s'ébattent maintenant de beaux et nombreux troupeaux.

Et ne voilà-t-il pas des croix qui bordent le chemin, comme chez nous !

Lourdes

Nous entrons en gare de Lourdes comme le soleil baisse. Le temps de déposer nos bagages à l'hôtel

de Béthanie, et nous traversons à larges enjambées le pont au-dessous duquel mugit le Gave. Nous nous hâtons vers la fameuse Esplanade, que les gravures nous ont rendue familière, et dont le fond est barré par la masse de la basilique qui se dégage en blancheur sur la montagne.

Nous la contourignons sans y arrêter, car c'est la grotte qui nous attire d'abord, la grotte restée simple comme au temps où la petite paysanne Soubirous venait s'y agenouiller, et où se détache, dans l'ovale du rocher, la statue de la Vierge !

Des cierges innombrables brûlent à ses pieds, et des masses d'autres attendent, à terre ou dans des paniers, leur tour de se consumer. Trois robinets laissent échapper en abondance cette eau dont il n'existait aucune trace avant que, sur le commandement de la " Dame ", Bernadette ne gratte la terre d'où elle devait jaillir.

Ce qu'on ressent là ne saurait se décrire ni s'analyser.

Tout de suite, on prie comme le font, chacun à leur manière, ceux qui viennent de partout, et qui debout, prostrés où les bras en croix, supplient l'Immaculée de pourvoir à leurs besoins, moraux ou physiques.

Le temps nous presse. Cette première visite en est une de contrebande, puisque, après le dîner, nous devons revenir en groupe, pour la prière du soir.

Et je me disais, en me hâtant vers le pont : — Si, durant notre séjour ici, nous avions maintenant le plaisir de rencontrer Mgr l'évêque de Tarbes et de

Lourdes ! Il est un peu nôtre puisque, avant son entrée dans les ordres, il est passé par le Canada, où il a semé de fécondes graines d'A. C. J.

Tout le monde était déjà placé lorsque j'arrivai avec quelques minutes de retard. Dans la salle, une longue table, avec une autre placée en T, et au milieu de cette dernière, Mgr Limoges, avec à sa droite Mgr Gerlier !

Mgr Gerlier

L'évêque de Mont-Laurier, arrivé un peu avant nous, nous avait ménagé cette belle surprise ; ayant rencontré en route son frère en épiscopat, il lui avait déclaré nettement qu'il le faisait prisonnier, et que nulle autre rançon ne pouvait payer sa liberté qu'un dîner avec les Canadiens.

Je ne sais comment les rançons sont d'ordinaire versées ; mais celle-là fut payée avec une grâce que je ne saurais décrire. Sous sa calotte d'évêque recouvrant de rares cheveux blancs, Mgr Gerlier est resté l'homme dont le magnétisme personnel conquiert d'emblée les foules qui eurent le bonheur de le rencontrer lors de son passage chez nous.

Au dessert, répondant à la santé que venait de lui porter Mgr Limoges, il suspendit littéralement à ses lèvres tous ceux qui avaient le bonheur de l'écouter, et dont la plupart entendaient pour la première fois cette voix chaude, prenante, où se mêle harmonieusement à un enthousiasme resté juvénile, une ardeur toute pastorale.

Après nous avoir souhaité la bienvenue, et dit le bon souvenir qu'il garde du Canada, il a parlé de

sa Vierge de Lourdes en homme pour qui se multiplient tous les jours les occasions de voir les effets de sa bonté. Et remarquez bien, ajoute-t-il, qu'elle n'est pas secourable qu'aux malades ; combien d'âmes troublées ou dévoyées ont retrouvé ici le calme ou le courage de remonter la côte ! Combien de malades, arrivés surabondants d'espoir, sont retournés non guéris, mais généreusement soumis à la volonté de Dieu, parce que leur venue à Lourdes leur a fait voir la vie sous un jour nouveau, et comprendre la fécondité du devoir et du sacrifice ! Heureux ceux qui viennent à Lourdes, plus heureux ceux qui peuvent y séjourner, car il se dégage de ce lieu béni des effluves qui pénètrent l'âme et le cœur !

Monseigneur Gerlier a raison.

L'atmosphère de Lourdes ne ressemble à aucune autre, et ceux qui y passent ne se conduisent pas comme ailleurs ; ici, pas de respect humain ; chacun prie en toute humilité et de tout son cœur ; les chrétiens s'y rencontrent de tous les coins de l'univers, riches, pauvres, souffrant dans leur chair ou dans leur cœur, les uns venus en luxueux équipage, les autres, tout simplement à pied ; mais tous poussés du même élan vers la Vierge qui apparut si ravissante aux yeux de la petite Soubirous, et lui communiqua son désir de voir les gens venir prier là.

Le soir, nous fîmes la prière en commun devant la Grotte, et de nombreux pèlerins isolés se joignirent à nous.

Une des fenêtres de ma chambre donnait sur la basilique ; elle eut mon dernier regard avant le sommeil de cette nuit-là.

Nous eûmes tous le bonheur de communier à la Grotte, le premier matin des mains de Mgr Limoges, le deuxième des mains de Mgr Forbes. Nos deux évêques assistaient à la promenade aux flambeaux du deuxième soir. Nous fîmes aussi en groupe le Chemin de la Croix sur la Montagne.

Le reste du temps, chacun fut libre de repaître, à sa façon, sa curiosité et sa piété. Isolés, ou par petits groupes, nous revenions sans cesse aux divers sanctuaires, auxquels nous retrouvions toujours de nouveaux charmes et de nouveaux sujets d'édification.

Et le lendemain, lorsque notre convoi gravissant une pente, la grotte apparut une dernière fois à nos yeux, je vis une femme envoyer du bout des doigts un baiser passionné à la Vierge, dont la statue marquait d'une tache blanche le rocher.

Beaucoup d'entre nous n'y reviendront jamais ; mais le souvenir de Lourdes nous suivra partout. Puissent aussi s'accrocher à nos cœurs les réconfortantes impressions que nous y avons puisées.

Ailleurs

Il y a beaucoup à voir autour de Lourdes ; quelques uns des nôtres, en allant visiter le village où Bernadette fut en nourrice, puis pastourelle, ont grimpé sur le pic du Gers, d'où la vue est merveilleuse ; d'autres ont visité les grottes, surtout celles de Betharram, creusées par une rivière souterraine, et où les visiteurs errent des heures avant de pouvoir en sortir.

La campagne entre la petite ville des Pyrénées, et le grand port de la Gironde, est jolie et admirablement cultivée. Les prés et les champs de grain cèdent petit à petit le pas aux vignobles, à mesure qu'on avance vers le nord-ouest. Un long moment ce ne sont que des vignes, et encore des vignes.

Avant Bordeaux commence la région des landes, avec les fameux pins résineux dont on les a plantées. On devrait imiter ailleurs cette manière intelligente d'utiliser un sol pratiquement stérile.

J'avoue n'avoir jeté sur Bordeaux qu'un regard distrait. Après Lourdes, la grande ville maritime ne m'intéressait que médiocrement.

Et nous nous apprêtons à rouler vers Paris, une des dernières étapes de notre long voyage.

C'est de là que je vous adresserai la présente, si le tourbillon dans lequel nous serons plongés, ne me fait pas verser dans des distractions dont cet envoi pourrait être victime.

Et puis, le moment approche où nous reprendrons la route du Canada ; et je ne saurais vous dire les sentiments que cette pensée fait bouillonner, du moins chez moi.

Le revoir, maintenant, n'est pas loin.

Jules DORION.

VINGTIÈME LETTRE

Les Beaucerons.— Chemins de fer.— Paris, première impression.— Seconde impression.— Autour de Paris.

Paris, ce 16 avril 1934.

Mon cher Poulin,

Vous, et tous les Beaucerons de la maison, êtes à bon droit orgueilleux de votre petite patrie, et si j'en juge non seulement par la fertilité de ses terres, mais encore par la qualité des auxiliaires qu'elle a constamment donnés à notre œuvre de l'Action Catholique, vous n'avez pas tort ; mais, Beaucerons à part, quand on a vu la Beauce française, et toute la vallée de la Loire, on se prend d'admiration pour ces terres, cultivées depuis tant de siècles, dont la plantureuse apparence fait encore l'étonnement de tous ceux qui les traversent, et ont le bon esprit de les regarder comme elles le méritent.

Le trajet est long de Bordeaux à Paris. Nous l'avons fait d'une traite, dans notre wagon particulier, et si préoccupés de ce que nous voyions, si intéressés aussi qu'il nous a paru court.

Quelle belle et bonne terre, et comme il est naturel que tous les Barbares de l'Est l'aient enviée ! Quelle culture soignée, et qui doit rapporter au centuple !

Pour la première fois nous revoyons des instruments aratoires, mais non pas à la douzaine comme chez nous. Il nous arrive même de voir six charrues de suite dans le même champ, chacune traînée par une paire de bœufs à la puissante encolure ; mais pas de tracteurs. Quant aux chevaux, ce ne sont plus les bêtes étiques de l'Orient ou de la Calabre, mais de magnifiques Boulonnais, de puissants Percherons, dont la robe luisante témoigne autant de la qualité que de l'abondance de leur nourriture.

Les bouquets de bois sont aussi nets que les jardins les mieux entretenus ; pas de corps morts, pas de branches sèches ; ici tout est soigneusement amassé et utilisé ; on taille généreusement les arbres, mais les branches sont toujours mises en fagot, pour être brûlées dans l'âtre ; les coupes de forêts se font avec le même soin, et rien n'est perdu. Chez nous, si nous utilisions de la même manière tout ce que nous laissons perdre, moins de pauvres souffriraient du froid l'hiver.

A qui appartiennent ces champs et ces plaines ? Sont-elles cultivées par leurs propriétaires, ou par des métayers ? Cela, je l'ignore. Je constate seulement, et la constatation est réjouissante, qu'ici tout est intelligemment utilisé, et que l'on tire d'un sol fécond tout ce qui peut en être tiré.

Cela n'empêche point les côteaux et les plaines d'attirer par le riant de leur aspect, ni les châteaux,

— les fameux châteaux de la Loire, que nous avons le loisir de contempler de temps à autre, — de rendre un fier témoignage au goût de ceux qui les ont construits.

Nous passons par une petite gare dont j'ai oublié le nom, mais qui est tout près de Patay. Loigny n'est pas loin, ni le champ où Sonis, blessé, passa toute une nuit sous la neige, au milieu des Zouaves, les trois quarts du bataillon, qui étaient blessés ou morts ; l'un d'eux, tout jeune, se traîna même jusqu'à lui, pour mourir la tête sur l'épaule de son général.

C'est ici, tout près encore, que Jeanne la Pucelle infligea aux Anglais les premières défaites qui permirent de les bouter ensuite hors de France. Nous entrevoyons au passage les flèches de la fameuse cathédrale d'Orléans, celle où elle allait prier durant le siège, celle où elle entra triomphante, après la victoire décisive.

La Loire coule, miroitante, entre les bordures d'émeraude que lui font les prés et les haies.

Encore plusieurs gares bourdonnantes, et voici que commencent ces agglomérations particulières qui annoncent l'approche des grandes villes ; nous sommes près de Paris.

Chemins de fer

Le trajet nous a paru court, tant a été varié et agréable le spectacle qui se déroulait sous nos fenêtres ; et le convoi ne s'est pas départi un moment de

cette souplesse que nous n'avons cessé de remarquer depuis notre entrée en Europe.

Les chemins de fer sont ici à voies étroites ; wagons et locomotives sont plus légers ; ceci ne les empêche pas d'être au moins aussi rapides que les nôtres ; ce qui les caractérise, c'est la douceur du roulement ; aucune choc, ni au démarrage, ni à l'arrêt, et les coups de frein rapides en cours de marche ne sont jamais perçus. Est-ce dû à l'étroitesse de la voie, à la légèreté relative des wagons, ou plutôt aux amortisseurs qu'ils portent tous à chacune de leurs extrémités ? Quoiqu'il en soit, il serait désirable que nos ingénieurs s'inquiètent un peu plus de la façon dont les choses se font et se passent ici ; les voyageurs y gagneraient d'être infiniment moins secoués en Amérique, et le matériel lui-même se détraquerait moins vite.

Paris

Nous sommes entrés à Paris par la gare d'Orléans.

Si nous avions été de tout novices voyageurs, nous aurions été éblouis du coup ; mais on n'arrive pas en vain du proche Orient, de l'Afrique, et même de l'Atlantide ; c'est donc sans aucun effort que nous nous tirâmes du peuple des voyageurs, pour gagner, nous et nos bagages, les autobus qui nous attendaient. Le chauffeur du nôtre n'était peut-être pas suffisamment parisien ; il eut quelque peine, et dût faire quelques détours pour trouver la rue Berri où est situé, en face des édifices du " New-York Herald ", cet hôtel

California, où notre arrivée était annoncée depuis des semaines.

Il n'est pas donné à tous les voyageurs de traverser ainsi en arrivant le pont et la place de la Concorde, puis les Champs Élysées, à l'heure de leur plus belle toilette du soir.

Même les nouvelles fontaines lumineuses, brillaient de toutes leurs colombes de cristal ; et les consommateurs s'échelonnaient sur la largeur entière des immenses trottoirs, lorsque les soixante observateurs de notre groupe, fripés et plus ou moins élégants, mais les yeux fouilleurs et largement ouverts, eurent ce premier spectacle de la vie du soir sur les boulevards parisiens.

Nos bagages casés et la poussière du jour secouée, madame Dorion et moi allâmes jeter un autre coup d'œil, et de plus près, sur les Champs Élysées ; puisque nous étions pour une semaine citoyens du quartier, il valait mieux nous familiariser tout de suite avec les lieux. Nous parcourûmes donc, à petits pas, l'avenue, de l'arc de Triomphe à la place de la Concorde. Des traînées de lumières dessinaient les lignes de la voie et des monuments ; c'en est assez pour donner l'impression de l'harmonie et de la mesure qui s'en dégage. Ce sont, à mes yeux du moins, les premières conditions de la beauté, je ne sais ce que la lumière du jour nous révélera demain, mais pour le moment mon sentiment, bien net, est que nous n'avons encore rien vu d'aussi beau que Paris.

Le coup d'œil sur les gens est moins favorable.

Tous ceux qui encombrant les terrasses des grands cafés à cette heure tardive sont, certes, d'un élégance du meilleur goût ; mais il y a décidément trop de femmes avec les sourcils épilés, les cils retroussés en ourlet, les orbites noircies, les lèvres peintes, les joues rosées, le nez blanchi ; et trop de dindons, frottés et cirés, qui les regardent avec admiration.

Sans doute, le Paris digne, le Paris comme il faut, le Paris sérieux n'est pas là ; nous voyons probablement les " faiseuses " d'avenues, dont c'est l'heure, les jeunes freluquets et les vieux beaux qui méritent bien qu'on les berne et qu'on les pille, les uns et les autres mêtèques pour le plus grand nombre. On se rappellera donc que je décris simplement ce que j'ai vu dans un premier coup d'œil jeté sur un grand boulevard, vers onze heures le soir...

Seconde impression

Nous avons amené le printemps, même l'été avec nous. Les Parisiens nous ont fait l'aveu qu'ils ne se rappelaient pas avoir vu, durant le mois d'avril, température aussi chaude et aussi belle que celle dont nous avons joui le samedi et le dimanche.

La bonne impression de l'arrivée ne s'est pas dissipée au soleil, loin de là. Nous avons sillonné en tous sens la ville et ses alentours. Je me suis demandé, et je me demande encore comment, malgré la succession des régimes et l'instabilité des ministères, on a pu faire preuve d'autant d'esprit de suite

dans l'exécution de plans conçus avec le goût le plus sûr.

A Rome et un peu partout en Italie, les beautés se bousculent, si on peut parler ainsi, mais avec une surabondance, plutôt avec une truculence telle qu'on en reste d'abord étourdi, et qu'il faut se recueillir, se placer au bon endroit, pour les apprécier et les comprendre.

Ici, point. L'harmonie frappe d'abord, et l'esprit est ensuite d'autant mieux disposé pour comprendre et admirer les détails.

Nos guides, intelligents et cultivés, savaient que nos moments étaient comptés ; ils se sont donc appliqués à présenter des synthèses, plutôt qu'à nous noyer dans les détails. Nous n'avons pas tout vu, loin de là, et quelques voyageurs des temps passés seront peut-être scandalisés de ce que nous ne serons pas en mesure de parler de ce qui les avait particulièrement frappés, fut-ce les folichonneries de la Butte aux heures nocturnes ; mais qu'ils ne s'apitoient point sur notre sort ; nous avons vu un peu de tout ce qui mérite d'être vu, et pas trop mal ma foi.

J'aime mieux cependant avouer tout de suite que si les lignes de l'architecture Renaissance continuent de me plaire, d'avoir vu Louis XIV en Jupiter, et la plantureuse Marie de Médicis en Junon m'a complètement brouillé avec la peinture de cette école, malgré la perfection du trait et la chaleur du coloris de Lebrun, de Rubens et de leurs émules.

Nous avons eu l'occasion de voir de merveilleuses verrières à la Sainte Chapelle et à Notre-Dame, et

d'apprécier la perte que l'art a faite lorsqu'ont été perdus les secrets de ces maîtres, qui savaient enfermer dans leurs verres non seulement la couleur, mais la lumière elle-même.

A Notre-Dame, la bienveillance de M. l'abbé Boquerel, qui a rapporté de notre pays, où il a été l'hôte de M. le docteur et de madame Gaudreau, une sympathie très vive pour les Canadiens, nous a été d'un grand secours ; c'est grâce à lui qu'après la visite de la basilique, nous avons pu jeter les yeux sur les inestimables trésors en vases sacrés, ornements et surtout reliques insignes que recèlent ses voûtes. C'est ainsi que nous avons eu l'occasion de voir et vénérer l'enveloppe de la sainte Couronne d'épines, un clou de la Passion et un morceau très substantiel de la vraie Croix. Nos Canadiens resteront très reconnaissants à M. l'abbé Boquerel, de l'inestimable avantage dont il les a gratifiés.

Nous avons aussi visité la Madeleine, et la basilique du vœu National à Montmartre.

Les Invalides nous ont profondément impressionnés. On ne pouvait donner au fulgurant génie qui a jeté le pont entre le dix-huitième et le dix-neuvième siècle, sépulture plus simple et plus grande à la fois ; et le peintre verrier qui a imaginé ces vitraux de l'abside où les feux de l'aurore sont continuels, pendant que le reste de l'édifice est sous un jour plutôt pâle, provoque l'admiration, méritée, de tous les visiteurs. Il n'est pas besoin de s'étendre sur l'architecture des Invalides, qui n'en a pas lu des descriptions ? Autre chose est l'hôtel des Invalides lui-même, refuge

des vieux soldats et peut-être l'endroit où se donnent certaines leçons d'art militaire, car nous avons rencontré maints officiers en petite tenue, la serviette sous le bras, et qui avaient beaucoup plus l'air de professeurs que d'autre chose.

Sous les longues galeries en forme de cloître qui enclosent la cour intérieure se trouve la plus belle collection d'armes qu'on puisse rêver, depuis les couleuvrines déjà en usage au temps de Jeanne d'Arc, jusqu'aux Soixante-et-quinze de nos jours.

Le Trocadéro en lui-même n'a rien de nature à enthousiasmer, malgré son âge et l'immense salle encore utilisée pour les grandes démonstrations ; au resté, son fameux " escalier d'eau " est à sec au moment que nous passons, et les éléphants et rhinocéros de bronze ont moins bonne mine sans cet accessoire ; mais l'ensemble dont il fait partie montre l'importance du rôle qu'il joue dans cette suite de beautés, unique au monde, que constituent la place du Trocadéro, le pont d'Iéna, le Champ de Mars et l'École Militaire, avec la Seine, qui coupe le tout d'un trait bleu-vert.

Autour de Paris

Je vous fais grâce de mille autres choses entrevues dans cette course rapide ; elles ont été si souvent et si minutieusement décrites qu'il n'y a pas lieu de s'y arrêter.

Le dimanche après-midi, à Versailles, nous avons été obligés de suppléer par l'imagination au specta-

cle des “ grandes eaux ”, qui ne débute qu’avec le mois de mai ; après avoir vu les bassins et leurs bronzes, nous pouvons cependant nous imaginer assez facilement ce que ce peut être. Au reste, durant les deux heures que nous avons passées là nous avons trouvé tant à admirer en fait d’architecture, de sculpture, de peinture et d’ameublement, que le regret de ne pouvoir voir plus ne nous a même pas effleurés ; pour ma part, je serais bien passé une journée, et même deux dans la seule galerie des Batailles.

Au parc de Trianon nous avons eu l’occasion de pénétrer un peu dans la famille française.

Quand je dis pénétrer, il ne faut pas prendre le mot trop à la lettre. J’ai voulu seulement dire que beaucoup d’enfants accompagnés de leurs parents, faisaient, sur les pelouses et au pied des arbres, ce que nous appelons chez nous des “ pique-niques ”, et qui a nom ici “ parties de campagne ”, si je ne me trompe.

De voir ces parents si attentifs, ces enfants mis avec tant de goût et qui s’interpellaient dans une langue si musicale au cours de leurs jeux, reposait des femmes peintes et épilées qui promènent leurs caniches sur les boulevards, ou des femmes de chambre et des valets de pieds qui menaient le toutou de madame ou le dogue de monsieur lever la patte le long des hôtels du faubourg Saint Honoré, comme nous nous rendions à Saint-Philippe du Roule pour la messe de ce matin.

Après avoir regardé un moment les petits jeter des miettes de pain aux carpes grasses de l’étang,

et jeté un coup d'œil sur les berlines royales, nous avons gagné la Malmaison.

Ici, pour la première fois, nous dûmes faire queue, car la foule était grande des Français, désireux d'aller jeter un coup d'œil sur les appartements où Napoléon et Joséphine ont vécu leurs journées les plus intimes, où la première impératrice des Français termina sa vie, et où le vaincu de Waterloo passa trois jours entiers, seul avec ses pensées, avant de prendre la résolution de se livrer aux Anglais.

Tout ce qu'on voit là, meubles, tableaux, bibelots, livres, intéresse sans doute, mais pas autant que les réflexions suggérées par ces grands drames de l'histoire.

Au temps de son incomparable puissance, le Corse de génie se croyait bien supérieur à l'humble Pie VII qu'il avait traîné à Fontainebleau; l'image du vieillard qui opposait doucement mais fermement le *non licet* à ses propositions, dût hanter maintes fois son esprit durant ces soixante-douze heures d'effroyable tension d'esprit.

Un regard distrait, en passant, sur le château de Saint-Germain, car nous étions littéralement fourbus et saturés d'impressions, quand nous rentrâmes.

Les jeunes seuls, infatigables, eurent le courage de sortir dans la soirée ; pour ma part, je l'avoue, j'éprouvais plus le besoin de rouler des pensées que de chercher des impressions nouvelles.

Aller dîner au café ne me dit rien. J'avale quelques biscuits et un verre de vin, en jetant un coup

d'œil d'envie sur les bureaux d'en face, où les reporters du " New-York Herald " pianotent sur de magnifiques Underwood ; puis, honni soit qui mal y pense, je décide de mettre le point final à cette lettre et de me glisser au lit.

Les curieux consentiront bien à attendre pour voir la suite.

Jules DORION.

VINGT ET UNIÈME LETTRE

*Le dimanche à Paris.— Le militarisme français.—
Les champs de Batailles.— Compiègne et Re-
thondes.*

Paris, ce 19 avril 1934.

Mon cher L'Heureux,

N'allez pas croire que nous n'avons fait que courir les routes et baguenauder devant les monuments en cette journée de dimanche.

Notre paroisse, pour le moment car nous sommes des nomades, est Saint-Philippe du Roule, avec la Madeleine l'une des deux églises fashionnables de Paris ; elle a grand air et renferme de magnifiques peintures ; nos prêtres y ont aidé le clergé paroissial qui, là comme en beaucoup d'autres endroits, est en nombre plutôt restreint depuis la guerre. Pour ma part, j'y ai entendu la messe du curé, plus ou moins à mon aise sur une chaise et un prie-Dieu auxquels je n'étais pas habitué, mais édifié par l'assistance et son maintien.

Je ne sais si c'est un coin plus favorisé que les autres dans la grande ville, mais le nombre des hommes

était beaucoup plus considérable que je ne l'aurais cru, après tout ce qu'on m'avait dit. Communions nombreuses et recueillies.

Deux quêtes, dont l'objet m'a frappé douloureusement, en me rappelant les conséquences des lois Combes. Un jeune homme a fait la première ; le Suisse majestueux qui le précédait annonçait d'une voix grave : — “ Pour le denier du culte ”. La seconde, faite par une jeune fille d'apparence distinguée, était annoncée : — “ Pour les prêtres âgés et infirmes. ”

Aux deux je versai de tout cœur mon obole, heureux de contribuer pour quelque chose à la réparation des injustices criantes dont on a cru accabler la religion, mais qui n'ont servi qu'à montrer une fois de plus sa vitalité, et son magnifique pouvoir de rebondissement chez la fille aînée de l'Église.

J'ai aussi constaté de mes yeux, et avec une satisfaction profonde, que le nombre des établissements commerciaux ouverts était beaucoup moins considérable à Paris qu'à Rome.

Enfin, le spectacle des boulevards, des places publiques et des parcs, est tout autre durant la journée de dimanche qu'aux heures tardives de la soirée ; il offre un aspect profondément familial ; si les familles ne sont pas nombreuses, elles sont unies, avec, dans le maintien, quelque chose de particulier qui révèle à la fois la culture et la distinction.

Le matin, j'avais rencontré, sur l'avenue George V, plusieurs parents, pères ou mères, se dirigeant, avec des enfants, vers une petite porte de modeste apparence ; j'eus la curiosité d'aller y regarder ;

elle portait, sur une affiche minuscule : “ Catéchisme du dimanche ”, et sur une autre : “ École libre ”. J'avais sans doute sous les yeux des parents forcés, pour une raison ou une autre, d'envoyer leurs enfants à l'école de l'État, et qui venaient parer ici, dans la mesure du possible, à ce grave danger.

Le militarisme français

Un dernier mot de Paris, non pas tant au point de vue dimanche qu'au point de vue militaire.

Habitués que nous sommes, au journal, de suivre les dépêches et les tractations diplomatiques, nous connaissons les accusations de militarisme portées contre la France, et les efforts renouvelés pour faire diminuer sa flotte de guerre et ses troupes de terre. J'avais hâte de constater par moi-même, la situation exacte.

J'ai déjà dit ce que j'ai eu occasion de voir sur les côtes de la Méditerranée, et comme le multiplicité des vaisseaux anglais donnait l'impression d'une colonie sur les côtes de laquelle la métropole aurait concentré sa flotte.

Pour l'armée, le contraste est frappant entre l'Italie, où on ne voit que soldats et que manœuvres, et la France où il faut chercher longtemps avant de voir un uniforme.

A Lourdes, deux fantassins en congé faisaient pieusement leurs dévotions ; à Paris, malgré mon vif désir de voir manœuvrer des Français, je n'ai pu voir qu'une section de la Garde Républicaine,

qui se préparait, sous le commandement d'un lieutenant, et avec un seul clairon, à aller prendre son tour de garde à l'Élysée.

Quel contraste avec Rome où la garde montante du Quirinal, qui comprenait toujours deux compagnies, passait bruyamment devant l'Albergo Reale, précédée d'un formidable corps de clairons et d'une fanfare de cent musiciens ! Et les patrouilles, fortement armées, qui pullulaient sur toutes les routes de Judée ; et les Highlanders qui paradaient bruyamment dans les rues de Jérusalem ; et le régiment de Tommies qui occupe la citadelle du Caire ; et le bataillon qui me réveillait à Naples lorsqu'il partait chaque matin pour sa marche d'entraînement !

De tous les pays où nous avons vécu, la France paraît et de beaucoup le moins militariste.

Les Champs de Batailles

Pourtant, que de raisons elle a de craindre et de se préparer !

Nous avons consacré une journée à visiter les champs de bataille de la Marne. Le temps a déjà cicatrisé en grande partie les effroyables blessures de la dernière guerre ; mais il en est assez resté de béantes pour donner, à ceux qui savent voir et réfléchir, une idée de ce que devait être le bouleversement à l'automne de 1918.

Notre voiture sortit de la ville par la route même que suivirent les taxis de Galliéri, lorsque l'illustre

colonial conçu ce plan de génie de jeter, par ce moyen nouveau, cinquante mille hommes dans le flanc de Von Kluck qui descendait en vitesse vers Paris ; il avait déjà commandé, dans un grand hôtel des champs Élysées, le repas destiné au Kaiser victorieux ! A l'endroit où les soldats quittèrent les misérables petites voitures où ils étaient entassés, un Galliéni de bronze, la main droite en visière sur le front, regarde ses fantassins dévaler en trombe vers l'ennemi.

Nous passons des villages, des ponts ; tout est neuf. Des arches, fraîchement reconstruites, marquent l'endroit des explosions ; et ici et là dans les villages coquets de jeunesse, un amas de moëllons que la verdure envahit, rappelle des maisons qui n'ont pas été reconstruites, parce que les familles qui y vivaient heureuses avant la grande guerre, sont disparues dans le cataclysme.

Les noms des villages servent maintenant à désigner autant de batailles ; le plus tragique est celui où, durant le coup de boutoir de Nivelles, cinquante-deux mille jeunes hommes furent fauchés en moins de deux heures.

Les cimetières se succèdent, avec le rigide alignement de leurs petites croix, qui marquent autant de tombes. Des soldats de toutes les nations y dorment côte à côte, ici dix mille, là vingt mille, plus loin cinquante mille.

Nous nous glissons dans les tranchées non encore comblées ; creusées dans un sol crayeux, elles s'enfoncent profondément sous terre.

Voici un blockhaus allemand, presque intact ; nous mesurons l'épaisseur de ses parois de béton armé ; les panneaux destinés à aveugler la meurtrière pendant que la pièce était ramenée à l'intérieur, son coup tiré, glissent encore sur leurs énormes charnières ; j'en fais mouvoir un ; il a trois pieds de long, deux pieds de haut et un pied d'épais.

Voici ce qui reste d'un réseau de fil barbelé ; des arbres, fauchés par la mitraille achèvent de pourrir entre les vigoureux baliveaux qui ont surgi de leurs racines.

Le bois où Mangin cachait son fameux régiment de Zouaves, ces quatre mille hommes toujours prêts à bondir, qui passaient en trombe sans que rien puisse les arrêter, et qui paraissaient invulnérables parce que les vides creusés dans leurs rangs étaient toujours immédiatement comblés ; — il y passa quarante-huit mille hommes durant les quatre années de guerre, — le bois de Mangin a reverdi, et est maintenant une jeune forêt au sol quelque peu tourmenté ; la montagne de Gouraud, celle où il a renouvelé la tactique du vieux Boër Kronjè, en déplaçant ses tranchées, a repris son air placide et recommencé de pousser ses fameuses vignes de Champagne.

Les villes aussi, Reims, Château-Thierry, Soissons, Meaux, sont à nouveau debout ; mais elles ont leurs grands blessés, leurs invalides, témoins pour les siècles à venir de la sauvage cruauté dont elles furent l'objet.

Les églises ont été les grandes victimes ; à distance les débris de celles de Soissons ne paraissent tenir

debout que par miracle ; la cathédrale de Reims reste avec sa majestueuse splendeur ; mais quand on approche, la multiplicité de ses blessures béantes fait pleurer. On a bien refait la toiture, qui empêche l'eau et la gelée de continuer l'œuvre de la guerre ; mais les merveilleuses sculptures, toutes hachées par la mitraille, mais les colonnes et les murailles criblées d'éclats d'obus, on ne les refera pas. On a bien recueilli pieusement tout ce qui restait des verrières, écrasées sur le sol ; avec les morceaux encore utilisables, on en a refait une couple qui rutilent d'un incomparable éclat ; mais elles font ressortir le vide des autres fenêtres qui elles, resteront toujours veuves de leur antique beauté, puisque le secret est perdu des vieux maîtres verriers qui savaient capter dans tout leur éclat les rayons de soleil, l'azur du firmament, la verdure des champs, et le clair-obscur des sous-bois.

A Meaux, heureusement, le tombeau où Bossuet est représenté avec ses grandes conquêtes : Turenne, Condé et Louise de la Vallières, n'a pas été atteint.

Un mot des entonnoirs, avant d'en venir à la forêt de Compiègne et au carrefour par lesquels nous sommes sortis des champs de Batailles.

Nous venions de traverser la Marne sur un pont refait, comme tous les autres, lorsque nous fûmes invités à mettre pied à terre au pied d'une colline, et à la grimper pédestrement ensuite. Il avait plu la veille. Nous avons vu nous-mêmes ce que c'est que cette glaise blanchâtre des côteaux rémois, et à la manière dont elle s'attache aux pieds, ce que devaient devenir les bottes des malheureux soldats,

obligés de circuler là dans l'obscurité et sous la pluie. Nous l'avons mieux compris encore lorsque, arrivés sur une petite hauteur, nous eûmes sous les yeux une suite d'entonnoirs dans lesquels se voyaient distinctement les débris d'obus dont l'explosion les avait creusés.

L'un d'entre eux, d'une profondeur d'au moins cinquante pieds, et de deux cents pieds de diamètre, mettait sous nos yeux les effets de l'explosion d'un dépôt de munitions atteint par un projectile de gros calibre, qui avait pénétré assez profondément pour produire l'effet désiré par ceux qui le lançaient.

Pas étonnant qu'il y ait des " soldats inconnus " ; les malheureux qui se trouvaient dans le rayon d'une pareille mine étaient réduits en miettes.

Pendant un long moment nous sommes restés les yeux attachés sur ces pentes crayeuses, reconstituant par l'imagination les terribles drames dont elles ont été les témoins.

Compiègne et Rethondes

La forêt de Compiègne a refermé presque toutes ses blessures ; et c'est au milieu de jeunes arbres de belle apparence, qu'ont été percées les larges et imposantes avenues qui aboutissent au carrefour historique de Rethondes.

Rien de plus simple et de plus grand à la fois que ce rond-point, enveloppé de silence et absolument désert au moment que nous franchîmes les grilles à la chute du jour.

Les conversations tombent d'elles-mêmes, et c'est sous l'impression d'un sentiment indéfinissable que nous nous approchons de l'immense table de granit, placée au centre, et sur laquelle se lit cette inscription laconique, digne pendant de celle de Léonidas aux Thermopyles :

*Ici,
le 11 novembre 1918,
succomba le criminel orgueil
de l'empire allemand
vaincu par les peuples libres
qu'il prétendait asservir*

Les quatre années de l'effroyable guerre passent rapides dans notre mémoire, et je revois les vestiges, accusateurs de la préméditation, que j'ai relevés depuis les côtes marocaines jusqu'à celles de la Syrie, et à Jérusalem même.

Il est froid et dur le regard que nous jetons sur l'aigle allemand, que le sculpteur a représenté tombant du ciel mortellement blessé, et nous nous acheminons vers le hangar qui recouvre le " wagon de l'armistice ".

C'est une voiture de la " Compagnie des Grands Express Européens ", semblable à celles dans lesquelles nous sommes montés si souvent au cours de nos randonnées. Elle est restée sur la même voie où Foch l'immobilisa pour recevoir les plénipotentiaires allemands.

La plate-forme de bois, érigée autour, permet de voir facilement à l'intérieur, la table où se tenaient

les acteurs de ce drame historique, et le fauteuil où, impassible et tranchant comme l'acier de son épée, le généralissime répondit aux supplications des délégués allemands : — Messieurs, mes conditions sont que vous signiez ce document tel qu'il est rédigé...

Et ils signèrent, car autrement, c'était Castelnau, déjà ramassé sur lui-même, qui bondissait avec son armée par dessus le Rhin, et entraînait ses hommes d'un élan jusqu'à Berlin, d'où le Kaiser venait d'être chassé, et où grondait la révolution !

Dans le crépuscule déjà envahissant, nous ne jetâmes qu'un regard distrait sur le château de Compiègne, où le souvenir de l'infortunée Jeanne d'Arc aurait dû nous retenir ; mais chacun, replié sur lui-même, s'enfonçait dans ses pensées pendant que notre autobus roulait vers Paris, à travers les faubourgs de la banlieue rouge, et le long du champ d'aviation du Bourget.

Ce soir-là, nous restâmes le cœur serré ; mieux que jamais nous comprenions pourquoi le Français craint l'invasion possible ; plus que jamais nous nous indignions contre la diplomatie hypocrite qui parle de désarmement !

Jules DORION.

VINGT-DEUXIÈME LETTRE

Au Louvre, et à la tour Eiffel.— Dans les rues.— Les mollets.— A la "Croix".— La Normandie et Lisieux.— Honfleur, et le Havre.— En mer.— La montée... Québec!

Québec, ce 30 avril 1934.

Monsieur le Chanoine,

Je ne m'étendrai pas, et vous ne vous en étonnerez point, sur nos autres allées et venues dans Paris ; sur la matinée que nous avons passée au musée du Louvres, en compagnie de M. Gérard Morisset qui se trouvait là absolument chez lui, et nous faisait les honneurs des tableaux comme un riche amateur décrit les beautés dont il a su enrichir sa maison ; ni sur cet après-midi où, après avoir admiré les quais de la Seine et regardé passer les péniches, nous franchîmes un pont nouveau destiné aux seuls piétons, et entreprîmes de regarder à loisir ce chef-d'œuvre de mécanique qu'est restée la tour Eiffel, inimitée depuis que le célèbre ingénieur l'a campée, au prix de travaux restés légendaires, sur les bords de la Seine. On lui prédisait dix ans de vie, vingt au plus ; il y en a plus de quarante qu'elle est là, sans avoir bron-

ché d'une ligne, toujours aussi solide et de plus en plus utile.

Des escaliers conduisent jusqu'à son deuxième palier. Nous ne sommes plus à l'âge où des ascensions de cette sorte sont un jeu ; ce sont donc les ascenseurs qui nous montent, en deux sauts, à quatre-vingt-dix mètres ; les officiels seuls ont permission de se payer les dix derniers mètres de la lanterne, où se trouvent les instruments de l'observatoire municipal, et le tricolore qui claque constamment à une brise endiablée, même quand on ne sent pas un souffle de vent près du sol.

Il y a donc près d'un demi siècle que l'on parle de la tour Eiffel ; elle mérite, autant qu'au premier jour, qu'on la regarde et l'examine.

Il en est pour elle comme pour la basilique de Montmartre ; un de ses piliers a coûté plus de calculs et de travaux que tous les autres ensemble, car il a fallu l'asseoir jusque sous le lit de la Seine ; son treillis de barres de fer a résisté aux bombardements aériens, et lui a permis de mettre, durant toute la guerre, la meilleure antenne de sans-fil au service de la France.

Nous avons passé deux heures sur la plus haute plate-forme, regardant successivement aux quatre points cardinaux, repérant les principaux monuments de la ville, et les localités qui l'entourent.

Malheureusement, un léger brouillard rétrécissait l'horizon et limitait le champ que nous ne nous lassions pas d'explorer. A la descente nous fûmes tout surpris de nous trouver tout à coup devant M.

l'abbé Boyd qui, depuis aussi longtemps que nous, vaguait sur ces hauteurs, mais allait évidemment à droite pendant que nous allions à gauche. Rencontrer un de notre groupe dans un coin où nous nous croyions isolés a été un plaisir toujours nouveau tout le temps du voyage ; nous sommes revenus ensemble à l'hôtel, en causant comme si nous venions de nous revoir après une longue absence.

Dans les rues

En Italie, et surtout en France, j'ai fait des comparaisons pénibles. Jamais, au cours de nos courses, qui ont été multipliées, je n'ai entendu un blasphème ni même un juron. Une seule fois notre chauffeur, robuste Savoyard, se pencha à la portière pour décocher à un piéton réellement encombrant : — Sois poli, au moins, si tu n'es pas joli !

Chez nous, c'aurait été la cascade habituelle des monstrueuses locutions, devenues si familières dans certaines classes qu'elles souillent jusqu'aux lèvres féminines, et que des enfants les éjaculent pour se donner l'air homme. Nous souffrons là d'une plaie bien pénible, et terriblement envenimée par l'habitude.

Sans doute, si j'avais eu le loisir d'aller flâner dans les quartiers populaires, j'aurais eu l'occasion d'être témoin de ces prises de bec où les mots truculents ne sont pas ménagés ; mais s'il n'est pas toujours élégant de prodiguer, à tort ou à raison, la prose rabelaisienne, il est suprêmement bête de s'en prendre aux choses saintes, à propos de tout et à propos de rien.

Notre peuple a raison d'être fier de sa foi, et aussi de ses mœurs, certainement moins entamées chez nous qu'ailleurs ; n'empêche que sa manie de blaspêmer lui donne horrible figure, et que sa dignité souffre profondément d'une habitude qui le ravale.

Nous ne sommes pas dans une telle situation que nous puissions nous permettre de gaspiller nos ressources. La dignité ne va pas sans une juste fierté ; il est difficile de posséder l'une et l'autre, quand on dissimule sa pauvreté de vocabulaire sous une foule de locutions, qui, en outre de ne rien valoir pour l'expression de la pensée, témoigneraient de sentiments réellement diaboliques, si la coupable inconscience de ceux qui en usent, ne révélait plus de sottise que de méchanceté.

Les mollets

Contrairement à plusieurs de notre groupe, je n'ai pas eu l'avantage d'aller à Londres, et de voir de près les majestueux majordomes qui font partie intégrante de tous les hôtels qui se respectent.

A Rome les gendarmes pontificaux éclipsent les fameux grenadiers que Frédéric II de Prusse recrutait par toute l'Europe. Les plus petits atteignent six pieds, et beaucoup sont beaucoup plus près de sept que de six. C'est dire, qu'en Europe, on continue d'avoir le culte des belles formes ; les Suisses des églises sont soigneusement choisis, non seulement pour leur taille et leurs épaules, mais encore pour leurs mollets. A l'hôtel California, il n'y a pas de " Suisse " ; cependant le préposé à l'élévateur, de taille

moyenne, mais remarquablement bien prise et de proportions parfaites, est doté en outre de mollets classiques. Il ne faut rien voiler des avantages qu'on possède, quand on peut les montrer honnêtement. Ce garçon de belle taille, aux gestes arrondis, porte donc la culotte courte, avec des bas soigneusement tirés, et qui font parfaitement valoir la jambe, lorsqu'il sort courtoisement de sa cage pour nous en permettre l'accès. Le Suisse de St-Philippe du Roule n'a pas de plus beaux mollets, mais il bat celui-ci de deux pouces sur la hauteur.

A la " Croix "

Je m'étais bien promis de voir l'établissement où ceux de la " Bonne Presse " publient, à Paris, tant et de si belles choses ; j'avais donc annoncé mon passage, et demandé la faveur de voir la maison de la cave au grenier. On me répondit par une aimable invitation à dîner, avec la permission de voir tout ce que je désirerais ensuite.

J'ai commencé par regarder, tout seul, l'extérieur. Le dimanche, après avoir soigneusement étudié ma carte, je traversai les Champs Elysées, où je hélai au passage M. le notaire Roy qui y déambulait sans but précis, et nous descendîmes ensemble, le nez au vent et le regard fureteur, l'avenue George V qui va tout droit au cours Albert 1er ; nous le suivîmes jusqu'à la rue Bayard, et là nous constatâmes que ces messieurs de la Bonne Presse achèvent de refaire, à la moderne, tout leur établissement ; une courte affiche, épinglée sur le montant d'un échaffaudage,

indiquait où s'adresser jusqu'à la fin des travaux ; nous revîmes donc cours Albert 1er où nous trouvâmes, au numéro 22, un avis minuscule aux clients d'avoir à entrer par là jusqu'à ce que les travaux de réfection soient terminés. Nous traversons la rue pour examiner l'immeuble. Magnifique ! Il n'est aucunement inférieur aux hôtels de grand style qui l'avoisinent. Et bien placé avec cela ; le cours Albert 1er serait classé chez nous parmi les boulevards dont on est fier, avec la bordure d'arbres magnifiques qui le sépare des quais, la Seine, et toute la perspective, du pont de la Concorde à la tour Eiffel.

Je suis maintenant familier avec les lieux. Le lendemain je reviens faire une visite rapide à M. l'abbé Merklen pour m'entendre avec lui, et le mercredi 18 avril, M. l'abbé Laliberté et moi, nous nous acheminons à grands pas vers la maison hospitalière où nous a précédés S. E. Mgr Forbes, le troisième invité canadien.

Nous sommes reçus en véritables frères par toute la famille ; j'entends par ce mot M. le supérieur des RR. PP. Assomptionnistes, M. l'abbé Merklen, directeur de la " Croix ", M. Jean Guiraud, rédacteur, les chefs des différents services, M. le chanoine de Poncheville, M. Jean Lerolle, député de Paris, M. François Veuillot, un vieil ami de l'" Action Catholique ", et quelques autres dont ma misérable mémoire a malheureusement laissé échapper les noms. Au dessert M. l'abbé Merklen nous a souhaité la bienvenue avec une cordialité qui nous a d'autant plus touchés, qu'elle était chaleureusement soulignée par ses camarades de la Bonne Presse et leurs amis de Paris.

C'est M. le Supérieur lui-même qui a daigné servir de guide à M. l'abbé Laliberté et à moi-même, dans la visite de la maison. Nous nous étions, à l'avance, excusés sans vergogne de la curiosité qui nous pousserait peut-être jusqu'à l'indiscrétion. On nous a laissés regarder partout, et on a répondu avec une bienveillance inlassable à toutes nos questions.

On aura une idée de l'importance de cet établissement de la Bonne Presse quand on saura que plus de huit cents personnes y gagnent actuellement leur pain, et que l'aménagement et le matériel peuvent soutenir une comparaison victorieuse avec tous les établissements d'imprimerie du monde. Nous avons admiré sans envier, nous réjouissant de voir pareil outil au service du bien, et caressant l'espoir de voir la modeste " Action Catholique " de Québec marcher, fut-ce à distance, sur les traces de sa grande aînée de l'autre côté de l'Atlantique.

De toutes manières, nous sommes plus petits et presque boitillants dans la carrière ; mais nous voulons le bien et le progrès d'une volonté si ardente et si tenace, que nous espérons bien parvenir à suivre, au moins de loin, la " Bonne Presse ".

La Normandie et Lisieux

N'eut été la pensée que nous partions pour le pays, nous aurions eu de la peine à nous arracher de Paris. Nous n'avons fait que l'entrevoir ; mais le coup d'œil a été suffisant pour nous faire comprendre combien il nous aurait été à la fois utile et agréable de le con-

naître mieux. Il n'est pas besoin d'être prophète pour assurer que beaucoup des voyageurs d'aujourd'hui le reverront, car ils ne sont pas tous sexagénaires, loin de là.

La Normandie, que nous avons rapidement traversée, nous a révélé que les descendants de nos ancêtres sont restés plus fidèles que nous aux anciennes manières de construire ; les toits pointus qui convenaient particulièrement à notre climat et que l'on a si légèrement abandonnés à la campagne ; les magnifiques couvertures de chaume, que l'on ne voit plus que par exception chez nous, sont encore en honneur en Normandie ; c'est, par ailleurs, un pays parfaitement cultivé, qui plaît particulièrement aux yeux canadiens avec ses grands vergers de pommes et ses beaux troupeaux.

Tout le monde pense à Lisieux, tout le monde parle de Lisieux depuis que la renommée de Sainte Thérèse rejaillit sur la petite ville hier inconnue, du moins au-delà des mers. Lisieux, pourtant fut une ville importante, dont la cathédrale gothique ne manque ni de style ni de beauté, et où la chapelle élevée à la Sainte Vierge par l'évêque Cauchon, après son repentir, ajoute à sa beauté réelle un véritable intérêt historique ; mais aujourd'hui c'est la petite Thérèse, la sainte des roses, qui domine tout et concentre l'intérêt général.

Nous avons vu sa statue à Rome et à Jérusalem ; ici nous avons l'occasion de voir, en cire, une reproduction exacte de ce qu'elle fut. On la dirait vivante, dans cette châsse de verre où elle est une preu-

ve que la jeunesse, l'ardeur et la beauté ne sont pas des obstacles à la sainteté.

On prie bien dans le petit sanctuaire du Carmel de Lisieux. Prierait-on mieux dans l'imposante basilique dont la construction est commencée et qui sera, si on en juge par la crypte déjà terminée, d'une splendeur comparable aux plus belles de la chrétienté ? Le site a été choisi en bordure de la ville, sur une éminence d'où le temple dominera tout le pays voisin. Le plan de l'édifice s'apparente, dans les grandes lignes, à celui du sanctuaire de St-Joseph sur le Mont-Royal ; le campanile en sera détaché ; sa forme, légèrement conique, trahit l'inspiration moderne.

La ville a déjà l'air d'une petite Lourdes, grâce à ses nombreuses hôtelleries. Nous avons déjeuné à celle de Régina ; et c'est de là que nous nous sommes dirigés, par une rue étroite, montante, et quelque peu ressemblante à celles d'Orient, vers la maison paternelle de la sainte, les Buissonnets.

Le père était un citoyen à l'aise, et Thérèse laissa un nid particulièrement douillet pour aller s'ensevelir au Carmel. Sans être luxueuse, la maison est élégante ; et les meubles, magnifiques, témoignent du goût du propriétaire ; le jardin solitaire invite à la méditation ; l'intérêt se concentre sur la chambre de Thérèse, où est précieusement conservé tout ce qui a été à son usage, depuis les jouets de sa petite enfance jusqu'à ses derniers travaux de jeune fille.

La visite à Lisieux est une grande leçon.

Voici une sainte de notre temps ; si elle vivait encore elle n'aurait même pas notre âge ; et cependant son

nom remplit l'Univers, et les bienfaits que Dieu répand sur le monde, par son intermédiaire, ne se comptent plus. Durant sa vie elle n'a fait aucune de ces actions extraordinaires qui éblouissent les contemporains ; elle a accompli tout simplement son devoir, tout le temps, pour l'amour de Dieu !

Nous avons tous un devoir à remplir, et pour y être fidèles, toujours, il faut parfois de l'héroïsme.

Pourquoi ne pas chercher à imiter Thérèse ? Elle est secourable à ceux qui l'invoquent.

Honfleur et le Hâvre

Une surprise. Nos autobus arrêtent à Honfleur. C'est une vieille petite ville qu'on dirait pétrifiée dans l'état où elle était à l'époque de Champlain. Des maisons, — des tranches de maisons, devrais-je dire, car chacun de leurs cinq étages n'a que deux fenêtres pressées l'une contre l'autre, — ceignent l'arrière port où un seul navire, on dirait le " Don de Dieu " de Champlain, est amarré. Dans l'avant-port, des barques de pêche, des filets qui sèchent ; et sur la jetée, quelques marins qui déambulent les cheveux au vent, les mains enfoncées dans les vastes poches de leurs larges culottes.

L'église est une révélation. Elle ne ressemble à nulle autre avec ses quatre nefs, dont deux grandes d'égale importance avec chacune leur grand autel, et deux petites, et sa noirceur. Elle est en effet toute boisée, et les colonnes, les pans et la voûte sont devenus noirs avec le temps ; quelques riches ver-

rières tout de même, de grosses lampes d'argent reportent l'imagination vers les vieux marins qui les ont probablement données en ex-voto. Le clocher, à cent pieds du portail, paraît surgir d'une grange qui en entourerait la base ; nous retraversons la place du marché, attendant à l'église, pour gagner nos autobus.

A sept heures, le soir, nous étions au Hâvre, après avoir traversé l'estuaire de la Seine sur un immense bac à vapeur, de construction étrange, mais qui navigue très bien. Nous avons dîné à l'hôtel de Normandie, servis par des femmes en costume du pays, et qui nous ont versé le cidre du pays, dans une salle toute tapissée de faïences anciennes. L'assistance n'a probablement pas l'habitude d'être aussi considérable à cette hôtellerie, car tout le temps du repas des gamins, le nez obstinément collé aux vitres, nous regardaient manger.

La température était des plus agréables, nous avons eu le temps de jeter un coup d'œil sur la ville et le port, avant de gagner la jetée.

Le Hâvre est une ville beaucoup plus grande que je me l'étais imaginé ; ses édifices publics ne manquent pas de style, ses magasins sont vastes et élégants, et son port est très bien aménagé. Nous n'avons pu malheureusement voir les églises ; elle étaient, à cette heure, toutes fermées.

En mer

Lorsque nous montâmes sur le pont samedi matin, le navire venait de passer l'île de Whyte et longeait

les côtes d'Angleterre, comme il fit durant tout le reste du jour ; la brise soufflait du nord-ouest, fraîche, sans bouleverser trop la mer, et l'“Ausonia” ce cabrait légèrement, mais sans rouler. Il paraît que les Cunards ne roulent pas ; l'“Esperia” est d'une autre famille et se trémousse comme une petite folle à la moindre vague.

Nous venions de passer l'endroit désormais historique, où le malheureux “Lusitania” a sombré, déclanchant l'intervention américaine, lorsque je fus traité de prophète de malheur par ces dames, à qui je me hasardai à promettre du gros temps pour le lendemain.

Et sur quoi vous appuyez-vous pour nous inquiéter ainsi ?

— Mais, sur ce nord-ouest, et aussi sur l'Irlande ; lorsque nous aurons perdu l'abri de ses côtes, il est probable que les lames, venant de plus loin, seront plus grosses et nous secoueront à leur gré. Au reste, ne vous inquiétez point, s'il y a des malheureux obligés de garder le lit, je compterai parmi les premiers. . .

En fait, le lendemain, après une toilette sommaire, je jugeai prudent d'enlever les vêtements que j'avais déjà passés, et de me blottir dans mon étroite couchette. Madame Dorion, qui se croyait solide, y perdit à la fois la messe et son déjeuner, car à la première elle n'alla pas plus loin que l'évangile ; le second resta dans le couloir. Au dîner, désastre ! Une seule femme de notre groupe, madame Côté se rendit à table et y revint les trois jours suivants, croquant à belles dents, entr'autres bonnes choses, ses salades au citron.

Le lointain Groenland intervint-il en notre faveur à son tour ou peut-être Terre-Neuve ? En approchant des Bancs, la mer se calma sensiblement.

Mais, à ma grande surprise, le Marconi commença à nous parler banquises ; on en avait compté soixante la veille, pas moins ; et la brume se mettait de la partie ! Tous ne l'avouèrent point ; mais la pensée de la " Bourgogne " et du " Titanic " hanta plusieurs cerveaux.

Nous entrâmes donc dans la brume ; le navire beuglait sourdement, s'arrêtait, reprenait lentement sa course en tâtonnant ; une vigie dans la hune, une autre à l'extrême pointe de la proue, le capitaine constamment sur la passerelle ! Nous en sortîmes sains et saufs.

Le samedi matin, si je ne me trompe, on y pouvait voir à deux milles ; " l'Ausonia " se mit à une douzaine de nœuds, et je pus apercevoir, à peu près à un mille au nord, deux banquises, magnifiques, la première avec deux tours de la hauteur des clochers de St-Roch, et taillées verticalement, elles étaient perchées sur le bord d'un grand îlot blanchâtre ; la deuxième était formée de trois pièces du même genre, moins hautes mais plus larges, qui émergeaient directement de la mer ; un soupçon de soleil les fit briller de toute leur belle glace transparente.

Il y a bien lieu de craindre les banquises ; les grands transatlantiques ne sont que des fétus à côté d'elles ; il vaut, certes, mieux ne pas s'y frotter. Privilégiés comme nous l'avons été tout le long du voyage, nous avons pu voir, sans autre inconvénient qu'un

peu de retard, et la fameuse brume des bancs de Terre-Neuve, et les banquises.

Nous avons fait un assez long détour par le sud ; nous doublâmes donc le Cap Race sans le voir, et la première terre canadienne aperçue fut l'énorme monolithe du Rocher aux Oiseaux, avec son phare. Nous montions dans le golfe de toute la puissance de nos hélices ; le soir, à six heures, nous entrons dans le champ de glace de chez nous, immense, à perte de vue.

Toute la nuit l'“ *Ausonia* ” s'y faufile à deux ou trois milles à l'heure, s'arrêtant parfois, prudemment, lorsque la glace se montre trop revêche. Loin en avant et en arrière, de petites lumières indiquent les autres vaisseaux qui peinent comme nous ; le sans-fil crisse constamment ; les capitaines causent entre eux, et avec ceux des brise-glaces canadiens en patrouille.

J'étais à la messe le dimanche matin quand les hélices se mirent à ronronner de nouveau ; lorsque je montai sur le pont une demi-heure plus tard, aucune glace en vue, et la mer libre partout. L'“ *Ausonia* ” s'y débattait de son mieux, pour regagner au moins quelques-unes des heures perdues.

La montée

Nous naviguions très au large.

Un peu avant midi la côte sud s'estompe à gauche, en bas de Percé. Tout le monde est sur le

pont, la lunette aux yeux. Nous traversons de babord à tribord pour voir les montagnes de la Gaspésie, qui s'accusent de plus en plus, puis la mince ligne qui marque, au ras de l'eau, l'Anticosti.

Nous passons un, deux, trois, quatre frêteurs qui se hâtent le long de la côte ; les montagnes riveraines sont libres de neige, mais la crête de la deuxième chaîne apparaît toute blanche.

Nous ne sommes pas assez familiers avec les localités pour mettre avec certitude des noms sur les " bourgs " que nous apercevons. Mais soudain la côte Nord, à son tour, apparaît avec sa pointe des Monts ; les lunettes fouillent avec plus de persistance ; voici à gauche les deux clochers de Sainte-Anne des Monts ; je repère bientôt celui de St-Joachim des Tourelles un peu plus bas, puis celui Cap Chat en haut. Nous reconnaître maintenant devient un jeu ; le fleuve rapproche constamment ses rives, comme pour mieux nous accueillir.

Nous sommes chez nous, chez nous, chez nous !

Et voici que le soleil baisse, égrène ses rayons devenus presque horizontaux sur les milliards de petites lames qui les divisent en paillettes ; il prépare sur le Saint-Laurent, un de ces couchers que l'on ne voit nulle part ailleurs.

J'ai veillé avec quelques autres jusqu'à minuit et demie pour assister à la montée du pilote. Depuis longtemps nous voyons les lignes de lumières de la Pointe au Père, qui se confondent avec celles de Rimouski ; quelques-unes s'en détachent et commencent à se mouvoir dans notre direction. C'est

le “ Jalobert ”. Un quart d'heure après, grâce à l'amabilité du pilote Bouffard, je tiens dans mes mains “ l'Action Catholique ” de la veille.

Il est beau, notre journal !

Chez-nous

Je regardais depuis un quart d'heure des terres se détacher en carrés à travers le hublot. Mais, cela ressemble à la Malbaie !

C'était la Malbaie en effet. Déjà !

Beaucoup ne voulaient pas aller déjeuner, pour ne rien perdre. Pensez donc, le fleuve tout étroit ce qui permettait de tout voir.

Les exclamations se croisent, coupées de longs silences recueillis, chacun sentant surgir des pensées qui recouvrent soudain comme d'un voile les impressions du voyage récent, et en réveillent d'autres de plus en plus puissantes et profondes, à mesure que nous approchons de Québec !

Est-il besoin d'ajouter quoi que ce soit ?

Vous savez comment se présente Québec lorsque le bateau se dégage de la Pointe Lévis ; une brume très légère donnait au spectacle le flou des photographies actuellement à la mode ; je levai le bras pour présenter ma chère vieille ville à une dame de Montréal, mais je n'articulai aucune parole, quelque chose me serrait à la gorge.

Je retournai à ma lunette, regardant surgir les flèches de Limoilou au-dessus de la montagne de

billes de l'Anglo-Pulp, puis je la tournai vers la Pointe à Carcy, où des claxons d'automobiles commençaient à saluer l'"Ausonia".

Des gens y agitaient les bras, des chapeaux, des mouchoirs ; d'autres se repliaient vers les hangars où les deux remorqueurs nous poussaient en haletant. Je vous vis, M. le chanoine près d'une grande porte qu'on venait de faire glisser, puis Thomas Perron, puis le second de mes fils, puis ma fille cadette, puis entre leur père et leur mère, trois petits enfants qui, le cou tendu, cherchaient de tous leurs yeux " grand'-papa " !

J'ai gagné silencieusement le pont de tribord, alors absolument désert ; j'avais besoin de me remettre, et de laisser sécher la buée qui embrumait mes yeux.

Béni soit Dieu qui a si visiblement protégé les voyageurs de l'"Action Catholique" dans ce long voyage, et qui nous a ramenés sains et saufs au pays de chez nous !

JULES DORION.

TABLE DES MATIÈRES

Première lettre	9
Le " Roma " nous prend et part.— Des visiteurs qui se perdent.— Les Canadiens chez eux.— Les sans-valises.— La température.— Avec l'officier de quart sur la passerelle.— A Madère, demain.	
Deuxième lettre	20
L'arrivée à Madère.— Les plongeurs.— Mussoli- ni toujours là.— Funchal.— En ville et en montagne.— En traînes.— Bœufs et mulets. — Le musée et la cathédrale.— Le peuple. — La messe en mer.— Un anniversaire.	
Troisième lettre	31
En sortant du port.— A Ceuta.— Les soldats.— Vers Tétouan.— L'école des Arts et Métiers. — La ville arabe.— Le grand contraste.— La petite industrie.— Le départ de Ceuta.	
Quatrième lettre	46
Une Méditerranée de bonne humeur.— La Pointe-aux-Alouettes ? — Soirée canadienne sur mer.— Quand les Canadiens n'y seront plus.— Nous restons pèlerins.— De ci, de là.	
Cinquième lettre	52
L'arrivée à Naples ; nous vivons encore.— La cathédrale et le musée pompéien.— Les	

hauteurs.— La corniche napolitaine.— Faubourgs populaires et campagne.— Le petit Vésuve.— L' Aquarium.— " Ferestiere " sur la rue.— Les valises arrivées !

Sixième lettre 67

Sur la mer Ionienne, les uns sont partis, les autres arrivent, même les Juifs.— Une balilla.— Phalère ; du français autant qu'on en veut.— Athènes, scènes de rue.— Neige et coryza.— Elginer, savez-vous ce que c'est ? — Le Théséion et les cimetières.— L'Acropole.

Septième lettre 80

Les Cyclades.— L'œuf de la mer Egée.— Istamboul.— Le guide Fuad Samih.— Les mosquées.— Les babouches.— Chez les Janissaires.— Le musée d'antiquités.— Nous lunchons en français.— La révolution turque.— Le vieux Sérail.— La cathédrale catholique.— La citerne de Constantin.— Le grand bazar.— La visite de Mgr Margotti.

Huitième lettre 99

Les Dardanelles et leurs souvenirs.— A Rhodes.— Mussolini toujours.— La visite.— La forteresse.— Le musée.— L'église St-Jean-Baptiste.— L'Albergo delle Rose.— L'après-midi à Lindo.— La citadelle.— La chapelle de saint Paul.— Les puits répéteurs.— Le " Roma ".— La dernière soirée.

Neuvième lettre 115

Le débarquement à Haïffa.— Une bonne Chevrolet.— A Jésus par Marie.— L'église du Carmel.— Vers Nazareth.— La Casa Nova.

— La maison de la Vierge.— La pauvre église.— Les projets de construction.— Sur le Thabor.— La basilique.— Une Clarisse canadienne.— Mgr Gregorios Haggear.— Excusez-la.

Dixième lettre. 131

Deux Québécois dans les " honneurs ".— Charrues galiléennes.— Séphoris.— Le lac de Tibériade.— La police s'en mêle.— " Jésus adolescent." — Derniers moments à Nazareth.

Onzième lettre. 144

A travers la Samarie.— La route des Barrabas.— Andorre, Naïm et Joseph.— Naplouse et les Juifs.— Le puits de Jacob.— Jérusalem ! — Notre-Dame de France.— Notre procession.— Le Saint Sépulcre.— Ça et là.— De mon balcon.— Gethsémani.— Les mosquées.— L'écurie de Salomon.— Harasés.— Les autres.

Douzième lettre. 160

Les Juifs se logent bien.— A Bethléem.— Quatre canadiennes ici.— Le champ des bergers.— Le chemin de croix.— La Mer Morte.— Le Jourdain.— Jéricho.— Mabeldouche.— Aïn Carim.. — Il faut partir !

Treizième lettre. 176

Le départ.— Foyers et femmes.— Emmaüs.— Aqueduc pour Jérusalem.— Chez les Philistins.— A Lydda.— Gares et convois.— Le désert.— Comment ont-ils traversé ? — La " zone du canal ".— Galli, galli, galli.—

Mgr A.-M. Hiral.—L'Égypte.—Le triomphe des spéculateurs.—Tombeaux et statues.—Un hôtel surprise.—A dos de chameau.—Le jardin zoologique.—La grotte de la Vierge.—Un peu partout.

Quatorzième lettre 194

La fête de l'Indépendance.— Sur la citadelle.— Les Mamelouks.— Les bazars.— Le musée Mariette Pacha.— Tout-Ankh-Amoun.— Sur le Nil.— Les catholiques au Caire.— Du cinéma.— Dans la rue.— Vers Alexandrie.— Le français en honneur.— Passeports etc.— La Méditerranée tressaille.— Le 17 mars.

Quinzième lettre 208

La chicane.— Saint Joseph.— Syracuse.— Des catacombes.— L'oreille de Denys.— L'Aetna.— Repas pantagruélique.— Encore à Naples.— A Pompéi.— Le Vésuve.— Capri.— La grotte d'Azur.

Seizième lettre. 226

Les pèlerins Canadiens-français à Rome.— Musoloni, Duce de l'Italie.— Le Pape, Duce des Nations.

Dix-septième lettre. 238

Les grandes scènes romaines.— La canonisation.— La pluie.— Notre paroisse.— Presque une mariée.— Deux marraines.— L'église du cardinal Villeneuve.— Notre granit.— La via Flaminia.— Zouaves, Pie IX et Porta Pia.— Le cimetière St-Laurent.— La piété italienne.— Les visites.— Et nous partons !

Dix-huitième lettre. 255

Des touristes.— Croiriez-vous ? — Les petits métiers.— Florence.— Vers Venise.— Le dîner à bord.— En gondole.— La place St-Marc. Notre guide.— Les industries.— Sérénades.— La Lombardie.— Milan.— Lugano.— Turin.

Dix-neuvième lettre 275

En France.— La Côte d'Azur ? — La Côte d'Azur ! — Marseille, et Notre-Dame de la Garde.— Lourdes.— Nous y rencontrons Mgr Gerlier.— Ailleurs.

Vingtième lettre 290

Les Beaucerons.— Chemins de fer.— Paris, première impression.— Seconde impression.— Autour de Paris.

Vingt et unième lettre 302

Le dimanche à Paris.— Le militarisme français.— Les champs de Batailles.— Compiègne et Rethondes.

Vingt-deuxième lettre. 311

A Louvre, et à la tour Eiffel.— Dans les rues.— Les mollets.— A la " Croix ".— La Normandie et Lisieux.— Honfleur et le Havre.— En mer.— La montée... Québec !

Jacques Cartier le précurseur de la Route **CUNARD WHITE STAR** entre la France et le Canada

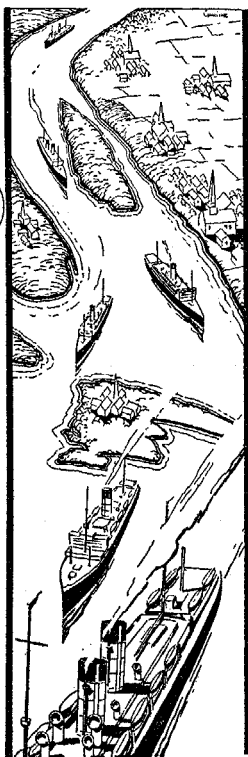
Le Britannia de la Ligne Cunard
premier paquebot à faire le service
régulier sur l'Atlantique



Vaisseaux de la Ligne **CUNARD WHITE STAR**

No. 534
(sous construction)

MAJESTIC
BERENGARIA
AQUITANIA
OLYMPIC
MAURETANIA
GEORGIC
HOMERIC
BRITANNIC
ADRIATIC
FRANCONIA
CARINTHIA
LACONIA
SAMARIA
LAURENTIC
SCYTHIA
LANCASTRIA
ASCANIA
DORIC
ALAUNIA
AURANIA
CALGARIC
AUSONIA
ANTONIA
ANDANIA



AVEC le même enthousiasme et la même audace qui inspirait Jacques Cartier dans sa découverte de la route du St-Laurent vers la France en 1535, Samuel Cunard de Halifax, établit en 1840 le premier service régulier de vapeurs transatlantiques.

Tels furent les débuts de la Ligne Cunard, qui maintenant fusionnée à la Ligne White Star, offre aux canadiens un système puissant de voyages vers la France et les Iles Britanniques.

Ces flottes réunies sont composées de 25 vaisseaux magnifiques, immenses et modernes.

Le numéro 534, de 73,000 tonnes et de plus de 1000 pieds de longueur — le vaisseau le plus énorme de tous les temps — sera mis à la mer au mois de septembre.

Les garçons de table et les femmes de chambre de la Ligne Cunard White Star parlent le français et portent une attention toute spéciale au Service Personnel. On a pourvu aux exigences de la célébration de la messe.

La cuisine et les menus sont particulièrement adaptés au goût canadien, tout en offrant un choix de spécialités anglaises et de mets européens.

Les bateaux Cunard White Star déposent leurs passagers aux quais mêmes du Havre — des trains spéciaux attendent leur arrivée et Paris n'est qu'à trois heures de chemin de fer.

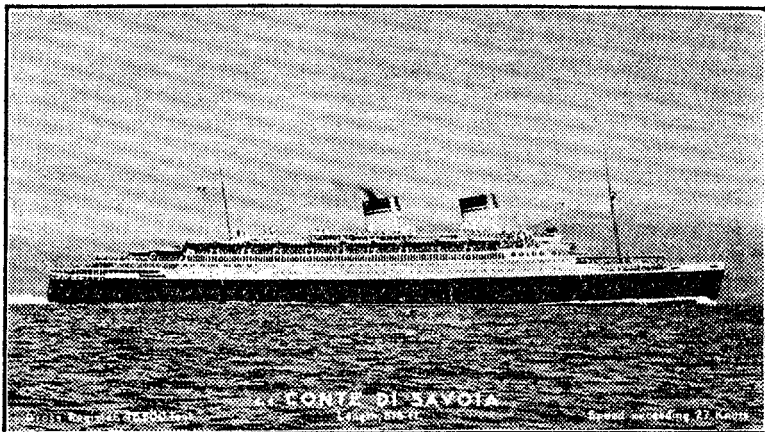
Profitez du meilleur moment pour visiter la France par la Ligne Cunard White Star. Les taux sont fort raisonnables dans toutes les classes, et vous trouverez des départs accommodants.

S'adresser à l'agent ou
directement à
230 rue de l'Hôpital
MONTREAL
ou
67 rue Saint-Pierre
QUÉBEC

CUNARD WHITE STAR LIMITED

LIGNE ITALIENNE (ITALIA LINE)

SERVICES RAPIDES ENTRE NEW-YORK ET L'EUROPE PAR
LA ROUTE ENSOLEILLÉE DE LA MEDITERRANÉE



Relations directes par le "LLOYD TRIESTINO" entre l'Italie
et la Terre Sainte, l'Asie Mineure, les Indes et l'Extrême Orient.

Raccordements directs à Gibraltar avec les services
réguliers et rapides de la Ligne Italienne vers l'Afri-
que du Sud, et à Naples et Barcelone (Espagne)
pour l'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud.

S'adresser aux agences Canadiennes autorisées de la

LIGNE ITALIENNE, Limitée

Bureau-chef Canadien : MONTREAL

Immeuble Architectes — 1133 Côte Beaver Hall — HARBOUR 3251

VOYAGES HONE

Aux voyageurs du IIème Pèlerinage Officiel Canadien et à tous les lecteurs et amis de l'Action Catholique.

A l'occasion de la publication des lettres de voyage du Dr Jules Dorion, nous sommes heureux d'avoir ainsi l'occasion de transcrire nos impressions à la suite du grand pèlerinage en Terre Sainte et à Rome.

Nous désirons en tout premier lieu exprimer notre profonde gratitude pour l'honneur qu'a bien voulu nous accorder Son Eminence le Cardinal de Québec en donnant son patronage au pèlerinage dont l'exécution nous était confiée.

Aux membres du Conseil d'Administration de l'Action Catholique, et en particulier à son dévoué directeur le Dr Jules Dorion, est réservée une très grande part de notre reconnaissance pour la confiance inestimable qui nous a été témoignée dans la circonstance, alors qu'il nous a été donné de nous associer à l'Action Catholique pour conduire à bonne fin le grand pèlerinage.

Nous adressons enfin nos remerciements à tous nos amis, qui se sont inscrits en si grand nombre : aux prélats et aux prêtres, aux dames et demoiselles, à tous les messieurs qui ont pris part à ce voyage, nous voulons mentionner combien leur patronage nous a été un précieux encouragement. En particulier, nous les remercions sincèrement des nombreuses appréciations de nos services qui nous ont été adressées de tous côtés.

Il nous fait plaisir de faire part de l'organisation d'un voyage pour l'hiver de 1935 ; l'itinéraire comprenant une croisière en Méditerranée et des séjours en Palestine, Egypte, Italie, Suisse et France, avec visite de l'Exposition Universelle de Bruxelles, en Belgique, suivra dans les grandes lignes le parcours du dernier pèlerinage décrit aujourd'hui d'une façon si pittoresque et si personnelle par le Dr Dorion.

Nous profitons enfin de la circonstance pour rappeler à tous nos voyageurs que nous serons très heureux de mettre nos services à leur disposition et à celle de leurs parents et amis pour tous voyages sans exception.

VOYAGES HONE

Suite 103, Edifice "University Tower"
660, rue Ste-Catherine Ouest,
Montréal.

